


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



PAGES CHOISIES

DE

VICTOR COUSIN

Publiées avec une Notice sur COUSIN

PAR

TEODOR DE WYZEWA

Librairie académique PERRIN et Cie.

PAGES CHOISIES

DE

VICTOR COUSIN

Publiées avec une notice sur COUSIN

PAR

TEODOR DE WYZEWA

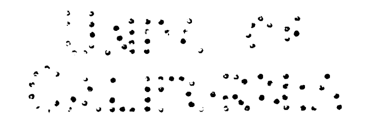
PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1898



VICTOR COUSIN

Victor Cousin est né à Paris, dans la Cité, le 28 novembre 1792, d'une famille d'ouvriers. Il a lui-même raconté qu'il avait appris à lire dans les chansons de la Révolution : et en effet sa première enfance parait s'être passée tout entière en courses vagabondes à travers les rues. Il avait onze ans, et s'apprêtait à entrer en apprentissage, lorsqu'il aperçut un soir, devant la porte du lycée Charlemagne, une troupe d'élèves occupés à bousculer un de leurs camarades : il se jeta sur eux, leur asséna force coups de poing, les contraignit à laisser en paix leur souffre-douleur, et fit si bien que la mère de ce dernier, touchée à la fois de son héroïsme et de la flamme d'intelligence qu'elle découvrait dans ses yeux, résolut de pourvoir elle-même aux frais de son éducation. Dès l'année suivante, le gamin illettré était devenu un des meilleurs élèves du lycée Charlemagne ; sept

ans après, en 1810, il achevait brillamment sa rhétorique, avec tous les prix du Concours Général, et se voyait offrir par le ministre de l'Intérieur, M. de Montalivet, une place d'auditeur au Conseil d'État.

Mais la fièvre de l'étude s'était, dès lors, emparée de lui. Il préféra entrer à l'École Normale, qu'on venait précisément d'ouvrir, y passa deux ans en qualité d'élève, y fut ensuite chargé, pendant un an, du cours de littérature grecque, en remplacement de Villemain, et échangea ce cours, l'année suivante, contre celui de philosophie.

Ses connaissances philosophiques n'étaient pas, à dire vrai, des plus étendues. Elles se bornaient aux leçons spirituelles, mais un peu superficielles, de La Romiguière, et aux leçons plus graves, mais peut-être plus superficielles encore, de Royer-Collard. Et l'on ne voit pas, en effet, qu'il ait rien appris de bien positif à ses élèves, dont la plupart étaient d'ailleurs des jeunes gens de son âge, et avaient le droit de le traiter en camarade, plutôt qu'en maître. Mais tous, dès le premier instant, le traitèrent en maître, et ceux-là même d'entre eux, comme Jouffroy et Damiron, qui par l'érudition lui étaient supérieurs. Ils subirent tous, avec un mélange de respect et d'admiration, l'autorité de ce pâle jeune homme aux regards pleins de feu, qui, sans savoir au juste où il les menait, les poussait fiévreusement à travers les systèmes. « Tombé au milieu de la mêlée, suivant l'expression de Jouffroy, M. Cousin se battit d'abord, sauf

à chercher la solution plus tard. » La vérité est même qu'il se battit toute sa vie, et que la recherche d'une « solution » ne lui causa jamais la noble et tragique angoisse qu'elle devait faire éprouver, si vainement du reste, à l'âme tourmentée du malheureux Jouffroy. Mais, dès ces premières batailles, Cousin montra tout son génie de polémiste et d'organisateur. Et lorsque, en 1815, Royer-Collard le choisit pour son suppléant à la Faculté des Lettres, sa gloire, d'emblée, se trouva établie. Dans l'ancienne chapelle du collège du Plessis, puis dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, une foule enthousiaste s'écrasa pour l'entendre. « Représentez-vous, nous dit son élève Jules Simon, un jeune homme de vingt-trois ans, maigre, avec une tête expressive et des yeux flamboyants, l'air d'un mourant dans les premières minutes, s'enflammant peu à peu, faisant assister l'auditoire au travail de sa pensée, cherchant les mots, en trouvant d'admirables, assez clair pour qu'on sût à peu près ce qu'on applaudissait, assez nuageux pour donner carrière aux imaginations, doué d'un bel organe, comédien jusqu'au bout des ongles, penseur assurément, encore plus artiste, avec des airs de tribun et d'apôtre tout ensemble. »

Il employa son cours, la première année (1815-1816), à exposer la philosophie écossaise de Reid et de Dugald-Stewart ; la seconde, à réfuter la doctrine sensualiste de Condillac et de ses successeurs. C'était bien, semble-t-il, continuer dans la chaire de Royer-Collard l'enseignement de ce

maître, qui avait borné tout son effort philosophique à substituer au sensualisme de La Romiguière les théories et les méthodes de l'école du *sens commun*. Mais Cousin n'était pas homme à reprendre simplement en sous-ordre l'œuvre de son devancier. Dès ses premières leçons, des influences nouvelles se firent jour, compliquant, complétant, et parfois altérant l'honnête et médiocre système qu'il s'était chargé d'exposer : on le vit tour à tour préoccupé des théories de Maine de Biran, de celles de Spinoza et de Leibniz, puis de celles de Kant, toutes fraîches encore, et que personne en France ne connaissait bien au juste. Cousin se fit fort de connaître ces pénibles théories, apprit l'allemand pour les pénétrer, et, dès la fin de son second cours, joignit une réfutation du Kantisme à sa réfutation des doctrines sensualistes. Son vigoureux et mobile esprit était sans cesse en quête de nouveaux systèmes : moins encore, eût-on dit, pour s'y convertir que pour les combattre. Et quand vint le moment des vacances, après son second cours, où son succès avait été prodigieux, il résolut de faire en Allemagne un grand voyage d'exploration, puisque aussi bien l'Allemagne était alors un ardent foyer de pensée métaphysique, où, d'année en année, éclosaient des doctrines plus hardies, plus subtiles, plus singulières les unes que les autres.

Il nous a raconté lui-même les détails de ce beau voyage, en quelques pages pleines de vie et de vérité, amusantes et profondes, les plus belles,

peut-être, qu'il ait écrites jamais. Nous y voyons avec quelle fervente curiosité il s'est enquis de tout, sur sa route, des idées et des mœurs, de l'art et de la politique, visitant tour à tour les universités, grandes et petites, interrogeant non seulement les métaphysiciens illustres et les théologiens en vogue, mais jusqu'aux plus modestes de leurs partisans. Il connut Gœthe, se lia d'amitié avec Schleiermacher, devina et encouragea le génie de Hegel. Mais s'il ne négligeait rien ni personne, on sent en revanche qu'il apportait à son enquête un point de vue spécial. Il n'allait pas en Allemagne pour chercher la vérité, mais plutôt pour amasser des matériaux qui pussent, au retour, lui permettre des expositions éloquentes et des réfutations passionnées. Ou plutôt encore il y allait à la façon d'un jeune député qui, se sachant destiné à devenir ministre, ferait le tour de l'Europe pour s'informer des principales réformes qu'il lui serait possible d'introduire, sans trop d'inconvénients, dans l'administration de son propre pays. Quoi de plus significatif, à ce titre, que le passage célèbre où il résumait les impressions de son voyage d'Allemagne ? « Le jour va paraître, écrivait-il ; mon corps est las, mais mon âme est saine. Et je me dis avec assurance : Oui, sans doute, l'Allemagne est une grande école de philosophie : il faut l'étudier et la bien connaître ; mais il ne faut pas s'y arrêter. La nouvelle philosophie française, s'il m'est donné de lui servir de guide, ne cherchera pas plus ses

inspirations en Allemagne qu'en Angleterre. Elle les puisera à une source plus élevée et plus sûre, celle de la conscience et des faits qu'elle atteste, et celle aussi de notre grande tradition nationale du XVIIe siècle. Déjà par elle-même elle est forte du bon sens français : je l'armerai encore de l'expérience de l'histoire entière de la philosophie ; et, Dieu aidant, nous saurons bien échapper au scepticisme de Kant, traverser le *sentiment* de M. Jacobi, et parvenir sans hypothèse à un dogmatisme un peu meilleur que celui de la philosophie de la nature. »

Ces quelques lignes contiennent en résumé tout le programme philosophique de Victor Cousin. Elles font comprendre ce qu'était au juste, dans sa pensée, cet *éclectisme* dont il se faisait tant de gloire et qu'on lui a, par la suite, si impitoyablement reproché. Mais surtout elles expliquent les motifs spéciaux qui l'y ont conduit, et comment, dès 1817, au plus fort de sa fièvre métaphysique, son ambition principale était déjà de fonder, d'*organiser* une philosophie *française*, appuyée sur les traditions nationales, accommodée aux besoins du génie national, et n'empruntant au dehors que ce qui pouvait la compléter, la mettre — pour ainsi dire — au courant de son temps, sans lui rien enlever de son caractère essentiel. Il s'agissait, en d'autres termes, de donner à la France un système philosophique qui fût bien à elle, qui exprimât et condensât la pensée française, comme le système de Locke avait fait pour la pensée an-

glaise, ceux des Kant et des Schelling pour la pensée allemande. Et l'on voit tout de suite combien devaient avoir beau jeu, contre un tel système, ceux qui n'admettaient point que la philosophie eût des patries distinctes, ni qu'il y eût, pour les différents peuples, des façons différentes de concevoir l'univers. L'électisme de Victor Cousin, cela est sûr, ressemblait davantage au Code Napoléon qu'aux systèmes désintéressés d'un Spinoza ou d'un Schopenhauer : et c'est ce qu'on ne s'est point fait faute de lui reprocher. Mais aujourd'hui que l'impuissance foncière de tous ces systèmes s'est définitivement affirmée, aujourd'hui que les esprits même les plus hardis ont dû reconnaître l'impossibilité d'atteindre, par l'intelligence, à aucune vérité absolue quelque peu solide, aujourd'hui où ce n'est pas seulement sur le problème de la destinée que la pensée humaine s'est avouée en faillite, mais jusque sur les plus minces et misérables questions de la psychologie, peut-être le temps serait-il venu de rendre justice à Victor Cousin. Son système n'avait rien de transcendant : il n'était même, incontestablement, ni aussi poétique que ceux des Platoniciens, ni aussi amusant et ingénieusement combiné que ceux des Leibniz et des Berkeley. Mais il avait pour lui un bel ordre, une clarté parfaite, beaucoup de noblesse dans sa simplicité, et de plus il était, effectivement, français ; et puisqu'il ne faut plus, désormais, songer à chercher dans la philosophie une vérité absolue, peut-être eût-il mieux valu

pour la France s'accommoder toujours d'une doctrine expressément organisée pour elle, que de se mettre à la remorque de l'Allemagne ou de l'Angleterre. Mais d'ailleurs c'est ce qu'elle a fait, malgré les apparences, et à son insu. Pour célèbres que soient chez nous les méthodes étrangères, le fond de notre philosophie est resté conforme à la doctrine de Victor Cousin : et quand nous avons fini d'argumenter avec Kant, ou de nous divertir avec les psychologues anglais, c'est au nom du spiritualisme classique que nous jugeons et que nous agissons, dans l'ordinaire de la vie.

Quoi qu'il en soit, au surplus, des destinées ultérieures de la doctrine de Victor Cousin, on voit que, dès 1817, cette doctrine était clairement formulée en lui. Il l'exposa à son auditoire de la Sorbonne, durant les trois années qui suivirent, en trois séries de leçons qui, réunies en volumes, constituent véritablement toute son œuvre philosophique. Et quand son cours fut brusquement interrompu, en 1820, il se trouvait avoir dit tout ce qu'il avait à dire ; son entreprise d'organisation d'une philosophie française pouvait être tenue pour achevée.

Son cours fut interrompu, en plein succès, par un arrêté officiel qui interdisait en Sorbonne le libre enseignement de la philosophie. Cousin était pauvre : il dut se faire précepteur d'un fils du duc de Montebello, et c'est en compagnie de son élève qu'il visitait pour la troisième fois l'Allemagne, en

1824, lorsque le gouvernement prussien s'imagina de voir en lui un révolutionnaire dangereux, et le retint six mois en prison. Son seul crime, en réalité, était d'avoir entretenu un commerce d'amitié avec le proscrit italien Santa Rosa, au souvenir duquel il devait consacrer, quelques années plus tard, une notice toute frémissante de tendre émotion.

Il profita de son emprisonnement pour étudier, avec une ardeur d'érudit plus encore que de philosophe, les chefs-d'œuvre des philosophes anciens et modernes. Rendu à la liberté, et rentré en France, il entreprit avec l'aide de ses anciens élèves toute une série de traductions, qui resteront, en un sens, son œuvre la plus forte et la plus importante. Non qu'elles soient toujours d'une fidélité parfaite, ni que sa part de collaboration y ait été aussi grande qu'il a voulu le faire croire : mais ce n'en est pas moins à son initiative que nous devons de pouvoir connaître, autrement que par de fâcheux résumés, l'œuvre des grands poètes de la philosophie. Et si, depuis lors, on nous a offert d'autres traductions dont il n'avait pas eu l'idée, c'est lui du moins qui a créé en France un grand mouvement de curiosité pour les monuments de la pensée humaine. L'histoire de la philosophie ne pourra s'empêcher de le considérer toujours comme l'un de ses fondateurs, peut-être le plus actif de tous, et le plus effectif.

C'est l'histoire de la philosophie qui lui fournit le sujet des trois cours qu'il fit à la Sorbonne, de

1828 à 1830, après que le ministère Martignac l'eut triomphalement réinstallé dans sa chaire. De ces trois cours sont sortis trois beaux livres: l'*Introduction à l'histoire de la philosophie,* l'*Histoire générale de la philosophie,* et l'*Examen critique de la philosophie de Locke.* Jamais Cousin n'avait été aussi éloquent, ni aussi profond, jamais il n'avait serré les idées d'aussi près; et si l'on veut connaître la vigueur, l'élégance, la hardiesse et en même temps la sûreté de sa pensée, c'est surtout à ces trois séries de leçons qu'on se devra reporter. Mais le philosophe, au sens propre du mot, le chercheur indépendant et personnel, le constructeur de systèmes, avait désormais fait place à l'historien. Ses théories même les plus originales, telles que sa fameuse distinction des quatre systèmes, ou ses doctrines non moins fameuses sur le rôle des grands hommes et l'influence des lieux, tout cela n'avait plus le caractère absolu ni la haute portée métaphysique des principes exposés naguère dans *Le Vrai, le Beau et le Bien.* Et peut-être la cause en est-elle un peu dans une certaine méfiance que le commerce des grands philosophes n'a pu manquer d'inspirer à Cousin, touchant la possibilité pour la philosophie d'atteindre jamais une vérité bien certaine; mais plutôt encore ce changement d'attitude nous paraît provenir de ce que, après ses trois cours de 1818, 1819 et 1820, il aura jugé son œuvre de construction philosophique entièrement finie. Le système de l'éclectisme était fondé ; restait seule-

ment à l'étayer sur de solides contreforts, et tels que c'est en effet l'histoire de la philosophie qui convenait le mieux à les lui fournir.

La preuve en est que, durant les dix-huit années qui suivirent, et qui marquent l'apogée de sa puissance, de 1830 à 1848, Cousin ne revint pas une seule fois sur la partie dogmatique de son ancien enseignement, mais que d'autre part il ne cessa pourtant pas un seul instant de travailler à répandre, à entretenir et à faire respecter les doctrines qu'il avait naguère si brillamment exposées. Il ne fit même plus de cours, sauf quelques leçons à l'Ecole Normale ; mais après avoir organisé son système, il s'occupa de l'administrer, d'en maintenir le bon fonctionnement, et d'en affermir le triomphe. Il y employa une ardeur, un zèle, une ténacité incomparables, et l'on peut vraiment affirmer que, durant ces dix-huit années, il régna d'un empire absolu sur la philosophie française.

« M. Cousin, nous dit Jules Simon, tenait son monde par tous les côtés. D'abord il était le chef de l'Ecole Normale. Il avait là, sous ses ordres, un directeur, M. Guigniaut, le meilleur des hommes, qui n'avait qu'un défaut, c'était d'être trop savant pour un Français. Le vrai, le seul directeur était M. Cousin, par qui tout passait : les finances, le règlement, la discipline, l'enseignement. Il nommait les professeurs, faisait ou revisait les programmes, entrait dans les plus menus détails. Il habitait la Sorbonne, où il occupait un bel appartement

tout rempli de ses livres : l'Ecole était à deux pas de là... Les plus braves tremblaient à sa vue : et il faisait peur à M. Guigniaut comme à nous, quoiqu'ils eussent passé toute une année ensemble sur les bancs de l'Ecole Normale... Dans ses leçons du dimanche, il nous parlait beaucoup de politique, mais de la politique de notre état, c'est-à-dire de la conduite que nous aurions à tenir avec M. le Préfet et Mgr l'Évêque. Il nous donnait d'utiles instructions sur l'emploi de notre temps, sur nos études particulières, et sur la manière de faire la classe.

Au sortir de l'École Normale, c'est la règle absolue de se présenter au concours de l'agrégation. Les futurs professeurs de philosophie retrouvaient là M. Cousin, qui a présidé tous les ans le jury pendant vingt-cinq ans. Non seulement il y soumettait ses anciens élèves de l'Ecole Normale à une nouvelle et décisive épreuve, mais il y jugeait tous les candidats étrangers à l'Ecole. Ainsi tous les professeurs des collèges royaux lui passaient par les mains... Et après avoir franchi cette terrible barrière de l'agrégation, on restait sous sa main comme professeur. Il pouvait nous garder à Paris ou nous envoyer au bout du monde, nous nommer titulaires ou nous condamner indéfiniment aux suppléances, c'est-à-dire à la misère. Il connaissait le nom et le dossier de tous ses soldats... Une autre de ses grandes affaires était les candidatures académiques. Il était très puissant à l'Académie Française et à l'Académie des Sciences

morales... Au Conseil Royal de l'instruction publique, enfin, l'enseignement de la philosophie était entre ses mains. Il rédigeait les décrets, les lisait pour la forme à ses collègues, et le ministre les signait, aussi pour la forme, dans son cabinet. »

Ainsi il régnait sur les professeurs de philosophie, les contraignant par tous les moyens à collaborer avec lui au succès de la doctrine qu'il avait jadis constituée. Quoi d'étonnant que, lui mort, on ait haï et maudit sa mémoire, comme il est d'usage pour tous les maîtres un peu impérieux ? Et pourquoi chercher, après cela, d'autres causes à l'impopularité qui reste attachée, aujourd'hui encore, au nom et à l'œuvre de Victor Cousin ? Quarante ans durant — car pareil aux grands dominateurs il est resté puissant même après sa mort — il a tenu dans sa main de fer la philosophie française : émancipée enfin, celle-ci s'est retournée contre lui, et il n'y a point de marque de mépris dont depuis vingt ans on ne l'ait accablé. Mais aujourd'hui que son autorité ne porte plus ombrage à personne, ne pourrions-nous pas commencer à nous montrer plus justes, ne fût-ce que pour reconnaître l'admirable génie de conquête et d'organisation qui se joignait en lui à tant de précieuses qualités de penseur, d'historien, et de professeur? C'était vraiment un homme ; avec cela parfaitement désintéressé, sincère dans ses haines comme dans ses enthousiasmes, n'ayant d'autre défaut qu'une vanité enfantine, d'ailleurs la plus innocente du monde.

Et peu d'hommes se sont aussi passionnément dépensés à une tâche qu'ils tenaient pour bienfaisante et sacrée.

Il n'en poursuivait pas moins, cependant, ses travaux d'érudition ; il ne devait point cesser de les poursuivre jusqu'à la fin de sa vie. Depuis Platon, Plotin, et Proclus, jusqu'à Descartes, Pascal, Malebranche, Spinoza, et Leibniz, il n'y a pas un grand philosophe dont il n'ait publié ou fait publier de nouvelles éditions. La liste serait énorme de ses découvertes, des documents de toute sorte qu'il a déterrés, ouvrages oubliés ou inédits, lettres, extraits d'archives : et il suffirait de parcourir ses *Etudes sur Pascal*, ou ses *Fragments pour servir à l'histoire de la philosophie*, pour apprécier l'importance de cette partie de son œuvre.

Ce fut lui encore qui, à la Chambre des Pairs, où il avait été nommé en 1832, rédigea et soutint le projet de loi qui organisait l'enseignement primaire. Ministre de l'instruction publique pendant huit mois, en 1840, il déploya une activité prodigieuse ; et s'il ne fit point, en vérité, de grandes réformes, c'est que, comme le dit fort bien Jules Simon, « il avait été associé de trop près à l'administration de ses prédécesseurs, pour avoir besoin de réparer la maison ». Mais, à défaut de grandes réformes, il en fit, ou tout au moins en projeta une foule de petites. C'est à lui, notamment, qu'est due la création des maîtres de conférences, destinés à seconder les professeurs dans les Facultés. Il rêvait aussi de fonder, dans les grandes villes

françaises, des Universités, à l'exemple de l'Allemagne : et un autre de ses rêves était de développer les écoles primaires supérieures, de façon à ce que l'enseignement des collèges pût garder son caractère classique, et rester une préparation aux carrières « libérales ».

Le temps lui manqua, de réaliser tous ces rêves. Il faillit bien retrouver, huit ans plus tard, une nouvelle occasion de les mettre en pratique, ayant été désigné par Adolphe Thiers pour faire partie du cabinet de février 1848 ; mais ce cabinet, comme l'on sait, tomba avant d'être constitué. Cousin sortit définitivement de la vie publique après le coup d'Etat de 1851, il prit même sa retraite comme professeur.

Ses dernières années furent employées surtout à des études historiques sur la société française du XVIIe siècle. Ces études ne lui étaient d'abord apparues que comme un simple passe-temps, pour remplir l'intervalle de travaux plus graves. Mais peu à peu une vraie passion lui était venue pour toutes les manifestations de la vie française dans cette première moitié du XVIIe siècle qu'il avait, du reste, depuis longtemps, ou plutôt de tout temps, tenue pour la plus brillante et la plus parfaite de toutes les époques de l'histoire. Et c'est ainsi que, de Blaise Pascal à sa sœur Jacqueline, de celle-ci aux dames de Port-Royal, de Port-Royal à Mlle de Hautefort, sa curiosité d'historien et de psychologue s'est étendue de proche en proche, jusqu'à ce qu'enfin il ait cru découvrir dans

Mlle de Longueville l'incarnation la plus typique de cette période qu'il rêvait de ressusciter. Peut-être, cependant, ses adversaires, et Taine au premier rang de tous, n'ont-ils pas eu tort de lui reprocher, dans ces ouvrages d'histoire toute mondaine et galante, un certain ton de pédantisme qui en alourdit l'agrément. Il y a trop de citations, incontestablement, et citées trop *in extenso*, et trop accompagnées de commentaires bibliographiques, dans la *Vie de Mme de Sablé,* ou même dans les deux volumes consacrés à diviniser Mlle de Longueville. L'érudit perce, à tout instant, sous le conteur, et l'impression qui en résulte ne laisse pas d'être un peu fatigante. Mais combien, dans l'ensemble, ces études trop documentées sont en revanche fortes et instructives ; et comme, à tout instant aussi, quand l'érudit se tait, on y retrouve l'historien, et l'homme de goût, et le philosophe ! Les portraits, notamment, sont d'une vigueur et d'un relief admirables : et il n'y a pas jusqu'à l'enthousiasme de Cousin pour ses héroïnes, qui ne donne à son récit une chaleur lyrique tout au moins touchante.

On s'est fort étonné, encore, de voir un philosophe — à l'âge où les idées mûrissent et où s'accroît la préoccupation des grands problèmes de la destinée, — de le voir tourner le dos à la philosophie, pour s'éprendre des toilettes et des mots d'esprit de quelques *précieuses* d'il y a deux cents ans. Et, de fait, la chose pourrait sembler étrange de la part d'un philosophe tel que Kant ou Fichte, pas-

sionnément convaincus de l'existence d'une vérité absolue, et de la possibilité pour eux d'y parvenir par leur seule raison. Mais Cousin, nous ne saurions trop le répéter, se faisait instinctivement une tout autre idée de la philosophie. Il n'attendait point d'elle ce qu'en effet nous découvrons aujourd'hui qu'elle est décidément impuissante à nous offrir. Il lui suffisait qu'elle lui fournît un ensemble de réponses aux principales questions que soulève notre vie : et cet ensemble, il avait conscience de l'avoir constitué, dans ses cours de 1818, 1819, et 1820. Il se flattait d'avoir donné à la France une philosophie dont elle avait tout profit à se contenter indéfiniment. Que lui restait-il donc à faire, dans ces conditions, sinon à se reposer, tout en veillant au maintien de son œuvre?

Aussi bien n'a-t-il jamais cessé d'y veiller, tandis qu'il se reposait dans la société de ses chères grandes dames du temps de la Fronde. Jusqu'à la fin de sa vie il ne s'est pas interrompu de publier de nouvelles éditions de ses anciens cours, toujours revus, complétés, remis au point, mais sans que leur caractère essentiel en fût nullement altéré. Il ne rétractait rien ni du contenu de son système, ni de la portée qu'il lui avait jadis assignée. Et s'il n'écrivait plus de nouveaux ouvrages philosophiques, c'est que depuis longtemps il estimait avoir dit et redit ce qu'il y avait eu à dire.

Il continuait cependant, même après avoir pris sa retraite, à demeurer dans cette vieille Sorbonne

dont il avait été l'une des gloires les plus éclatantes. Il y menait la vie la plus simple et la plus frugale, s'occupant de réunir et de classer une importante bibliothèque, qui, léguée par lui à la Sorbonne, y entretient aujourd'hui encore le souvenir de son fondateur. En 1866, se sentant malade, il hâta l'achèvement d'une nouvelle édition de son *Histoire générale de la philosophie*, lut à l'Académie de Sciences Morales plusieurs chapitres qu'il avait refaits, et partit pour Cannes, avec le pressentiment de n'en plus revenir. Il y mourut, en effet, d'une apoplexie foudroyante, le 14 janvier 1867.

T. DE WYZEWA.

PAGES CHOISIES

DE

VICTOR COUSIN

PREMIÈRE PARTIE

PHILOSOPHIE

DE L'ÉCLECTISME EN PHILOSOPHIE

Reconnaissons-le avec franchise et avec douleur : le XVIIIᵉ siècle a appliqué l'analyse à toutes choses sans pitié et sans mesure. Il a cité devant son tribunal toutes les doctrines, toutes les sciences ; ni la métaphysique de l'âge précédent avec ses systèmes imposants, ni les arts avec leur prestige, ni les gouvernements avec leur vieille autorité, ni les religions avec leur majesté, rien n'a trouvé grâce devant lui. Quoiqu'il entrevît des abîmes au fond de ce qu'il appelait la philosophie, il s'y est jeté avec un courage qui n'est pas sans grandeur ; car la grandeur de l'homme est de préférer ce qu'il croit la vérité, à lui-même. Le XVIIIᵉ siècle a déchaîné les tempêtes. L'humanité n'a plus marché que sur des ruines. Le monde s'agite encore dans cet état de désordre où déjà il a été vu une fois, au déclin des croyances antiques et avant le triomphe du christianisme, quand l'homme errait à travers tous les contraires, sans pouvoir se reposer nulle part, livré à toutes les inquiétudes de l'esprit, et à toutes les misères du cœur ; fanatique et athée, mys-

tique et incrédule, voluptueux et sanguinaire. Mais si la philosophie du dernier siècle nous a laissé le vide pour héritage, elle nous a laissé aussi un amour énergique et fécond de la vérité. Le XVIIIe siècle a été l'âge de la critique et des destructions; le XIXe doit être celui des réhabilitations intelligentes. Il lui appartient de trouver dans une analyse plus profonde de la pensée les principes de l'avenir, et avec tant de débris d'élever enfin un édifice que puisse avouer la raison.

Ouvrier faible, mais zélé, je viens apporter ma pierre; je viens faire ma journée, je viens retirer du milieu des ruines ce qui n'a pas péri, ce qui ne peut pas périr. Je ne me propose ni d'attaquer ni de défendre aucune des trois grandes écoles qui partagent le XVIIIe siècle; je ne chercherai point à perpétuer et à envenimer la guerre qui les divise, en signalant complaisamment les différences qui les séparent, sans tenir compte de la communauté de méthode qui les unit. Je viens, au contraire, soldat dévoué de la philosophie, ami commun de toutes les écoles qu'elle a produites, offrir à toutes des paroles de paix.

L'unité de la philosophie moderne réside dans sa méthode, c'est-à-dire dans l'analyse de la pensée, méthode supérieure à ses propres résultats, car elle contient en elle le moyen de réparer les erreurs qui lui échappent, et d'ajouter indéfiniment de nouvelles richesses aux richesses acquises. Les sciences physiques, elles-mêmes, n'ont pas d'autre unité. Les grands métaphysiciens qui ont paru depuis deux siècles, bien qu'unis entre eux par le même point de départ et par le même but publiquement acceptés, n'en ont pas moins marché avec indépendance et dans des voies souvent opposées. Le temps a recueilli dans leurs

diverses théories la part de vérité qui les a fait naître et qui les a soutenues ; il a négligé les erreurs auxquelles elles n'ont pu se soutraire ; et, rattachant les unes aux autres toutes les découvertes dignes de ce nom, il en a formé peu à peu un ensemble vaste et harmonieux. La philosophie moderne s'est aussi enrichie depuis deux siècles d'une multitude d'observations exactes, de théories solides et profondes, dont elle est redevable à la commune méthode. Que lui a-t-il manqué pour marcher d'un pas égal avec les sciences physiques, dont elle est la sœur ? Il lui a manqué d'entendre mieux ses intérêts, de tolérer des diversités inévitables, utiles même, et de mettre à profit les vérités que contiennent toutes les doctrines particulières, pour en tirer une doctrine générale, qui s'épure et s'agrandisse successivement et perpétuellement.

Non, certes, que je conseille ce syncrétisme aveugle qui perdit l'école d'Alexandrie, en tentant de rapprocher forcément des systèmes contraires; ce que je recommande, c'est un éclectisme éclairé qui, jugeant avec équité et même avec bienveillance toutes les écoles, leur emprunte ce qu'elles ont de vrai, et néglige ce qu'elles ont de faux. Puisque l'esprit de parti nous a si mal réussi jusqu'à présent, essayons de l'esprit de conciliation. La pensée humaine est immense. Chaque école ne l'a considérée qu'à son point de vue. Ce point de vue n'est pas faux, mais il est incomplet, et, de plus, il est exclusif. Il n'exprime qu'un côté de la vérité, et rejette tous les autres. Il ne s'agit pas aujourd'hui de recommencer l'ouvrage de nos devanciers, mais de le perfectionner, en réunissant et en fortifiant par cette réunion toutes les vérités éparses dans les différents systèmes que nous a transmis le XVIIIe siècle.

Tel est le principe auquel peu à peu nous ont conduit nos études sur la philosophie moderne depuis Descartes jusqu'à nos jours. Ce principe, mal dégagé d'abord et appliqué une première fois dans les limites les plus étroites, nous l'avons ensuite étendu à un plus grand nombre de questions et de théories.

Nous pouvons aujourd'hui embrasser à son aide toutes les écoles du XVIIIe siècle et tous les problèmes qu'elles ont agités.

La philosophie, dans tous les temps, roule sur les idées fondamentales du vrai, du beau et du bien. L'idée du vrai, philosophiquement développée, c'est la psychologie, la logique, la métaphysique ; l'idée du bien, c'est la morale privée et publique ; l'idée du beau, c'est cette science qu'en Allemagne on appelle l'esthétique, dont les détails regardent la critique littéraire et la critique des arts, mais dont les principes généraux ont toujours occupé une place plus ou moins considérable dans les recherches et même dans l'enseignement des philosophes, depuis Platon et Aristote jusqu'à Hutcheson et Kant.

Sur ces points essentiels, qui composent le domaine entier de la philosophie, nous interrogerons successivement les principales écoles du XVIIIe siècle.

Lorsqu'on les examine toutes avec attention, on les ramène aisément à deux : l'une qui, dans l'analyse de la pensée, sujet commun de tous les travaux, fait à la sensibilité une part excessive ; l'autre qui, dans cette même analyse, se jetant à l'extrémité opposée, tire la connaissance presque tout entière d'une faculté différente de la sensibilité, la raison. La première de ces écoles est l'école empirique, dont le père ou plutôt le représentant le plus sage est Locke, et Condillac le représentant extrême ; la seconde est l'école spiritua-

liste, ou comme on voudra l'appeler, qui compte à son tour d'illustres interprètes : Reid, le plus irréprochable, Kant, le plus systématique. Evidemment il y a du vrai dans ces deux écoles, et la vérité est un bien qu'il faut prendre partout où on le rencontre. Nous admettons volontiers avec l'école empirique que les sens ne nous ont pas été donnés en vain ; que cette admirable organisation, qui nous élève au-dessus de tous les êtres animés, est un instrument riche et varié qu'il serait insensé de négliger. Nous sommes convaincu que le spectacle du monde est un foyer permanent d'instruction saine et sublime. Sur ce point, ni Aristote, ni Bacon, ni Locke, ne nous auront pour adversaire, mais pour disciple. Nous avouons ou plutôt nous proclamons que dans l'analyse de la connaissance humaine il faut faire aux sens une grande part. Mais quand l'école empirique prétend que tout ce qui passe leur portée est une chimère, alors nous l'abandonnons, et nous allons nous joindre à l'école opposée. Nous faisons profession de croire, par exemple, que, sans une impression agréable, jamais nous n'aurions conçu le beau, et que pourtant le beau n'est pas seulement l'agréable ; que, grâce à Dieu, le plaisir ou du moins le bonheur s'ajoute ordinairement à la vertu, mais que l'idée même de la vertu est essentiellement différente de celle du bonheur. Là-dessus nous sommes ouvertement de l'avis de Reid et de Kant. Nous avons aussi établi et nous établirons encore que l'esprit de l'homme est en possession de principes que la sensation précède mais n'explique point, et qui nous sont directement suggérés par la puissance propre de la raison. Nous suivrons Kant jusque-là, mais pas au delà. Loin de le suivre, nous le combattrons, lorsque, après avoir défendu victorieusement contre l'empirisme les grands principes en tout

genre, il les frappe de stérilité en prétendant qu'ils n'ont aucune valeur au delà de l'enceinte de la raison qui les aperçoit, condamnant ainsi à l'impuissance cette même raison qu'il vient d'élever si haut, et ouvrant la porte à un scepticisme raffiné et savant qui, après tout, aboutit au même abîme que le scepticisme ordinaire.

Vous le voyez, nous serons tour à tour avec Locke, avec Reid, et avec Kant, dans cette juste et forte mesure qu'on appelle l'éclectisme.

L'éclectisme est à nos yeux la vraie méthode historique, et il a pour nous toute l'importance de l'histoire de la philosophie ; mais il y a quelque chose que nous mettons encore au-dessus de l'histoire de la philosophie : c'est la philosophie elle-même.

L'histoire de la philosophie ne porte pas sa clarté avec elle, et elle n'est point son propre but.

Il est juste, sans doute, il est de la plus haute utilité, de bien discerner dans chaque système ce qu'il a de vrai d'avec ce qu'il a de faux, d'abord pour bien apprécier ce système, ensuite pour rendre le faux au néant, dégager et recueillir le vrai, et ainsi enrichir et agrandir la philosophie par l'histoire. Mais vous concevez qu'il faut savoir déjà quelle est la vérité, pour la reconnaître quelque part et la distinguer de l'erreur qui y est mêlée ; d'où il suit que la critique des systèmes exige presque un système, et que l'histoire de la philosophie est contrainte d'emprunter d'abord à la philosophie la lumière qu'elle doit lui rendre un jour avec usure.

Enfin l'histoire de la philosophie n'est qu'une branche ou plutôt un instrument de la science philosophique. C'est l'intérêt que nous portons à la philosophie qui nous attache à son histoire ; c'est l'amour de la

vérité qui nous fait poursuivre partout ses vestiges, et interroger avec une curiosité passionnée ceux qui avant nous ont aimé aussi et cherché la vérité.

Notre entreprise n'est donc pas seulement de renouveler l'histoire de la philosophie par l'éclectisme ; nous voulons aussi, nous voulons surtout, et l'histoire bien entendue, grâce à l'éclectisme, nous y servira puissamment, faire sortir de l'étude des systèmes, de leurs luttes, de leurs ruines même, un système qui soit à l'épreuve de la critique, et qui puisse être accepté par votre raison et aussi par votre cœur, noble jeunesse du XIX[e] siècle !

(*Le Vrai, le Beau, le Bien.* Discours d'ouverture. 1827.)

II

LES QUATRE GRANDS SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES

Ce qui trouble et décourage, à l'entrée de l'histoire de la philosophie, c'est la prodigieuse quantité de systèmes appartenant à tous les pays et à tous les temps, composés dans toutes sortes de langues, revêtus de formes les plus diverses et souvent très médiocrement attrayantes, déjà fort difficiles à comprendre chacun séparément, et formant ensemble, au moins en apparence, une masse confuse, un chaos, un vrai labyrinthe où mille routes se croisant en tous sens ne permettent pas, ce semble, de s'orienter. Mais ne succombez pas à cette première vue ; regardez en face ces étranges apparitions, percez leur enveloppe, recherchez leurs caractères les plus généraux ; avec un peu de temps ces caractères, différents ou semblables, se dégageront comme d'eux-mêmes, et réduiront cette multitude infinie de systèmes à un assez petit nombre de systèmes principaux qui comprennent tous les autres, comme les innombrables plantes qui couvrent la terre ne sont à l'œil exercé du botaniste que les variétés de quelques grandes familles.

Lorsqu'on est arrivé là, la lumière commence à se faire, et le fondement est posé d'une étude régulière, instructive, intéressante, qu'il ne s'agit plus que d'étendre et d'approfondir.

Et quelles sont ces grandes familles de systèmes philosophiques auxquelles on peut ramener tous les autres, ou comme analogues, ou comme dérivés ? De quelle manière se forment-elles, et d'où viennent-elles ?

Évidemment elles viennent de l'esprit humain, leur commune patrie, dont la fécondité naturelle les porte toutes, en même temps que ses divers penchants expliquent leur diversité. Voilà pourquoi l'esprit humain, aussi constant à lui-même que la nature, après avoir produit tous ces systèmes, les reproduit sans cesse avec la double et ineffaçable empreinte de son immortelle unité et de ses diversités essentielles.

Quel peut-être en effet, je vous prie, le vrai père de tous les systèmes philosophiques, sinon l'esprit humain lui-même, qui est à la fois le sujet et l'instrument nécessaire de toute philosophie ? L'esprit humain est comme l'original dont la philosophie est la représentation plus ou moins fidèle, plus ou moins complète. Chercher dans l'esprit humain la racine des divers systèmes, c'est donc chercher tout simplement les effets dans leur cause ; c'est tirer l'histoire de la philosophie de sa source la plus certaine et la plus élevée.

Lorsque nous rentrons dans notre conscience, nous y trouvons un certain nombre de phénomènes marqués de ce caractère, que nous ne pouvons ni les faire naître, ni les détruire, ni les retenir, ni les faire cesser, ni les augmenter, ni les affaiblir à notre gré : par exemple, les émotions de toute espèce, les désirs,

les passions, les appétits, les besoins, le plaisir, la peine, etc. ; tous phénomènes qui ne s'introduisent point dans l'âme par sa volonté, mais souvent en dépit d'elle, par le fait d'une impression extérieure, reçue et aperçue, c'est-à-dire d'une sensation.

Les phénomènes de la sensation, précisément parce qu'ils sont en quelque sorte les moins intimes à l'âme, sont les plus apparents ; ils provoquent immédiatement l'attention, et sont le plus aisément observables. La réflexion s'applique donc en premier lieu à ces phénomènes, et elle trouve dans leur étude un exercice à la fois sûr et facile, qui la fortifie, lui plaît et l'attache. Developpez cette étude à l'aide des siècles, vous obtiendrez les sciences physiques, et toute une philosophie qui a sa vérité, son utilité, sa grandeur même.

Si cette philosophie prétendait seulement expliquer par la sensation un grand nombre de phénomènes de la conscience, cette explication serait fort admissible. Mais il n'en va point ainsi ; la réflexion, contrainte de diviser ce qu'elle veut étudier, et, pour bien voir, de ne regarder qu'une seule chose à la fois, s'arrête à la partie qu'elle étudie, la prend pour la réalité tout entière ; et après avoir discerné un ordre très réel de phénomènes, préoccupée de leur vérité, de leur nombre, de leur importance, elle le considère comme le seul ordre de phénomènes qui soit dans la conscience. Après avoir dit : « Telles et telles de nos connaissances (et, si l'on veut, beaucoup, et même la plupart de nos connaissances) dérivent de la sensation, donc la sensation constitue un ordre très considérable de phénomènes », la réflexion se précipite et dit : « Toutes nos connaissances, toutes les idées viennent de la sensation, et il n'y a pas dans la conscience un seul phénomène qui ne se puisse ramener à cette origine ». De là ce système qui,

au lieu de faire une large part à la sensibilité, ne reconnaît qu'elle, et reçoit de son exagération même le nom mérité de *sensualisme*, c'est-à-dire philosophie exclusivement fondée sur les sens.

Le sensualisme ne peut être vrai qu'à la condition qu'il n'y aura pas dans la conscience un seul élément qui ne soit explicable par la sensation ; comptons donc. N'y a-t-il pas dans la conscience des déterminations libres ? Et n'est-il pas certain que souvent nous résistons à la passion et au désir ? Mais, ce qui combat la passion et le désir, est-ce le désir et la passion ? Est-ce la sensation ? Si la sensation est le principe unique de tous les phénomènes de l'activité, comme le caractère inhérent à la sensation, et par conséquent à tout ce qui vient d'elle, est la passivité, c'en est fait de l'activité volontaire et libre ; et voilà déjà le sensualisme poussé au fatalisme.

De plus, la sensation n'est pas seulement involontaire ; elle est diverse, multiple, indéfiniment variable. Comme il n'y a pas deux feuilles d'arbre qui se ressemblent, de même aucun phénomène sensitif n'est pas deux moments semblable à lui-même : sensations, émotions, passions, désirs, tous phénomènes qui changent sans cesse. Cette perpétuelle métamorphose explique-t-elle la personne humaine ? Ne croyez-vous pas que vous êtes un être qui était hier le même qu'il est aujourd'hui, et qui demain sera le même qu'il est aujourd'hui, et qu'il était hier ? L'identité de la personne, l'unité de votre être, l'unité de votre moi n'est-elle pas un fait certain de conscience, ou pour mieux dire n'est-ce pas le fond même de toute conscience ? Or, comment tirer l'identité de la variété ? Comment tirer l'unité de la conscience et du moi, de la perpétuelle variété des phénomènes sensi-

tifs ? Ainsi, dans la philosophie de la sensation, pas d'unité pour rapprocher et combiner les variétés de la sensation, les comparer et les juger. Tout à l'heure, cette philosophie détruisait la liberté ; elle détruit maintenant la personne même, le moi identique et un que nous sommes, et réduit notre existence à un reflet pâle et mobile de l'existence extérieure, physique et matérielle. La philosophie de la sensation aboutit au matérialisme.

Enfin, comme l'âme de l'homme n'est, dans le système de la sensation, que la collection de nos sensations et des idées qui en dérivent, ainsi Dieu n'est pas autre chose que la collection suprême de tous les phénomènes de la nature ; c'est une sorte d'âme du monde, qui est relativement au monde ce que l'âme que nous laisse le sensualisme est relativement au corps. L'âme humaine du sensualisme est une abstraction qui, en dernière analyse, exprime l'ensemble de nos sensations ; le dieu du sensualisme est une abstraction du même genre, qui se résout, successivement décomposée, dans les diverses parties de ce monde, seul en possession de la réalité et de l'existence. Ce n'est pas là le dieu du genre humain, ce n'est pas là un dieu distinct en soi du monde ; et la négation d'un dieu distinct du monde a un nom très connu dans les langues humaines et dans la philosophie.

La philosophie de la sensation date des premiers jours de la réflexion, et de bonne heure elle a porté ces conséquences qui la décrient. Il y a plus de trois mille ans que ce système existe et qu'on lui fait les mêmes objections ; il y a trois mille ans qu'il n'y peut répondre. Je me hâte d'ajouter qu'il y a trois mille ans aussi qu'il rend les plus précieux services au genre

humain, en étudiant un ordre de faits qui, sans être seul dans la conscience, y est incontestablement, et qui, analysé et approfondi, rapporté à ses objets et rattaché à leurs lois, devient la source de sciences réelles et certaines, utiles et admirables. Mais enfin ce système, puisqu'il ne peut pas rendre compte de tous les phénomènes de la conscience, pouvait bien surprendre un moment la réflexion, mais ne pouvait pas l'enchaîner.

La réflexion a reconnu un ordre réel de phénomènes, l'ordre le plus apparent, et le plus commode à l'observation. Il était naturel qu'elle débutât ainsi; plus ferme et plus exercée, elle pénètre et descend plus avant dans la conscience, et y trouve les phénomènes que je viens de vous signaler fort grossièrement, la volonté libre, l'identité et l'unité du moi, et beaucoup d'autres notions qu'elle a beau analyser, et qu'elle ne peut réduire à des éléments purement sensibles. Ainsi, elle remarque qu'elle est contrainte de concevoir tous les accidents qui surviennent, tous les événements du monde extérieur, et même toutes les sensations, toutes les pensées, toutes les actions de l'âme, dans un certain temps. Cette partie du temps, elle la place dans un temps plus considérable; et toujours de même, jusqu'au temps sans fin où tous les accidents se succèdent, mais qu'ils n'épuisent ni ne terminent. Ce n'est point à la sensation fugitive, limitée, finie, qu'a pu être empruntée la notion du temps infini et illimité. La réflexion remarque aussi que tous les objets extérieurs des sensations, elle les place dans un certain espace, et qu'elle distingue cet espace des objets eux-mêmes. Cet espace, elle le place dans un plus grand, et toujours de même à l'infini, de telle sorte que des mondes innombrables, additionnés

ensemble, mesurent l'espace, mais ne l'épuisent et ne le terminent pas plus que les événements n'épuisent et ne terminent le temps. Là encore est une notion d'infinité que la sensation n'a pu donner. Il est une autre idée qui, tout aussi évidemment, ne peut venir de la sensation. La réflexion s'aperçoit que tout acte de la pensée se résout en jugements, lesquels s'expriment en propositions, et que la forme nécessaire de tout jugement, de toute proposition, est une certaine unité. En effet, toute proposition est une. D'où vient cette unité? Vient-elle des différents termes renfermés dans la proposition, de ces termes que nous devons supposer dérivés de la sensation? Ils sont, comme la sensation, marqués du caractère de la variété et de la multiplicité; ils peuvent bien être les matériaux d'une proposition, mais ils ne suffisent point à la constituer, puisque ce qui constitue essentiellement une proposition, c'est son unité même. D'où vient donc cette unité qui, s'ajoutant aux matériaux variés que fournit la sensation, les rassemble et les unit d'abord dans l'unité de pensée et de jugement, puis dans l'unité de proposition? La réflexion arrive ainsi à retirer l'unité à la sensation, comme elle lui a retiré l'espace, le temps, la liberté et beaucoup d'autres idées; et elle rapporte à la pensée elle-même cette unité sans laquelle il n'y a nulle pensée, nul jugement, nulle proposition. Elle sort du monde de la sensation, elle entre dans celui de la pensée, dans ce monde jusqu'alors inaperçu, où sont pourtant des phénomènes très réels, et si réels que, si vous les supprimez, vous détruisez, je ne dis pas seulement un grand nombre de nos connaissances, mais la possibilité d'une seule connaissance, d'une seule pensée, d'un seul jugement, d'une seule proposition.

La réflexion aborde ces nouveaux phénomènes; elle les étudie, elle en fait un compte plus ou moins exact, elle examine les relations qu'ils soutiennent entre eux. Jusque-là tout est à merveille. Je vous ai dit le bien, mais voici le mal. La réflexion est si frappée de la réalité de ces nouveaux phénomènes et de leur différence d'avec les phénomènes sensibles, que, dans sa préoccupation, elle néglige ceux-ci, les perd de vue, quelquefois les nie; d'où résulte un nouveau système, exclusif aussi, qui, prenant uniquement son point de départ dans les idées inhérentes à la pensée, s'appelle *idéalisme*, en opposition au sensualisme, qui prend uniquement son point de départ dans la sensation.

Voici en peu de mots comment procède l'idéalisme. Il part des idées que nous venons de rappeler, les distinguant avec raison des phénomènes sensitifs; puis, négligeant les liens qui les y rattachent, il passe de leur différence, qui est réelle, à la supposition de leur indépendance; elles sont distinctes des sensations, donc il les en déclare séparées. La conclusion excède les prémisses. En fait, ces deux ordres de phénomènes coexistent dans la conscience; car l'intelligence ne s'est développée qu'avec la sensibilité. Tout vous était donné dans une complexité profonde: vous avez distingué ce qui devait être distingué; fort bien; mais il ne faut pas séparer ce qui ne doit pas être séparé. Tel est le premier pas hors de l'observation, la première erreur de l'idéalisme. Après avoir distingué, il sépare; et, non seulement il sépare, il va plus loin: puisque certaines idées sont indépendantes des sensations, elles peuvent leur être antérieures; donc elles le sont. Elles sont alors la dot que l'intelligence apporte avec elle, elles lui

sont innées; ou même elles lui préexistent, ou du moins l'âme, qui est immortelle, et qui par conséquent a pu être avant son existence actuelle, en participait déjà dans un autre monde, et les idées ne sont pas autre chose que des ressouvenirs de connaissances antérieures. Ce n'est point à l'analyse que sont empruntées de pareilles conceptions ; l'analyse établit que certaines idées sont en elles-mêmes différentes des idées sensibles; mais indépendantes, mais antérieures, mais innées, mais préexistantes dans un autre monde, elle n'en dit pas un mot. Et voilà l'idéalisme, parti d'une distinction vraie, qui se précipite dans la route de l'abstraction et de l'hypothèse. Une fois sur cette route, on ne s'arrête guère. L'idéalisme a reproché au sensualisme de ne pouvoir expliquer l'idée de l'unité ; et en effet, de la variété on ne peut tirer l'unité d'aucune manière ; cela est évident, et confond le sensualisme. Mais la réciproque est vraie : comme on ne tire pas l'unité de la variété, on ne tire pas non plus la variété de l'unité ; et l'idéalisme, une fois en possession de l'unité, s'y enfonce et n'en peut plus sortir. Embarrassé par la variété, il la néglige s'il est faible et timide, il la nie s'il est fort et conséquent. Après avoir rejeté avec raison le sensualisme, c'est-à-dire la sensation comme principe unique de connaissance, il prétend qu'il ne vient de la sensation aucune connaissance ; après avoir rejeté avec raison le matérialisme, c'est-à-dire l'existence exclusive de la matière, il en vient à nier l'existence même de la matière.

Voilà donc deux emplois de la réflexion, de l'analyse, qui tous deux ont abouti à des hypothèses. Et remarquez que ces hypothèses ne doutent pas d'elles-mêmes ; elles sont profondément dogmatiques. Le sensualisme

ne croit qu'à l'autorité des sens et à l'existence de la matière, mais il y croit fermement ; l'idéalisme ne croit qu'à l'existence de l'esprit et à l'autorité des idées qui lui appartiennent, mais il croit à cette existence, il croit à cette autorité. Ce sont deux dogmatismes opposés, mais également sûrs d'eux-mêmes. C'est que l'un et l'autre sont fondés sur une donnée également vraie ; cette donnée vraie, quoique incomplète, fait leur force, et ils s'y retranchent toutes les fois qu'on les attaque. Le sensualisme en appelle au témoignage des sens, l'idéalisme à celui de la raison et à la vertu de certaines idées, inexplicables par la sensation seule. C'est là que le sensualisme et l'idéalisme sont forts ; mais quand d'une donnée incomplète ils tirent un système exclusif, alors se montre leur commune faiblesse. Le sensualisme et l'idéalisme sont deux dogmatismes, également vrais par un côté, également faux par un autre, et qui tombent en des erreurs à peu près égales.

Cependant ces deux dogmatismes, étant opposés, ne peuvent paraître avec quelque éclat sans se choquer, sans se faire la guerre. Le premier a raison contre le second, et le second n'a pas tort contre le premier. Le résultat de cette lutte est que la réflexion, après s'être un moment donnée à l'un, puis à l'autre, aperçoit le vide de l'un et de l'autre, et se retire de tous les deux. Entouré d'hypothèses, contre leurs séductions le bon sens sens s'arme de la critique, et d'une critique impitoyable ; par peur des extravagances du dogmatisme, il passe à l'autre extrémité, et se jette dans le *scepticisme*. Le scepticisme est la première forme, la première apparition du sens commun sur la scène de la philosophie.

Le scepticisme examine d'abord la valeur du sen-

sualisme, c'est-à-dire celle du témoignage des sens, de leur témoignage exclusif, et il le réfute aisément. L'argumentation est connue. La sensation par elle-même est-elle juge du vrai ? Il faut bien convenir que non, avec les perpétuelles illusions où les sens nous entraînent. La sensation atteste bien sa propre vérité à elle-même, mais non pas celle de son objet. On répond que, si les sens peuvent se tromper, la raison les rectifie. Cela est vrai ; la raison, le raisonnement, la comparaison, l'attention, ces diverses facultés intervenant dans l'observation sensible, la confirment ou la redressent. Mais l'attention, la comparaison, le raisonnement, la raison, sont-ce des facultés qui viennent de la sensation, oui ou non? Si elles en viennent, elles ont le même caractère d'incertitude. N'en viennent-elles pas, vous sortez du système. Que la sensation se vérifie elle-même, par la sensation ou par des facultés qui en dérivent, toutes les chances d'erreur de la sensation subsistent; et si l'opération de l'esprit qui intervient dans la vérification est différente de la sensation, il peut en effet la rectifier, mais à la condition que cette opération ait une autorité qui lui soit propre, et alors c'en est fait du sensualisme ; dans l'un et l'autre cas, il s'écroule sous cette première attaque. Le scepticisme dit encore au sensualisme : « Quel est le fondement de tout votre système? Pensez-y, c'est la relation de la cause à l'effet. Votre système est une génération perpétuelle. Vous engendrez toutes les idées des idées sensibles, celles-ci des sensations, les sensations de l'impression faite sur les sens, cette impression de l'action immédiate des objets extérieurs ; en un mot, vous bâtissez tout sur l'idée de la cause et de l'effet. Or, dans votre monde des sensations, je n'aperçois pas de cause. Encore une fois, ne sortez pas de votre sys-

tème. D'après ce système, que trouvez-vous hors de vous ? Des phénomènes divers qui se succèdent dans une certaine connexion accidentelle : vous trouvez une bille qui est ici après avoir été là, une autre qui est là après avoir été ici ; mais la raison de ce fait, mais la connexion qui donne à l'un de ces termes le caractère d'un effet, et à l'autre celui d'une cause, comment pouvez-vous l'emprunter à la sensation ? La sensation est un simple fait qui ne peut donner autre chose que lui-même. Vous faites tout ce que vous faites avec le rapport de l'effet à la cause, et jamais vous n'expliquez ni ne justifiez ce rapport. Enfin votre système vous est cher comme formant un tout bien lié, une véritable unité ; mais l'idée d'unité ne vient pas des sens ». Ainsi le scepticisme bat en ruine les fondements, les procédés, les conclusions du sensualisme ; cela fait, il se retourne vers l'idéalisme, et ne lui fait pas moins forte guerre.

Il en examine aussi les fondements, les procédés, les conclusions. Les fondements de l'idéalisme sont les idées que la sensation ne peut expliquer. Contre ces idées, le scepticisme soulève le redoutable problème de leur origine ; et par là, sans qu'il soit besoin d'insister, il dissipe la chimère d'idées préexistantes à leur apparition dans la conscience de l'homme, celle d'idées innées, celle même d'idées tout à fait indépendantes de la sensation. L'instrument de l'idéalisme est en dernière analyse la raison humaine ; le scepticisme démontre que l'idéalisme en méconnaît la juste portée. Pour rompre le prestige des plus sublimes hypothèses, il lui suffit de leur opposer une critique sévère de nos facultés. Poussant ensuite l'idéalisme de conséquences en conséquences, il n'a pas grand'peine à lui enlever le monde extérieur tout entier ; il ne lui laisse qu'un

esprit qui est à lui-même son théâtre et sa matière, qui n'agit que sur lui-même, et s'épuise dans la contemplation solitaire de ses forces et de leurs lois.

Maintenant, voyons où mène le scepticisme, et quelles sont à son tour ses conclusions. Sa seule conclusion légitime serait ici que, dans le sensualisme et dans l'idéalisme, il y a beaucoup d'erreurs. Mais la réflexion exagère dans ce troisième cas, comme elle a fait dans les deux premiers, parce qu'elle est encore, parce qu'elle est toujours faible. Au lieu de dire : « Il y a bien du faux dans l'idéalisme et le sensualisme », le scepticisme dit : « Tout est faux dans ces deux systèmes ». Et non seulement il dit : « Tout est faux dans ces deux systèmes », mais il ajoute : « Tout système est faux » ; nouvelle conclusion encore plus loin de la légitime analyse, que la précédente. Non seulement il dit : « Tout système est faux », mais encore : « Il n'y a point de vérité pour l'homme, il n'y a point de certitude ». Et nous voilà tombés dans un nouvel abîme d'exagérations. Il y a même ici de plus une contradiction insupportable. Car mettez sous sa forme rigoureuse cette dernière conclusion du scepticisme : « Il n'y a point de vérité, il n'y a point de certitude » ; traduisez : « Il est vrai, il est certain qu'il ne peut y avoir de vérité, de certitude. Il est vrai, il est certain qu'il ne peut y avoir..... » mais c'est un dogmatisme évident. « Il est vrai, il est certain... » Qu'en savez-vous, vous qui n'admettez aucune vérité, aucune certitude ? Vous le voyez : le scepticisme aboutit lui-même au dogmatisme, et la négation de toute philosophie se résout dans un système de philosophie tout aussi exclusif et extravagant, et même plus exclusif et plus extravagant qu'aucun autre.

Il faut convenir que voilà l'esprit humain bien embarrassé. Consentira-t-il au scepticisme ? Mais le

scepticisme est une contradiction. Consentira-t-il au sensualisme ou à l'idéalisme ? Mais le sensualisme et l'idéalisme ont été convaincus d'erreur, et ils poussent tous deux au scepticisme. Comment donc faire ? Il y a des gens avisés qui conseilleront à l'esprit humain d'étouffer sagement ce fatal besoin de savoir et de comprendre, de renoncer à la libre réflexion, à la philosophie. C'est aussi ce qui arrive quelquefois. A la bonne heure, bien que l'inconséquence soit manifeste ; car si les objections du scepticisme valent contre le dogmatisme philosophique, comment ne seraient-elles pas valables contre tout autre dogmatisme ? Ce point est délicat, je le sais ; c'est un des champs de bataille du siècle ; j'y reviendrai plus d'une fois. Aujourd'hui je me contenterai d'une seule remarque. Il y a un vrai et un faux scepticisme ; il y a un scepticisme légitime et respectable, en tant qu'il est sincère ; et il y a un scepticisme qui n'est qu'une feinte, un jeu joué, qui, ayant pris parti d'avance contre la réflexion et la philosophie, en exagère à dessein la faiblesse et les fautes, pour en décourager les hommes et les ramener sous l'empire d'une religion, qui certes n'a pas besoin de pareilles manœuvres, inconnues à saint Augustin, à saint Anselme, à saint Thomas, à Bossuet et à Fénelon. Ce n'est pas là le vrai scepticisme, l'impossibilité loyalement reconnue et avouée d'admettre aucune certitude ; c'est la haine déguisée de la philosophie.

Au milieu de tant de contradictions, il ne reste à la philosophie qu'une suprême ressource, une dernière voie à tenter.

La réflexion, en s'engageant dans une des parties de la conscience, la partie sensible, s'il est permis de s'exprimer ainsi, est arrivée au sensualisme ; en s'en-

gageant dans la partie intellectuelle, dans les idées qui appartiennent à la raison, elle est arrivée à l'idéalisme; en revenant sur elle-même, sur ses forces et leurs limites, et sur la faiblesse des deux systèmes qu'elle avait déjà produits, elle est arrivée au scepticisme. Mais il y a quelque chose encore dans la conscience, qu'elle n'a pas songé à aborder ; c'est le fait de la connaissance naturelle et spontanée, ouvrage de cette puissance merveilleuse, antérieure à la réflexion, qui enfante toutes les croyances mêlées et confuses, il est vrai, mais au fond solides, sur lesquelles vit et dans lesquelles se repose le genre humain. La spontanéité avait jusqu'ici échappé à la réflexion par sa profondeur, par son intimité même; c'est à la spontanéité que dans son désespoir la réflexion finit par s'attacher.

Le caractère essentiel de la connaissance naturelle, de l'intuition spontanée, est d'être primitive, antérieure à tout retour de la pensée sur elle-même, à toute division, à toute analyse ; elle est donc nécessairement obscure et mystérieuse. C'est pourquoi le système qui se fondera sur l'étude de ce fait, à l'exclusion de tous les autres, s'appellera le *mysticisme.*

L'inspiration, n'ayant pas encore été mise à l'épreuve du raisonnement, est accompagnée d'une foi sans bornes, et par là elle exclut les incertitudes du scepticisme. Elle révèle à l'homme toutes les croyances essentielles, qu'elle semble emprunter directement à leur principe. Le mysticisme travaille donc sur un fait admirable. Il le décrit, le dégage, l'éclaircit, et en tire les trésors de vérité qu'il renferme. Rien de mieux, et tout commence toujours bien. Mais voici à quoi arrive peu à peu le mysticisme.

L'inspiration n'est bien puissante que dans le silence des opérations de l'entendement. Le raisonnement

tue l'inspiration ; l'attention même qu'on lui prête l'alanguit et l'amortit. Il faut, pour retrouver l'inspiration primitive, suspendre autant qu'il est en nous l'action de nos autres facultés. Tournez ceci en principe et en habitude, et bientôt vous prenez en dédain les plus excellentes facultés de la nature humaine. On fait alors assez peu de cas dé ces sens grossiers qui empêchent ou obscurcissent l'inspiration ; on fait peu de cas de cette activité volontaire et libre qui, par les combats douteux qu'elle livre contre la passion, répand dans l'âme les chagrins et les troubles, triste berceau de la vertu. Agir, c'est lutter ; lutter, c'est souvent se déchirer le cœur, et quelquefois encore pour finir par succomber. Le sentier de l'action est semé d'amertumes. Fuir l'action paraît plus sûr au mysticisme. De plus, la science avec son allure méthodique, son analyse et sa synthèse artificielles, ne paraît guère qu'une vanité laborieuse à qui puise sans effort la vérité à sa source la plus élevée. Voilà donc le mysticisme qui néglige le monde, la vertu, la science, pour le recueillement intérieur et la contemplation ; et il incline au quiétisme. Nous sommes déjà bien loin du vrai but de la vie, et pourtant nous ne sommes pas encore au terme des égarements où le mysticisme entraîne.

On veut des inspirations, des contemplations supérieures, de l'enthousiasme, soit ; mais on n'en peut avoir tous les jours, à toutes les heures ; les âmes douces attendent en silence l'inspiration, les âmes énergiques l'appellent. On veut entendre la voix de l'Esprit ; il tarde ; on l'invoque, et bientôt on l'évoque. On appelle, on écoute, et l'on croit entendre ; on a des visions, et l'on en procure aux autres. On voit sans yeux, on entend sans oreilles, on commande aux élé-

ments sans connaître leurs lois ; les sens et l'imagination, qu'on croit avoir enchaînés, se mettent de la partie ; et des folies tranquilles et innocentes du quiétisme on tombe dans les délires souvent criminels de la théurgie. Je n'invente pas, je tire d'un principe ses conséquences ; j'ai l'air de conjecturer, et je ne fais que raconter. Vous avez vu comment avaient commencé et comment ont fini le sensualisme et l'idéalisme ; vous avez vu par où a fini le scepticisme et son bon sens apparent : voilà par où le mysticisme finit à son tour.

Tels sont les procédés les plus généraux de la réflexion : dans leurs développements ils engendrent quatre systèmes qui embrassent l'histoire entière de la philosophie. Sans doute ces systèmes se combinent et se mêlent, tout se complique dans la réalité ; mais l'analyse retrouve aisément sous toutes les combinaisons, leurs éléments essentiels.

Maintenant, dans quel ordre ces systèmes se succèdent-ils les uns aux autres sur le théâtre non plus de la réflexion, mais de l'histoire ? Est-ce dans l'ordre où je vous les ai moi-même présentés ? Peut-être, messieurs ; peut-être, en effet, les premiers systèmes sont-ils plutôt sensualistes qu'idéalistes. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les deux systèmes qui se montrent d'abord, sont le sensualisme et l'idéalisme : ce sont là les deux dogmatismes qui remplissent le premier plan de toute grande époque philosophique. Il est clair que le scepticisme ne peut venir qu'après ; et il est tout aussi clair que le mysticisme (j'entends comme système philosophique) vient le dernier ; car le mysticisme n'est pas autre chose qu'un acte de désespoir de la raison humaine, qui, forcée de renoncer au dogmatisme, et ne pouvant se résigner au scepti-

cisme, croit se sauver en renonçant à elle-même.

Quels sont les mérites de ces quatre systèmes, et quelle est leur utilité ? Leur utilité est immense ; et je ne voudrais pour rien au monde, quand je le pourrais, en retrancher un seul ; car ils sont tous presque également utiles. Supposez qu'un de ces systèmes périsse, la philosophie tout entière est en péril. Aussi, je veux réduire le sensualisme, je ne veux pas le détruire. Car le détruire, c'est ôter le système qui seul peut inspirer et nourrir le goût des recherches physiques, et l'énergie qui fait faire des conquêtes sur la nature, comme étant la seule réalité évidente, la seule digne de l'attention et du travail de l'homme ; et encore, c'est ôter à l'idéalisme la contradiction qui l'éclaire, le contre-poids salutaire qui le retient sur la pente glissante de l'hypothèse. D'un autre côté, supprimez l'idéalisme, et soyez sûrs que l'étude et la connaissance de la pensée et de ses lois en souffriront beaucoup, et que le sentiment de la dignité de la nature humaine en recevra un coup mortel. Et puis le sensualisme aura trop beau jeu, et lui-même se perdra dans des hypothèses déplorables. Si vous ne voulez pas que la philosophie se réduise bientôt au fatalisme, au matérialisme et à l'athéisme, gardez-vous de retrancher l'idéalisme ; car c'est lui qui fait la guerre à ces trois terribles conséquences du sensualisme, qui les surveille et les empêche de triompher. Enfin, gardez-vous bien de supprimer le scepticisme ; car le scepticisme est pour tout dogmatisme un adversaire indispensable. S'il n'y avait pas dans l'humanité des gens qui font profession de critiquer tout, même ce qui est bien, qui cherchent le côté faible des plus belles choses, et résistent à toute théorie, bonne ou mauvaise, on aurait bientôt plus de mauvaises théories que de bonnes ;

les conjectures seraient données pour des certitudes, et les rêveries d'un jour pour l'éternelle vérité. Il est bon qu'on soit toujours forcé de prendre garde à soi ; il est bon que nous sachions, nous autre faiseurs de systèmes, que nous travaillons sous l'œil et sous le contrôle du scepticisme, qui nous demandera compte des principes, des procédés, des résultats de notre travail, et qui d'un souffle renversera tout notre édifice, s'il n'est pas appuyé sur la réalité et sur une méthode sévère. L'utilité du mysticisme n'est pas moins évidente. Le sensualisme s'enferme dans le monde sensible ; il n'admet que ce qu'il a senti, vu, touché. L'idéalisme s'enfonce dans le monde des idées, il se perd dans la raison pure. Le scepticisme, avec sa dialectique acérée, réduit en poussière les sensations comme les idées, et pousse à l'indifférence et à la moquerie universelles. Il faut donc que le mysticisme soit là pour revendiquer les droits sacrés de l'inspiration et de l'enthousiasme. Il est de la plus haute importance qu'on rappelle à l'homme que les sciences, avec leurs méthodes, avec leurs divisions et leurs subdivisions, et leurs arrangements un peu artificiels, sont très belles sans doute, mais que souvent la vie manque à ces chefs-d'œuvre d'analyse, et qu'elle a été surtout donnée aux vérités éternelles, à l'opération primitive et spontanée qui les découvre à l'ignorant comme au savant, opération rapide et sûre, qui se dissipe et périt sous l'abstraction de l'idéalisme comme sous le scalpel du sensualisme, dans le mouvement aride de la dialectique et les disputes de l'école comme dans les distractions du monde, et qui ne se retrouve, ne se conserve, ne s'alimente que dans le sanctuaire de l'âme, au foyer de l'inspiration solitaire.

Voilà l'utilité de ces quatre systèmes. Quant à leur

mérite intrinsèque, accoutumez-vous à ce principe : ils ont été, donc ils ont eu leur raison d'être, donc ils sont vrais au moins en partie. L'erreur est la loi de notre nature, nous y sommes condamnés ; et dans toutes nos opinions, dans toutes nos paroles, il y a toujours à faire une large part à l'erreur, et trop souvent à l'absurdité. Mais l'absurdité entière n'entre pas dans l'esprit de l'homme, et c'est la vertu de la pensée de n'admettre rien que sous la condition d'un peu de vérité. Les quatre systèmes qui viennent de passer sous vos yeux ont été, donc ils ont du vrai, mais sans être tout à fait vrais ; et ce que je vous propose, c'est de n'en pas rejeter un seul, et aussi de n'en admettre aucun que sous bénéfice d'inventaire et avec de fortes réserves.

Moitié vrais, moitié faux, ces systèmes reparaissent à toutes les grandes époques. Le temps n'en peut détruire un seul ni en produire un de plus, parce que le temps développe et perfectionne l'esprit humain, mais sans changer sa nature et ses tendances fondamentales. Il ne fait donc autre chose que multiplier et varier presque à l'infini les combinaisons des quatre systèmes élémentaires.

L'histoire recueille ces innombrables combinaisons, et sa tâche est de les expliquer. Mais elle ne le peut si elle n'est éclairée par la philosophie elle-même. Concevez-vous, en effet, qu'on puisse rien comprendre à l'histoire d'une science, sinon à la condition de posséder plus ou moins cette science ? Concevez-vous qu'on puisse étudier avec fruit ou même avec intérêt l'histoire de la philosophie, si l'on est pas plus ou moins philosophe ! En sorte que la pbilosophie est la clef nécessaire de l'histoire de la philosophie.

D'autre part, que fait celle-ci ? Elle nous montre la

philosophie, c'est-à-dire les quatre systèmes qui la représentent, faibles, d'abord, pauvres en observations et en arguments, puis s'enrichissant et se fortifiant sur leur route, et agrandissant de plus en plus la connaissance de tous les points de vue de l'esprit humain. L'histoire de la philosophie n'est donc guère à son tour que la philosophie elle-même en action, pour ainsi dire, se réalisant à travers les siècles, dans un progrès perpétuel dont le terme recule sans cesse. Voilà cette harmonie de la philosophie et de son histoire qui est, vous le savez, le but suprême de mes efforts et de tout mon enseignement.

Au point où nous sommes parvenus ensemble, et si j'ai réussi à faire passer dans vos esprits les principes de haute critique, historique et philosophique, que je viens de vous exposer, il me semble que vous pouvez aisément juger vous-mêmes combien se trompent les historiens de la philosophie qui, tantôt préoccupés d'une seule question, si importante qu'elle soit, tentent d'y ramener artificiellement toutes les autres questions; tantôt, ayant un parti pris, une doctrine particulière, qui leur est la vérité tout entière, y mesurent et y sacrifient toutes les autres doctrines. Nous, qu'une étude sincère a familiarisé avec les diverses tendances et dispositions de l'esprit humain, nous les respecterons dans les divers systèmes qui y correspondent, sachant bien qu'un seul de ces systèmes négligé ou altéré gâterait la fidélité de tout le tableau. Une impartialité scrupuleuse nous est donc plus particulièrement imposée. Mais entendons-nous bien : l'impartialité n'est pas l'indifférence. Parmi les différentes parties de la nature humaine, que nous reconnaissons et acceptons toutes avec respect et reconnaissance des mains de l'Auteur des choses, il en

est pourtant que nous préférons à d'autres. Nous préférons l'esprit aux sens, quelque utiles que les sens nous paraissent, et la croyance est, à nos yeux, meilleure que le doute. Aussi nous ne nous défendons pas d'une sympathie déclarée pour tous les systèmes qui mettent l'esprit au-dessus des sens, et ne s'arrêtent point à la négation, et au scepticisme. Nous sommes hautement spiritualiste dans l'histoire de la philosophie, tout autant que dans la philosophie elle-même. Mais comme nous ne prétendons point enlever à la raison humaine le nécessaire appui de la sensibilité, et comme les plus solides croyances ont toujours besoin, selon nous, de s'épurer et de s'éclairer par la contradiction et par la lutte, de même nous nous ferons un devoir de relever et de faire paraître, en face du dogmatisme spiritualiste, les puissants efforts du sensualisme et du scepticisme. Enfin, dans la grande famille idéaliste, nous applaudirons surtout aux systèmes qui ont su le mieux se retenir sur la pente de leurs tendances naturelles, et garder la modération qui appartient à la vraie sagesse. Vous le verrez, messieurs, Socrate et Platon ne sont rien moins que des fanatiques. Malgré leur saint enthousiasme pour toutes les idées sublimes qui leur révèlent un Dieu bienfaisant, ils savent douter, et quelquefois confesser leur ignorance. Un des traits les plus frappants du génie d'Aristote est de rechercher avec soin toutes les grandes opinions de ses devanciers, afin de les réunir, souvent mieux interprétées que par leurs auteurs eux-mêmes, dans le sein d'une doctrine plus vaste. Plotin, si profond et si pur, nous choque, nous repousse même, par l'intempérance de son idéalisme et le trop fréquent oubli des conditions de la destinée de l'homme sur la terre. Dieu n'a pas fait un esprit plus

sobre et plus mâle que celui de notre grand compatriote Descartes, et Leibniz nous est particulièrement cher pour avoir au moins conçu l'idée d'une philosophie qui ne périt point, *perennis philosophia*, dont les divers membres essentiels sont les systèmes célèbres, opposés entre eux, mais nécessaires les uns aux autres afin de composer un tout immortel.

L'art qui recherche et discerne le vrai dans les différents systèmes ; qui, sans dissimuler ses justes préférences pour quelques-uns, au lieu de se complaire à condamner et à proscrire les autres à cause de leurs inévitables erreurs, s'applique plutôt, en les expliquant et en les justifiant, à leur faire une place légitime dans la grande cité de la philosophie, cet art élevé et délicat s'appelle l'éclectisme. Il se compose d'intelligence, d'équité, de bienveillance. Il est la muse qui doit présider à une histoire vraiment philosophique de la philosophie, et c'est celle-là que nous invoquons.

(*Histoire générale de la philosophie,* 1re leçon, 1829.)

III

DE L'INFLUENCE DES LIEUX SUR LA FORMATION DES SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES

Tout lieu, tout territoire représente nécessairement une idée : ou il faudrait que ce lieu fût insignifiant, c'est-à-dire qu'il manquât de raison d'être et de loi. Or je ne sache rien au monde qui n'ait sa raison d'être, sa loi ; et toute loi est exprimable par une formule philosophique. Les formules philosophiques effraient les sens, l'imagination, l'entendement ordinaire ; et pourtant ces formules, si effrayantes dans leur premier aspect, ne sont que la raison dans toute sa rigueur, le bon sens élevé à sa plus haute puissance. En effet, ce que je viens de vous dire dans le langage de la métaphysique, vous vous l'êtes dit cent fois à vous-mêmes ; tout le monde le sait et le répète, et la formule paradoxale de la science se résout ici dans un préjugé du sens commun.

Otez les mots, ne considérez que les idées. Quel est celui de vous qui pense que la terre qu'il habite, l'air qu'il respire, les montagnes ou les fleuves qui l'avoisinent, le climat et toutes les impressions qui en résul-

tent, en un mot que le monde extérieur lui est indifférent, et n'exerce sur lui aucune influence ? Ce serait de votre part un idéalisme un peu extraordinaire ; j'imagine que vous croyez avec tout le monde que l'âme est distincte, mais non pas absolument indépendante du corps. Pensez-vous et quelqu'un a-t-il jamais pensé que l'homme des montagnes ait et puisse avoir les mêmes habitudes, le même caractère, les mêmes idées que l'homme de la plaine, le riverain, l'insulaire ? Croyez-vous que l'homme que consument les feux de la zone torride soit appelé à la même destinée en ce monde que celui qui habite les déserts glacés de la Sibérie ? Eh bien ! ce qui est vrai de ces deux extrêmes de la zone glacée et de la zone torride, doit l'être également des lieux intermédiaires et de toutes les latitudes.

Jusqu'ici la raison a l'avantage de s'accorder avec le préjugé, et c'est beaucoup pour elle. Oui, donnez moi la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses vents, ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie et toute sa géographie physique, et je me flatte de vous dire à peu près quel sera l'homme de ce pays et quelle place ce pays occupera dans l'histoire. Un homme qu'on n'accusera pas de s'être perdu dans des rêveries philosophiques, mais qui joignait à l'esprit le plus positif ces grandes vues où le vulgaire des penseurs ne voit qu'une imagination ardente, et qui ne sont pas moins que le regard rapide et perçant du génie ; un homme qui ne jouera pas un grand rôle dans les annales de la métaphysique, le vainqueur d'Arcole et de Rivoli, rendant compte à la postérité de ses desseins vrais ou simulés sur cette Italie qui devait lui être chère à plus d'un titre, commence par une description du territoire italien, dont il tire toute

l'histoire passée de l'Italie, et le seul plan raisonnable qui ait jamais été tracé pour sa grandeur et sa prospérité. Je sais peu de pages historiques plus belles que celles-là. A cette autorité je joindrai celle de Montesquieu, c'est-à-dire de l'homme de notre pays qui a le mieux compris l'histoire et qui le premier a donné l'exemple de la véritable méthode historique. L'auteur de l'*Esprit des Lois*, après avoir posé le principe que tout a sa raison d'être, que tout a sa loi, tout, à commencer par Dieu même, n'hésite pas à attribuer au climat une influence immense sur la créature humaine. Mais Montesquieu n'était pas homme à s'arrêter à ce principe général : il le poursuit dans toutes ses conséquences, il l'applique à toutes les institutions humaines, civiles et religieuses, aux lois les plus petites comme aux lois les plus grandes. C'est là le triomphe de l'esprit philosophique. En effet, il n'y a pas de lacunes dans les choses ; tout se lie et se tient. Sans doute, le rapport de l'homme et de la nature, nous l'avons dit bien souvent, n'est pas un rapport de l'effet à la cause ; mais l'homme et la nature sont deux grands effets qui, venant de la même cause, portent les mêmes caractères ; de sorte que la terre et celui qui l'habite, l'homme et la nature, sont en harmonie parfaite. C'est ainsi, et c'est seulement ainsi qu'il faut entendre la pensée de Montesquieu.

Tel climat donné, tel peuple suit. J'en conclus que des lieux divers représentent des idées diverses, et que par conséquent si nous voulons chercher dans ce vaste univers le théâtre des trois grandes époques dans lesquelles nous avons divisé le développement de l'humanité, nous ne pourrons placer dans un même lieu et sous le même climat ces trois époques si dissemblables. Trois époques différentes, donc trois

théâtres différents pour ces trois époques. Nous avons l'époque de l'infini, celle du fini, et celle du rapport de l'infini et du fini. Où placerons-nous la première ? Cherchons un théâtre pour cette époque de l'humanité qui doit représenter l'infini, l'unité, l'immobilité.

Essayons de donner pour théâtre à l'époque de l'infini, si vous me permettez de m'exprimer ainsi, des pays de côtes, les bords de grands fleuves, le littoral de mers intérieures assez considérables pour exciter le courage, pas assez vastes pour le rebuter et le lasser. Un bras de mer, un fleuve, n'est pas une barrière comme on le croit ordinairement; c'est un lien entre des peuples qu'il a l'air de séparer et qu'il rapproche sans les confondre. Voilà des côtes étendues, des fleuves considérables, une mer intérieure ; joignez-y des montagnes assez élevées pour nuancer le sol et y former des diversités, pas assez pour s'opposer à des communications faciles et fréquentes ; je demande si c'est à ces lieux que vous confierez le développement de l'idée de l'infini. Quoi ! tout sera immobile en ce séjour du mouvement ! Quoi ! l'espèce humaine sera stationnaire là où la nature s'agite et l'agite sans cesse ! Peu de commerce en présence de cette mer dont les bords opposés, fort peu distants l'un de l'autre, semblent inviter l'homme à des échanges perpétuels ! Le goût du gigantesque dans une nature où tout est circonscrit et mesuré ! Quoi ! l'homme et ses ouvrages auront le caractère de l'unité absolue et de l'uniformité, là où tout tend à la division, où tout inspire le sentiment de la variété et de la vie ! Je demande si la raison peut consentir à une pareille hypothèse. Variez l'hypothèse : cherchez un théâtre pour l'époque de l'histoire qui doit représenter l'idée du fini, du mouvement, de l'activité, de la liberté, de

l'individualité dans l'espèce humaine. Je vous demande si vous placerez cette époque dans un vaste continent, enceint d'un océan immense qui, au lieu d'attirer l'homme, le décourage parce que derrière ces abîmes il n'aperçoit rien, n'espère rien, et que nul vestige d'homme ne se montre : placerez-vous cette époque sur un sol très compact, formant une masse où il y aura peu de fleuves, peu de lacs, aucune mer intérieure, où seront de vastes déserts, des chaînes de hautes montagnes qui sépareront les populations, et exigeront d'elles de longues années et de grands efforts avant qu'elles puissent se donner la main? Enfin, mettrez-vous l'époque du monde qui doit représenter le rapport du fini à l'infini, la mettrez-vous dans une petite île, où tout devra être insulaire, étroit, borné, exclusif; où évidemment il n'y aura pas assez de jeu pour tous les extrêmes, et pour tous les rapports de tous les extrêmes?

Je demande si vous pouvez acceptez ces hypothèses, si vous pouvez concevoir qu'une petite île soit à la fois une grande puissance territoriale et maritime? Je vous demande si c'est sur des pays de côtes que vous mettrez l'immobilité, et sur le plateau d'immenses montagnes le siège du mouvement? Tout cela est impossible ; la raison y résiste absolument. Donc, les lieux ont aussi leurs lois, et, quand un lieu a tel caractère, il amène tel développement humain, ou, pour parler plus exactement, il se rencontre avec tel développement humain. L'époque de l'infini aura donc pour théâtre un vaste continent dont toutes les parties seront compactes et en quelque sorte indivisibles comme l'unité; et comme il faudra bien qu'il aboutisse à quelque mer, il aboutira à l'océan, et renfermera avec des déserts immenses des montagnes

presque infranchissables. Tout au contraire, l'époque du fini occupera des pays de côtes, les bords de quelque mer intérieure; car les mers intérieures, représentant la crise et la fermentation de la nature, sont le rendez-vous des grands mouvements de la civilisation et de l'humanité. Enfin, soyez sûrs que l'époque qui devra représenter dans l'histoire le rapport du fini à l'infini, sera un continent considérable, assez et pas trop compact, d'une longueur et d'une largeur bien proportionnées, qui, tout en confinant à l'océan, aura aussi des mers intérieures, de grands fleuves qui le traversent en tous sens, de telle sorte que le fini et l'infini puissent y trouver leur place, que rien n'y demeure dans une unité glacée, et que rien ne s'y dissolve, que tout dure et en même temps se développe, que tous les extrêmes y soient et avec leur harmonie.

Trois époques de civilisation, donc trois théâtres différents pour ces trois époques ; et si ces époques se succèdent, comme nous l'avons montré, il faudra que la civilisation aille aussi d'un pays à un autre, et fasse le tour du monde, en suivant le mouvement physique des terrains et des climats, correspondant à celui des époques tel que nous l'avons déterminé. L'histoire s'ouvre par l'époque de l'infini et de l'unité ; donc la civilisation a dû commercer sur des plateaux élevés, pour se répandre à travers les plaines, et arriver au centre du mouvement et de la fermentation du monde, puis sortir de ce tourbillon de l'histoire et du globe, si l'on peut s'exprimer ainsi, non pour retourner sur les hauteurs d'où elle est descendue, car l'humanité ne retourne jamais en arrière, mais pour marcher en avant, dans des régions inconnues, et, riche des trésors qu'elle a recueillis sur sa route, venir les

déposer dans un autre continent qui, par sa configuration variée, par sa température exquise, par le mélange de mers et de terres, de montagnes et de plaines, soit propice au développement complet et harmonieux de l'humanité.

(*Introduction à l'Histoire de la philosophie,*
8e leçon, 1828.)

IV

LES GRANDS HOMMES

Un peuple n'est pas seulement une collection plus ou moins considérable d'individus réunis accidentellement entre eux par le lien d'une force extérieure prépondérante : un peuple n'est un véritable peuple qu'à la condition d'exprimer une idée qui, passant dans tous les éléments dont se compose la vie intérieure de ce peuple, dans sa langue, dans sa religion, dans ses mœurs, dans ses arts, dans ses lois, dans sa philosophie, lui donne une physionomie particulière. Que de millions d'hommes ont vécu, senti, souffert, dans le centre de l'Asie et de l'Afrique, dont l'histoire ne fait pas mention, parce que, n'exprimant aucune idée, ils n'avaient et ne pouvaient avoir aucun sens, et par conséquent aucun intérêt pour l'histoire ! L'existence historique d'un peuple est tout entière dans son rapport avec l'idée qu'il représente. Otez, à chacun des individus dans lesquels se divise un peuple, l'identité de langue, de mœurs, de religion, d'art, de littérature, d'idées, vous leur enlevez, avec le lien qui les unit, le fonds même sur lequel ils vivent et qui

les fait être ce qu'ils sont. L'esprit d'un peuple, l'esprit commun à tous les citoyens, voilà ce qui constitue la patrie. La patrie n'est pas le sol en lui-même, c'est l'idée, c'est le sentiment qu'expriment pour tous le sol qu'ils habitent, les institutions, les lois, la religion, les mœurs, les préjugés même dont ils sont imbus dès l'enfance. Le patriotisme est la sympathie puissante de tous avec tous dans un même esprit, dans un même ordre d'idées et de sentiments. Otez cette unité d'esprit, d'idées, de sentiments, c'en est fait de la patrie et du patriotisme.

Si tout peuple, je dis tout peuple véritable, tout peuple historique, est nécessairement un dans l'unité de l'esprit qui le fait être et agir, tout individu qui fait partie de ce peuple participe aussi de son esprit. Un individu qui, dans son temps et dans son pays, ne serait qu'un individu, serait un monstre. Mais il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de pur individu : quand on habite un même territoire, quand on est du même temps, et qu'on parle la même langue, il faut bien avoir le même esprit.

Ainsi tous les individus dont se compose un peuple sont remplis de son esprit et le représentent en eux, mais ils le représentent plus ou moins. Voilà déjà une assez forte ligne de démarcation entre les différents individus d'un même peuple. Mais ceux qui sont sur le premier plan et représentent davantage l'esprit de leur peuple, sont encore un assez grand nombre, une foule, dans laquelle se détache une nouvelle élite d'individus qui représentent leurs semblables avec plus de fidélité et d'éclat ; et il est impossible qu'il en soit autrement. De là deux choses : 1° la nécessité des grands hommes ; 2° leur caractère propre. Le grand homme n'est point une créature arbitraire qui puisse être ou

n'être pas : c'est le représentant plus ou moins accompli que tout grand peuple se suscite. Il n'est pas seulement un individu ; mais il se rapporte à une idée générale qui lui communique une puissance supérieure, en même temps qu'il lui donne la forme déterminée de l'individualité. Trop et trop peu d'individualité tue également le grand homme. D'un côté l'individualité toute seule est un élément de misère et de petitesse ; car la particularité, le contingent, le fini, tendent sans cesse à la division, à la dissolution, au néant ; d'autre part, toute généralité a de la grandeur, mais elle risque de se perdre dans une abstraction chimérique. Le grand homme n'est donc tel qu'à la double condition d'être pénétré de l'esprit général de son peuple, et en même temps de représenter cet esprit général sous une forme profondément individuelle ; tout cela dans cette juste mesure qui est la marque de la vraie grandeur humaine.

Cette mesure, qui fait la vraie grandeur, fait aussi la vraie beauté. Les objets de la nature qui ont un aspect d'immensité et d'infinité, comme les montagnes, les mers, les abîmes du ciel, tous ces objets ont ce genre de beauté qu'on appelle le sublime. Le sublime excède les limites de l'imagination et de toute représentation déterminée. Il y a en quelque sorte contradiction entre la force limitée de l'imagination humaine et le sublime. Quand l'art représente le sublime seul, il s'élance hors du fini, et engendre des productions gigantesques, comme les pyramides de l'Égypte, les monuments de l'Inde, les monuments primitifs de presque tous les peuples. A l'autre extrémité de la civilisation et de l'imagination, considère-t-on des objets qui ont un caractère très déterminé et des formes très arrêtées ; l'art entre-t-il dans les détails et dans le

fini des choses : il tombe dans le mesquin. Soit en pratique, soit en théorie, les deux extrémités de la beauté, qui la manquent également, sont le joli et le démesuré. L'école sensualiste, ne pouvant en rien dépasser le contingent, le particulier, le déterminé, le fini, ne va guère au delà du joli. L'idéalisme, au contraire, tend sans cesse au général, à l'universel, à l'infini, au sublime. La vraie beauté est dans le mélange du fini et de l'infini, de l'idéal et du réel : son trait distinctif est l'harmonie et la mesure.

Il en est de même en morale pour les caractères. Il y a des individus qui n'ont, pour ainsi dire, qu'un caractère général, celui de leur siècle et de leur pays, purs échos de la voix de leur temps ; ce sont les êtres pour ainsi dire anonymes dans l'espèce humaine. Ne riez pas ; ce n'en est pas la plus petite ni la plus mauvaise partie. A l'extrémité opposée sont les amis de l'individualité, ces gens qui, pour s'être avisés de réfléchir une ou deux fois dans leur vie, pour s'être saisis un moment de leur pauvre individualité, s'y attachent, s'y cramponnent pour ainsi dire, sans pouvoir et sans vouloir en sortir, ramenant tout à leur sens individuel, et fièrement insurgés contre toute autorité. L'autorité n'est pas toujours la raison ; cependant, toute autorité ayant toujours quelque chose d'universel, est par cela seul condamnée à un peu de raison et de sens commun. La manie de l'individualité est de trancher le nœud qui unit l'individu au sens commun par l'autorité. Ce sont là les originaux dans l'espèce humaine : ils forment une classe à part ; ils se donnent pour des héros d'indépendance, et ce sont en général des hommes sans énergie et sans caractère ; ils s'agitent sans rien faire, et passent sans laisser de trace durable. Les premiers, pour les appeler par

leur nom, sont les hommes ordinaires, classe nombreuse, honnête, utile. Ce sont d'excellents soldats de l'esprit d'un peuple ; ils forment l'armée de toute grande cause qui trouve assez de capitaines ; c'est avec eux qu'on peut faire, c'est avec eux seulement qu'on fait de grandes choses : ils savent obéir. Mais les autres, indisciplinables, indignes de commander, incapables de servir, leur grand but, sur cette immense scène du monde où ils paraissent quelques minutes, est de représenter, quoi ? eux-mêmes, et rien de plus. Aussi personne ne fait attention à eux ; car l'humanité n'a pas le temps et ne se donne pas la peine de s'occuper des individus qui ne sont que des individus. Un grand homme est également éloigné de l'original et de l'homme ordinaire. Il est peuple et il est lui tout ensemble ; l'esprit de sa nation et de son temps, voilà l'étoffe dont il est fait, c'est là son piédestal ; c'est du haut de l'esprit commun à tous qu'il est grand et commande à tous.

Comme un peuple est tout entier dans ses grands hommes, c'est aussi en eux que l'histoire le considère. Ouvrez des livres d'histoire, vous n'y voyez que des noms propres ; et cela ne peut pas ne pas être ; car si les masses ne font rien que pour elles-mêmes, elles ne font rien par elles-mêmes ; elles agissent par leurs chefs, qui seuls remplissent l'avant-scène, et tombent seuls sous le regard du spectateur et de l'historien. Les historiens ont fort raison de ne s'occuper que des grands hommes ; seulement, il faut qu'ils aient bien soin de ne les donner que pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire non pas pour les maîtres, mais pour les représentants de ceux qui ne paraissent pas dans l'histoire ; autrement, un grand homme serait une insulte à l'humanité. Sous cette réserve, il est certain que, tout peuple se résol-

vant nécessairement en quelques personnages d'élite, l'histoire d'un peuple doit être faite, comme elle l'est, par celle de ses grands hommes.

Or, ce qui est vrai d'un peuple est vrai de tous les autres, d'une époque et de toutes les époques ; donc l'histoire entière est représentée par les grands hommes. Donnez-moi la série des grands hommes, tous les grands hommes connus, et je vous ferai l'histoire du genre humain.

Et qu'est-ce que l'humanité elle-même? Le dernier mot de l'ordre universel. L'humanité résume la nature entière, et les grands hommes, à leur tour, résument l'humanité. Le mouvement perpétuel des choses n'est ainsi, dans tous ses moments et à tous ses degrés, que l'enfantement des grands hommes.

Tout dans l'univers travaille à former la merveille du grand homme. Le voilà formé, il arrive sur la scène : qu'y fait-il? quel rôle y joue-t-il, et sous quel aspect la philosophie de l'histoire doit-elle le considérer?

Un grand homme, dans quelque genre que ce soit, à quelque époque du monde, chez quelque peuple qu'il paraisse, vient pour représenter une idée, telle idée et non pas telle autre, tant que cette idée a de la force et vaut la peine d'être représentée, pas avant, pas après : il paraît quand il doit paraître, il disparaît quand il n'a plus rien à faire, il naît et il meurt à propos. Quand il n'y a rien de grand à faire, le grand homme est impossible. Le grand homme est l'instrument d'une puissance qui n'est pas la sienne ; car toute puissance purement individuelle est misérable, et nul homme ne se rend à un autre homme. Quand donc la vraie puissance, celle de l'idée, n'est pas ou n'est plus, quand elle manque ou décline, quelle force aura son

représentant? Aussi vous ne pouvez pas faire naître le grand homme avant son heure, et vous ne le ferez pas mourir avant son heure ; vous ne pouvez pas le déplacer, ni l'avancer, ni le reculer ; vous ne pouvez pas le continuer et le remplacer ; car il n'était que parce qu'il avait son œuvre à faire, il n'est plus dès qu'il n'a plus rien à faire, et le continuer est continuer un rôle usé. On disait à un soldat illustre qui s'était assis sur un trône : « Sire, il faut surveiller attentivement l'éducation de votre fils ; il faut qu'on l'élève avec le plus grand soin, pour qu'il vous remplace. — Me remplacer ! répondait-il, je ne me remplacerais pas moi-même ; je suis l'enfant des circonstances ». Le même homme sentait bien que la puissance qui l'animait ne lui appartenait point, et qu'elle lui avait été prêtée pour un temps marqué. On dit qu'il était un peu fataliste. Remarquez que tous les grands hommes l'ont été plus ou moins : l'erreur est dans la forme, non dans le fond de la pensée. Ils sentent qu'ils ne sont pas là pour leur compte ; ils ont la conscience d'une force immense, et, ne pouvant s'en faire honneur à eux-mêmes, ils la rapportent à une volonté supérieure qui se sert d'eux selon ses fins. Et non seulement les grands hommes sont un peu fatalistes, mais ils ont aussi leurs superstitions. Rappelez-vous Wallenstein et son astrologue. De là vient encore que les grands hommes, qui dans l'action ont une décision et une ardeur admirables, avant l'action hésitent et tâtonnent ; il faut que le sentiment de la nécessité, c'est-à-dire l'évidence de leur mission, les frappe ; ils semblent comprendre confusément que sans cela ils agiraient comme de simples individus, et qu'ils n'auraient pas toute la puissance qui leur est nécessaire.

Sans entrer dans des détails superflus, reconnaissons qu'on a toujours pris les grands hommes et qu'eux-mêmes se sont pris pour quelque chose de fatal et d'irrésistible : aussi le signe du grand homme, c'est qu'il réussit ; et il faut bien en effet qu'il réussisse, dans quelque genre que ce soit, pour faire son œuvre. Une activité, une fécondité inépuisables, des succès éclatants et prolongés, tels sont ses caractères incontestables. Mais les grands hommes ne sont pas seulement des artistes, ou des philosophes, ou des législateurs, ou des pontifes ; ils sont aussi des guerriers. Le grand guerrier n'est tel qu'à la condition d'obtenir de grands succès, c'est-à-dire encore, il faut bien l'avouer, de faire d'épouvantables ravages sur la terre. Mais ou nul guerrier ne doit être appelé un grand homme, ou, s'il est grand, il faut accepter le marchepied de sa grandeur, en se rappelant la fin dernière et bienfaisante des révolutions et des guerres en apparence les plus désastreuses.

Le résultat des grands succès, c'est la puissance et une grande puissance. Mais quand on est arrivé là, quand on est monté si haut, on peut perdre la tête, on peut se croire et paraître bien au-dessus du reste des hommes ; on a une cour, on a des flatteurs. Eh bien ! cet homme qui a l'air du maître du monde, devant lequel le monde est à genoux, cet homme n'est qu'un instrument, et de qui, je vous prie ? de la divine providence ? Oui, sans doute en dernière analyse, mais d'abord et immédiatement des idées qui dominent dans son temps et dans son pays, des idées de son peuple, et par conséquent de tous les individus de ce peuple, des plus petits comme des plus grands ; car tous sont uns dans l'unité de leur pays et de leur temps ; de sorte que le grand homme n'est, au bout du compte, que le

serviteur de ceux-là mêmes auxquels il commande. Voilà le secret de sa puissance, et de l'obéissance facile qu'il rencontre. Ne vous hâtez jamais d'attribuer rien de vil à l'humanité. L'humanité ne se soumet pas à une force étrangère, mais à celle-là seulement avec laquelle elle sympathise et qui la sert.

La fortune d'un grand homme est de représenter mieux qu'aucun autre homme de son temps les idées de ce temps, ses intérêts, ses besoins. Tous les individus d'un peuple ont bien aussi les mêmes idées générales, les mêmes intérêts, les mêmes besoins, mais sans le génie nécessaire pour les réaliser et les satisfaire ; ils représentent leur temps et leur peuple, mais d'une manière impuissante, infidèle, obscure. Mais aussitôt que le vrai représentant se montre, tous aperçoivent distinctement en lui ce qu'ils n'avaient saisi que confusément en eux-mêmes ; ils reconnaissent l'esprit même qui est en eux ; ils considèrent le grand homme comme leur image véritable, comme leur idéal ; c'est à ce titre qu'ils l'adorent et qu'ils le suivent, qu'il est leur idole et leur chef. Comme au fond le grand homme n'est pas autre chose que le peuple qui s'est fait homme, à cette condition-là le peuple a confiance en lui, il a pour lui de l'amour et de l'enthousiasme, il se donne à lui. Voilà tout le dévouement que vous pouvez, que vous devez attendre de l'humanité ; elle n'est pas capable et il ne serait pas bon qu'elle fût capable d'aucun autre : elle sert qui la sert. La racine de la puissance d'un grand homme est bien mieux que le consentement exprès de l'humanité, lequel est fort souvent douteux et infidèle ; c'est la croyance intime, spontanée, irrésistible que cet homme c'est le peuple, c'est le pays, c'est l'époque.

Dans la dernière leçon, j'ai défendu la victoire : je viens de défendre la puissance ; il me reste à défendre la gloire, pour avoir entièrement absous l'humanité. On ne fait jamais attention que tout ce qui est humain, c'est l'humanité qui le fait, ne fût-ce qu'en le permettant ; que maudire la puissance, j'entends une puissance vraie, longue et durable, c'est blasphémer l'humanité, et qu'accuser la gloire, ce n'est pas moins qu'accuser l'humanité qui la décerne.

Qu'est-ce que la gloire ? Le jugement de l'humanité sur un de ses membres. Et l'humanité a toujours raison. Citez-moi une gloire imméritée. Comment en effet l'erreur ici serait-elle possible ? On n'a de la gloire qu'à la condition d'avoir beaucoup fait, d'avoir laissé après soi de grands résultats. Les grands résultats, les grands résultats ! tout le reste n'est rien. Distinguez bien la gloire de la réputation. Pour la réputation, qui en veut en a. Voulez-vous de la réputation ? priez vos amis de vous en faire ; associez-vous à tel ou tel parti ; donnez-vous à une coterie ; servez-la, elle vous louera. Il y a cent manières d'acquérir de la réputation ; c'est une entreprise tout comme une autre ; elle ne suppose pas même une grande ambition. Ce qui distingue la réputation de la gloire, c'est que la réputation est le jugement de quelques-uns, et que la gloire est le jugement du grand nombre. Pour plaire au petit nombre, il suffit de petites choses : pour plaire aux masses, il en faut de grandes. Auprès des masses, les faits sont tout, le reste n'est rien. Les intentions, la bonne volonté, les plus beaux desseins, qu'on n'aurait certainement pas manqué de conduire à bien n'eût été ceci n'eût été cela, tout ce qui ne se résout pas en fait, est compté pour rien par l'humanité ; elle veut de grands résultats ; car il n'y a que les grands

résultats qui viennent jusqu'à elle ; or, en fait de grands résultats, il n'y a pas de tricherie possible. Les mensonges des partis et des coteries, les illusions de l'amitié, n'y peuvent rien : il n'y a pas même lieu à discussion. Les grands résultats ne se contestent pas : la gloire, qui en est l'expression, ne se conteste pas davantage. Fille de faits grands et évidents, elle est elle-même un fait aussi clair que le jour. Pas une gloire n'a été infirmée, et ne peut l'être ; on peut en appeler des coteries et des partis, à l'humanité ; mais de l'humanité, à qui en appeler en ce monde ? La gloire est le cri de la sympathie et de la reconnaissance ; c'est la dette de l'humanité envers le génie ; c'est le prix des services qu'elle reconnaît en avoir reçus, et qu'elle lui paye avec ce qu'elle a de plus précieux : son estime. Il faut donc aimer la gloire, parce que c'est aimer les grandes choses, les longs travaux, les services effectifs rendus à la patrie et à l'humanité en tout genre : et il faut dédaigner la réputation, les succès d'un jour et les petits moyens qui y conduisent ; il faut songer à faire, à beaucoup faire, à bien faire, à être et non à paraître ; car, règle infaillible, tout ce qui paraît sans être, bientôt disparaît ; mais tout ce qui est, par la vertu de sa nature, paraît tôt ou tard. La gloire est presque toujours contemporaine ; mais il n'y a jamais une longue distance du tombeau d'un grand homme à la gloire.

Un grand homme est grand et il est homme ; ce qui le fait grand, c'est son rapport à l'esprit de son temps et de son peuple ; ce qui le fait homme, c'est son individualité ; mais séparez ces deux éléments, considérez l'homme dans le grand homme, et le plus grand des hommes paraît assez petit. Toute individualité, quand elle est détachée de l'esprit général qu'elle exprime,

est pleine de misères. Quand on lit les mémoires secrets que nous avons sur quelques grands hommes, et qu'on les suit dans le détail de leur vie et de leur conduite, on est confondu de les trouver en bien des points fort semblables au commun des hommes. Qu'accomplit le grand homme ? les desseins de la Providence qui agit en lui et par lui ; voilà ce qu'il fait, mais en même temps il a ses desseins particuliers qu'il n'accomplit pas, et qui souvent sont ou chimériques ou bien mesquins. A une dizaine d'années de distance, on a honte pour de si grands génies qu'ils aient poursuivi des buts aussi vulgaires. Parmi les grands et sérieux motifs qui portaient Henri IV à faire la guerre à l'Autriche et à marcher sur Bruxelles, il y en avait un très peu héroïque, l'impatient désir de revoir Charlotte de Montmorenci. Je ne suis pas sûr que Gustave-Adolphe, à côté de la résolution magnanime d'aller sauver la liberté de conscience en péril, n'ait pas eu la fort petite idée de se faire un établissement en Allemagne aux dépens de ses ennemis ou de ses amis. Et, par exemple, je vous demande s'il y a quelque chose, à l'heure qu'il est, de plus ridicule que le motif apparent qui a remué pendant huit ou dix ans notre Europe et soulevé les guerres colossales dont nous avons été les témoins ? Vous l'avez peut-être déjà oublié : c'est le blocus continental. C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des misères de l'individualité. Mais ce n'était là que l'enveloppe extérieure de desseins tout autrement grands. Ceux-là ont été accomplis et ne pouvaient pas ne pas l'être ; car, encore une fois, c'étaient les desseins de la Providence : les autres, non seulement ne sont pas accomplis, mais, après avoir fait beaucoup de bruit, ils tombent dans un profond oubli et dégénèrent en anecdotes incer-

taines que l'histoire ordinaire peut recueillir, mais que la philosophie de l'histoire néglige, comme indifférentes à l'humanité. Il en est de même des qualités particulières des grands hommes. Comme ils représentent les beaux côtés de leur temps, ils en représentent aussi les mauvais. Alexandre avait d'assez vilains défauts ; César aussi ; cependant il n'y a pas de plus grands hommes ; ce sont les deux plus grandes figures de l'antiquité qu'il faut sans cesse étudier ; et, sur eux, je vous le dis en passant, n'écoutez que Montesquieu : lui seul a bien compris César, et il a comme découvert le génie politique d'Alexandre. On ne m'accusera pas de les admirer trop peu ; mais à côté de tant de grandeurs, que de choses déplorables j'aperçois ! Tous les grands hommes, vus d'un peu près, rappellent le mot : Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas. Jeunes gens, passionnés pour la littérature, et qui prenez une si vive part aux nobles luttes qu'elle vous offre en ce moment, permettez-moi une comparaison. Le drame romantique embrasse l'homme tout entier : il ne montre pas seulement dans ses personnages leurs grands côtés, mais leurs côtés subalternes ; de là ce mélange de l'héroïque et du comique, du noble et du bas, des scènes burlesques succédant aux scènes les plus relevées et en redoublant l'effet. Ainsi procède Shakspeare. Notre Corneille procède autrement, parce qu'il se propose un but différent et ne veut peindre la nature humaine que dans sa grandeur, aux prises avec la passion et en triomphant. La philosophie de l'histoire est une muse classique ; elle ne recherche dans le grand homme que ce qui le fait grand, et elle renvoie tout le reste aux mémoires et à la biographie, par cette raison suprême que ce n'est pas là ce que l'humanité a vu en lui, qu'elle ne l'a ni adoré ni suivi

pour cela, mais malgré cela. La règle fondamentale est de faire comme l'humanité, de considérer les grands hommes par ce qu'ils ont fait, non par ce qu'ils ont voulu faire, ce qui n'a pas le moindre intérêt, puisqu'ils ne l'ont pas fait, de négliger la peinture de faiblesses inhérentes à leur individualité et qui ont péri avec elle, pour s'attacher aux grandes choses qui ont servi l'humanité et qui durent encore dans la mémoire des hommes ; enfin d'établir et de mettre en lumière ce qui les constitue des personnages historiques, ce qui leur a donné de la puissance et de la gloire, à savoir l'idée qu'ils représentent, leur rapport intime avec l'esprit de leur temps et de leur peuple.

(*Introduction à l'histoire de la philosophie,* 10e *leçon,* 1828.)

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

I

SOCRATE ET ARISTOPHANE

On a beaucoup agité la question, quelle a été l'influence de la comédie des *Nuées* sur l'accusation intentée plus tard à Socrate. Schleiermacher tire du *Banquet* et de la présence d'Aristophane dans la compagnie de Socrate et de ses amis intimes cette induction, qu'il n'y eut jamais de haine entre le comique et le philosophe ; en effet, dans le *Banquet*, pour avoir cité d'une façon amicale un passage des *Nuées*, il faut bien que Platon n'eût pas gardé rancune à Aristophane des traits qu'il avait lancés contre son maître, sans doute parce que ces traits, si piquants qu'ils eussent été, n'avaient pas blessé mortellement Socrate ; autrement Platon n'aurait pu prononcer sans horreur le seul nom d'Aristophane, tandis que l'antiquité lui attribue un distique charmant à la gloire du grand satirique [1]. Je suis aussi très convaincu, pour ma part,

1. Olympiodore, *Vie de Platon, dans le Commentaire sur l'Alcibiade :*

> Les Grâces, cherchant un asile,
> Rencontrèrent l'esprit d'Aristophane.

que dans les *Nuées*, qui furent jouées vingt-trois ans avant l'accusation portée contre Socrate, Aristophane ne songeait pas le moins du monde à préparer cette accusation. Si c'est là tout ce que l'on veut dire, j'en tombe d'accord, et là-dessus je suis entièrement de l'avis de Schleiermacher, de Wolff, d'Ast, de la *Quarterly Review*, et de Prinsterer; mais si, non content de défendre les intentions personnelles d'Aristophane, on prétend conclure du *Banquet* que la pièce des *Nuées* n'eut aucune influence sur le procès de Socrate et ne s'y rapporte en aucune manière, j'avoue qu'il m'est impossible de partager cette opinion.

Trois causes concoururent dans la mort de Socrate :

1° Les ressentiments du peuple lettré et des beaux esprits du temps, que Socrate avait soulevés en démasquant leur ignorance ;

2° Les ombrages de la toute-puissance démocratique, qu'irritait l'inflexible équité de Socrate, ennemi de toute tyrannie ;

3° Le courroux longtemps contenu du pouvoir sacerdotal, qui, après avoir vu d'assez mauvais œil les premières études physiques et astronomiques de Socrate, fort suspectes de porter atteinte au paganisme (témoin l'affaire d'Anaxagore et de plusieurs autres physiciens), éclata enfin lorsqu'il vit Socrate proclamer, à la place des divinités consacrées, une Providence, manifestée à la fois dans la nature par les causes finales qui seules, en dernière analyse, peuvent rendre compte des phénomènes sensibles, et dans l'homme, dans Socrate par exemple, par la voix intime de la conscience, organe immédiat et incorruptible de la Divinité (c'est le sens du mot Δαίμων), qui dispense de recourir à l'intermédiaire officiel de la religion établie et de ses ministres.

Telles furent les causes du procès de Socrate ; mais ce fut surtout l'accusation d'impiété qui l'accabla : la religion menacée rallia autour d'elle l'Etat compromis et l'Art insulté. Nous avons fait voir ailleurs que les réponses équivoques de l'*Apologie* ne sont rien moins que satisfaisantes sur l'article de l'impiété, et il y a quelque chose d'absurde aujourd'hui à vouloir défendre Socrate d'avoir été, dans son temps, médiocrement orthodoxe, et le premier héraut de la révolution dont il fut le martyr, et à laquelle il a attaché son nom. Si Socrate avait pensé comme Euthyphron, il serait mort dans son lit ; mais l'adorateur impie d'un dieu inconnu, le prophète d'une foi nouvelle, devait finir comme il a fini. Disons-le nettement : en attaquant le paganisme, sur lequel reposait l'Etat dans l'antiquité, Socrate ébranlait l'Etat ; devant l'Etat il était coupable. Or Aristophane, excellent citoyen, gardien et vengeur de l'Etat et de la religion, et qui du haut de son théâtre comme d'une tribune combattait sans pitié, avec les armes redoutables du ridicule, tout ce qui lui paraissait contraire aux intérêts de la patrie et à l'ordre établi, Aristophane, sentinelle vigilante, devait jeter un cri d'alarme à la nouvelle direction donnée aux études de la jeunesse athénienne, et à l'apparition d'oisifs novateurs occupés des cieux plus que de la patrie, et dans les cieux trouvant des astres à la place des dieux du pays. Socrate était au premier rang de ces novateurs ; Aristophane les persifla dans la personne de Socrate. Il ne faut pas oublier que, dans l'antiquité, la religion, l'Etat, et l'art, s'appuyaient mutuellement, que la comédie athénienne avait une mission très sérieuse, et que les bouffonneries d'Aristophane couvrent des pensées profondes. Assurément Aristophane n'eut pas l'intention de dres-

ser l'acte d'accusation de Socrate, pas plus que Socrate n'eut l'intention de faire une révolution ; mais, dans l'histoire, il ne s'agit pas des intentions des hommes, il s'agit de leurs actes, du caractère de ces actes et de leurs effets certains. Socrate était l'organe d'innovations qui devaient triompher, mais dont le jour n'était pas venu ; Aristophane était le défenseur presque officiel de la cause attaquée par Socrate. Les deux personnes pouvaient se voir et même se plaire ; les deux causes étaient ennemies, et la plus forte accabla l'autre. D'abord, la religion menacée se suscita pour vengeur un poète qui attaqua les innovations dans la personne de Socrate, seulement par le ridicule ; enfin le mal s'accroissant et le ridicule poétique étant impuissant, la religion appela l'État à son secours pour la délivrer de leur redoutable adversaire, sauf d'ailleurs à Aristophane et à Socrate, dans l'intervalle de la représentation des *Nuées* à l'accusation juridique, à souper ensemble chez Agathon.

C'est ainsi qu'il faut concilier le *Banquet* et le passage célèbre de l'*Apologie* : « Ce sont eux, Athéniens, qui, s'emparant de la plupart d'entre vous dès votre enfance, vous ont répété et vous ont fait accroire qu'il y a un certain Socrate, homme savant, qui s'occupe de ce qui se passe dans le ciel et sous la terre... Voilà mes vrais accusateurs : car en les entendant, on se persuade que les hommes livrés à de pareilles recherches ne croient pas qu'il y ait des dieux... Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'il ne m'est permis ni de connaître ni de nommer mes accusateurs, à l'exception d'un certain faiseur de comédies... Voilà l'accusation ; c'est ce que vous avez vu dans la comédie d'Aristophane... » Dans le *Banquet*, les individus seuls sont en présence, et conversent ensemble amicalement ;

dans l'*Apologie*, les causes mêmes sont aux prises, et sous ce rapport on peut placer très justement Aristophane parmi ceux qui ont amené le triste dénouement qui s'apprête. En effet, comment supposer que les *Nuées* n'aient pas préparé le peuple et le magistrat à voir dans Socrate un citoyen équivoque, un novateur dangereux, digne du sort d'Anaxagore et de Prodicus ? Les *Nuées* ne soulevèrent pas l'accusation contre Socrate, mais lui frayèrent la voie. Ce qui avait suscité la comédie l'accrédita, et quand le temps fut venu, la convertit en accusation. La seule différence est celle du premier acte d'un drame à son dernier.

On insiste et on soutient que l'effet des *Nuées* dut se perdre d'autant plus aisément, dans l'espace de vingt-trois années, que les traits d'Aristophane ne portaient pas sur Socrate, et que le Socrate des *Nuées* ne ressemble en rien au Socrate réel. Et on répète avec confiance les paroles de Socrate dans l'*Apologie*, qu'on l'accuse à faux de s'occuper de physique et d'astronomie, qu'il n'en sait pas un mot et n'y a jamais pensé. « Je ne me suis jamais mêlé de ces matières et je puis en prendre à témoin la plupart d'entre vous. » Mais contre l'*Apologie* nous avons un témoignage sans réplique, le *Phédon* : Socrate y avoue que dans sa jeunesse il était passionné pour les recherches de physique. « Pendant ma jeunesse, il est incroyable quel désir j'avais de connaître cette science qu'on appelle la physique. Je trouvais sublime de savoir la cause de chaque chose, ce qui la fait naître, ce qui la fait mourir, ce qui la fait être, et je me suis souvent tourmenté de mille manières, cherchant en moi-même si c'est du froid ou du chaud, dans l'état de corruption, comme quelques-uns le prétendent, que se for-

ment les êtres animés ; si c'est le sang qui nous fait penser, ou l'air ou le feu, ou si ce n'est aucune de ces choses, mais seulement le cerveau qui produit en nous toutes nos sensations, celle de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, qui engendrent à leur tour la mémoire et l'imagination, lesquelles, reposées, engendrent enfin la science. Je réfléchissais aussi à la corruption de toutes ces choses, aux changements qui surviennent dans les cieux et sur la terre. » Ce passage du *Phédon* est comme une défense des *Nuées*. Socrate s'y donne pour avoir été à peu près tel qu'Aristophane le représente, avec l'exagération et la haute bouffonnerie qui sont propres à la première comédie. Plus tard, il est vrai, Socrate renonça à ses premières études et quitta les spéculations physiques et cosmologiques. Lui-même nous raconte encore, dans le *Phédon*, que l'étude des phénomènes extérieurs pris en eux-mêmes ne le satisfit point, et comment il chercha un point de vue plus élevé et plus intellectuel. Ce point de vue fut le Νοῦς d'Anaxagore, qui devint pour Socrate et par Socrate la vraie Providence. De là l'étude des causes finales substituée ou plutôt ajoutée à celle des phénomènes et des lois physiques, surtout l'étude des lois morales et la grande recherche du vrai bien, enfin toute la seconde époque de la vie de Socrate. La première justifie les *Nuées* ; la seconde n'était pas propre à en détruire l'effet; car les nouvelles études de Socrate achevaient l'œuvre des premières, et si la physique d'Anaxagore ébranlait les divinités du soleil et de la lune, le sentiment d'une Providence partout présente, et surtout dans l'âme humaine, enseignait à les remplacer avec avantage. Aussi Socrate jeune avait été traduit devant le peuple par Aristophane, et Socrate dans sa vieillesse fut traduit devant l'aréopage : c'était

toujours le même Socrate, comme l'esprit qui inspira Aristophane et celui qui dicta la sentence de l'aréopage étaient aussi le même esprit.

(*Fragments philosophiques*, tome I,
p. 115-121. 1847.)

II

LA VIE ET LE CARACTÈRE DE JOHN LOCKE

Locke est le père de toute l'école sensualiste du dix-huitième siècle. Il est incontestablement, en date comme en génie, le premier métaphysicien de cette école. Et Locke n'est pas seulement un métaphysicien ; il a transporté lui-même sa métaphysique dans la science du gouvernement, dans la religion, dans l'économie politique : ses ouvrages en ce genre ont servi de fondement aux ouvrages analogues de l'école sensualiste. Pour bien connaître cette école, il faut donc connaître à fond la métaphysique de Locke ; voilà pourquoi je me propose de l'examiner avec le soin le plus scrupuleux et l'étendue convenable.

Mais avant de vous exposer la philosophie de Locke, il faut que vous sachiez quel a été, dans sa vie et dans son caractère, celui qui a exercé une si puissante influence sur la destinée morale et intellectuelle d'un si grand nombre de ses semblables.

Jean Locke est né à Wrington, à quelques lieues de Bristol, dans le comté de Somerset, le 29 août 1632. On ne sait presque rien de sa famille, sinon que son

père était greffier d'une justice de paix, qu'il prit part aux troubles politiques de 1640, et servit même comme capitaine dans l'armée parlementaire sous le colonel Alexandre Popham. Le jeune Locke fit ses premières études au collège de Westminster, à Londres. Il y resta jusqu'à l'âge de dix-neuf ou vingt ans, jusqu'en 1651 ou 1652, où il passa à l'université d'Oxford, dans le collège de l'Église du Christ, auquel il fut plus tard agrégé.

L'université d'Oxford était alors, comme aujourd'hui, particulièrement célèbre par l'excellence des études classiques. Le jeune Locke s'y fit une certaine réputation par la délicatesse de son goût et de son esprit. C'est la coutume de cette université de célébrer les divers événements publics par des vers latins et anglais, composés par les meilleurs étudiants. On a conservé de Locke deux pièces de vers de 1653, à l'occasion de la paix avec la Hollande, qui contiennent en latin et en anglais un grand éloge de Cromwell. La philosophie qui régnait à Oxford était la scolastique péripatéticienne. Un homme le détourna de cette étude stérile, et cet homme est notre Descartes, le maître commun de tous les grands esprits de son temps. Locke, en lisant les ouvrages de Descartes, sans adopter son système, admira la parfaite clarté de son exposition ; et il se dégoûta de la philosophie barbare enseignée à Oxford ; de sorte que Descartes a l'honneur et le mérite d'avoir contribué à former son plus redoutable adversaire. Locke fut reçu bachelier ès arts en 1655, et maître ès arts en 1658. L'étude à laquelle il se consacra fut la médecine. Il ne se fit point recevoir docteur ; il n'exerça point, à cause de l'extrême faiblesse de sa santé ; il n'eut pas non plus de chaire ; seulement il obtint au collège de l'Église du Christ un

bénéfice simple, c'est-à-dire un titre, celui de *fellow* ou agrégé, une prébende sans fonctions. Mais, quoiqu'il n'ait jamais ni exercé, ni professé la médecine, Locke était fort estimé, si l'on en juge par le témoignage d'un des plus habiles praticiens du temps, Sydenham, qui, dans la dédicace de ses *Observations sur les maladies aiguës*, publiées en 1676, se fait honneur de l'approbation de Locke. Telles furent ses occupations jusqu'à l'an 1664. Remarquez bien la nature de ces occupations, et leur influence sur la direction de l'esprit. L'étude de la médecine suppose celle des sciences physiques et des sciences naturelles ; elle développe le goût et le talent de l'observation, et, sous ce rapport, on peut dire que l'étude de la médecine est une excellente préparation à la métaphysique ; mais il faut ajouter : pour un esprit bien fait, car quand on est continuellement en présence des phénomènes de la vie organique, il est facile, il est naturel de se laisser surprendre et entraîner par l'apparence, et de confondre avec ces phénomènes d'autres phénomènes qui en sont très différents ; et je vous prie de ne pas oublier qu'en effet, dans l'histoire des écoles philosophiques, nous avons vu le sensualisme et l'empirisme, ainsi que le scepticisme et l'athéisme même, sortir souvent des écoles des physiciens et des médecins : rappelez-vous dans l'antiquité Sextus, Ænesidème, et plus d'un successeur d'Aristote.

En 1664, Locke accompagna comme secrétaire William Swan à la cour de Berlin. Au bout d'un an, il revint à Oxford, et c'est là, en 1666, à l'âge de trente-quatre ans, qu'il fit la rencontre qui décida du reste de sa destinée. Ashley Cooper, depuis comte de Shaftesbury, étant venu à Oxford pour sa santé, y connut Locke ; et, après l'avoir consulté comme méde-

cin, il se l'attacha comme ami : depuis ils ne se séparèrent plus. Locke partagea la prospérité de son ami, mais il en partagea aussi les épreuves diverses ; il alla le joindre dans l'exil, il lui ferma les yeux sur la terre étrangère, et il entreprit d'écrire sa vie et de réhabiliter sa mémoire.

Qu'était-ce que Shaftesbury ? L'histoire a bien l'air de le peindre comme un esprit fort, sans convictions arrêtées, comme un ambitieux politique, qui changea plus d'une fois de rôle, mais un ambitieux d'un grand talent et même d'un grand caractère. Étrange ami pour un philosophe ! Aussi je ne vous donne ce jugement que comme celui des historiens, et non comme le mien ; je n'ai point assez étudié les affaires de ce temps pour porter un jugement assuré sur les hommes qui y prirent part. Je sais que, dans les temps de révolutions, le même but veut souvent les voies les plus diverses ; je ne trouve point de contradiction essentielle dans tous les changements qu'on reproche à Shaftesbury ; il est possible que, sous l'apparence de l'intrigue, et avec l'intrigue même, il y ait eu en lui un patriotisme sincère, et j'avoue que l'amitié et la haute estime d'un homme aussi sensé et aussi vertueux que Locke protègent, à mes yeux, la mémoire douteuse de cet ardent et inquiet homme d'État, d'abord engagé avec lord Falkland dans le parti de la cour, puis jeté dans celui du parlement, mettant ensuite la main dans le rétablissement de Charles II et ministre de ce prince, enfin conspirant peut-être contre lui, et allant mourir en Hollande.

Ashley tira le jeune médecin de sa paisible solitude d'Oxford, et l'introduisit dans la société brillante de Londres. Locke s'y lia avec les personnages les plus importants, lord Halifax, le duc de Buckingham, le

comte de Northumberland qu'il accompagna en France en 1668. Quelques années après, en 1674, ayant fait un voyage à Montpellier pour sa santé, qui avait toujours été très délicate, il y fit la connaissance de lord Herbert, comte de Pembroke, auquel il a dédié depuis son grand ouvrage sur l'*Entendement humain*. C'est en revenant de Montpellier qu'il passa par Paris et y connut le voyageur Bernier, élève de Gassendi, le calviniste Justel, qui plus tard, obligé de quitter la France à la révocation de l'édit de Nantes, devint bibliothécaire du roi d'Angleterre, et l'antiquaire Toinard, avec lequel il entretint une correspondance restée inédite.

Ashley était un des huit seigneurs auxquels Charles II avait concédé la propriété de la Caroline, et il chargea Locke de préparer un plan de constitution. Celui-ci le fit un peu plus favorable peut-être aux droits des propriétaires qu'à ceux des habitants ; du moins il essaya d'y introduire la tolérance religieuse, et après l'article où il est déclaré que nul ne peut être propriétaire et électeur en Caroline qui ne reconnaît un Dieu et ne professe un culte public, il avait proposé d'accorder le droit de cité et de suffrage à toutes les sectes de chrétiens, même aux juifs et aux pauvres idolâtres indigènes, dans l'espoir que le voisinage du christianisme les éclairerait et les convertirait peu à peu ; mais cette proposition fut rejetée par les propriétaires, qui ne crurent pas se pouvoir dispenser d'établir l'unité de culte public et l'omnipotence de l'Église anglicane.

En 1672, Ashley ayant été fait comte de Shaftesbury, et élevé à la dignité de grand chancelier d'Angleterre, fit donner à Locke un assez haut emploi, celui de secrétaire du conseil qui présentait aux bénéfices. Un changement ministériel emporta, en 1673, le grand

chancelier et la place du philosophe. En 1679, nouvelle faveur de Shaftesbury, nouvelle faveur du philosophe ; enfin, nouvelle disgrâce et pour l'un et pour l'autre ; mais celle-ci fut tout autrement sévère que la première, et beaucoup plus longue. Le comte de Shaftesbury, rejeté dans les rangs de l'opposition, fut accusé d'avoir poussé l'opposition jusqu'à la faction, emprisonné, mis à la Tour de Londres, forcé plus tard de quitter l'Angleterre et de se réfugier en Hollande, où il mourut en 1683. Locke l'y suivit, et même de loin il ressentit les effets de l'inimitié du parti régnant. La cour de Charles II exigea de l'université d'Oxford qu'on lui ôtât sa place du collège de l'Église du Christ ; et comme le doyen Fell faisait quelque résistance, le 10 novembre 1684 un mandat royal, contresigné Sunderland, raya Locke de la liste des membres de l'université d'Oxford, sans jugement ni enquête préalable. La haine de ses ennemis alla plus loin. C'était le temps où le comte de Monmouth tramait de l'étranger des conspirations véritables contre le trône des Stuarts. On impliqua Locke dans ces conspirations ; on demanda son extradition ; et si Locke eût été livré, il eût très bien pu monter sur un échafaud et finir comme Sydney. Heureusement il avait trouvé des amis en Hollande : il se cacha, et laissa passer l'orage. Un peu plus tard il forma avec quelques théologiens et médecins de Hollande une petite société philosophique qui a porté ses fruits. Les principaux membres de cette société étaient Leclerc, l'auteur de la *Bibliothèque universelle*, et Limborch, ministre protestant, remontrant et arminien, tous deux pénétrés, comme Locke, de l'esprit libéral en religion et en politique. Là furent composés les premiers écrits de Locke, sa *Méthode pour faire des Recueils,* insérée dans le journal de

Leclerc, et sa lettre à Limborch sur la tolérance, véritable manifeste de la minorité persécutée. Là encore, il acheva le grand ouvrage philosophique qu'il avait entrepris depuis plusieurs années, et qui est devenu l'*Essai sur l'Entendement humain* ; mais il n'en publia d'abord qu'un abrégé, une sorte de prospectus dans la *Bibliothèque universelle* de janvier 1688.

Sur ces entrefaites arriva la révolution de 1688. Vous jugez bien que Locke, en revenant d'exil en 1689, reçut à Londres du nouveau gouvernement l'accueil le plus honorable ; le roi Guillaume lui accorda toute sa confiance ; et si sa santé, et peut-être la modestie de ses goûts, ne s'y fussent opposées, Locke eût pu pousser très haut sa fortune politique. On lui proposa d'être ministre du roi auprès de la cour de Vienne, ou auprès de la cour de Berlin, ou de toute autre à son choix. Il se contenta d'emplois moins élevés, mais très considérables encore, d'abord celui de membre du conseil d'appel, *commissioner of appeals* ; puis celui de membre du conseil de commerce, *commissioner of trade*. Outre son grand ouvrage sur l'*Entendement humain*, il publia plusieurs écrits qui concoururent puissamment à affermir et à populariser en Angleterre le gouvernement constitutionnel de 1688, qui conciliait la puissance nécessaire de la couronne et les droits sacrés des peuples, gouvernement qui, au dix-huitième siècle, a inspiré Montesquieu, et a servi de modèle au nôtre. Vers l'année 1700, le soin de sa santé força Locke de renoncer à toute carrière politique ; il se retira à Oates, dans le comté d'Essex, chez lady Masham, fille du célèbre docteur Cudworth, personne accomplie, également distinguée par la noblesse du caractère et les plus rares qualités de l'esprit. Il y passa doucement les dernières années de sa vie, uni-

quement occupé de bien mourir, entre la lecture des saintes Écritures et les soins de l'amitié. Il s'éteignit ainsi à l'âge de soixante-treize ans, le 28 octobre 1704.

Telle a été la vie de Locke : voyons quel a été son caractère. Tous ses contemporains, et, ce qui vaut mieux, toutes les actions connues de sa vie, déposent que personne n'aima plus sincèrement et plus fidèlement la vérité, la vertu et la cause de la liberté du genre humain. Il aima et servit cette noble cause, il eut même l'honneur de souffrir pour elle, mais sans jamais s'écarter de la plus parfaite modération. Naturellement porté à la colère, il était si bien parvenu à se commander à lui-même, que la douceur semblait un fruit de son tempérament. On peut dire qu'il y avait en lui quelque chose de Socrate ou au moins de Franklin. Certes, ce n'est pas moi qui le blâmerai d'avoir assez aimé son pays pour s'être associé à ses destinées ; mais ceux mêmes qui pourraient blâmer un philosophe d'être sorti de sa solitude et d'avoir pris part aux affaires, ne peuvent pas nier du moins qu'il y porta le plus rare désintéressement. En 1700, lorsqu'il résigna sa place de l'un des commissaires du commerce, par raison de santé, le roi Guillaume, qui l'aimait et l'appréciait, voulut lui continuer son traitement, qui était assez considérable (il était de mille louis), en le dispensant de toute espèce de travail : Locke refusa de toucher le traitement d'une place qu'il ne pouvait remplir.

Il était prudent, réservé, discret. Pendant l'exil de Shaftesbury, et dans le moment de la persécution violente de tout le parti libéral, les ennemis de Locke ne cherchaient qu'une occasion pour lui ôter sa place du collège de l'Église du Christ. Le ministre, lord Sun-

derland, écrivit au docteur Fell, doyen du collège et évêque d'Oxford, pour avoir des renseignements sur son compte ; Fell répondit : « J'ai depuis plusieurs années l'œil sur lui, mais il s'observe tellement, que je puis affirmer qu'il n'est personne dans le collège qui ait entendu de lui un seul mot de politique... Ayant tenu et fait tenir devant lui, en public et en particulier, des propos contre l'honneur de lord Shaftesbury, contre son parti et ses desseins, il n'a laissé échapper ni parole ni geste qui marquât qu'il se crût engagé le moins du monde dans ces discours. Il n'y a pas d'homme aussi maître que lui de ses passions et de sa langue ».

Et ne croyez pas que cette prudence fût de la pusillanimité. A la mort de Charles II, quand Jacques II monta sur le trône, William Penn, qui, je ne sais trop comment, en sa qualité de philanthrope, avait partout des connaissances et même de la faveur à la cour, offrit à Locke, dont il avait été le condisciple à Oxford, de lui faire obtenir ce qu'il appelait sa grâce. Locke répondit, quoiqu'il fût alors exilé et dans la détresse, qu'il n'y avait pas lieu au pardon là où il n'y avait pas eu de crime.

Mais ce que j'admire le plus dans Locke, ce qui me le rend plus particulièrement respectable et cher, si j'ose me servir de cette expression, c'est une qualité qui, selon moi, est encore meilleure que la prudence et la fermeté, je veux dire l'indulgence, la tolérance philosophique. Un savant ecclésiastique du temps, le docteur Lowde, l'ayant accusé publiquement d'affaiblir par son système la distinction du bien et du mal, Locke, au lieu de se fâcher, répondit ainsi : « Le brave homme a raison, dit-il ; il convenait à sa profession de se montrer ombrageux sur un pareil point,

et de prendre l'alarme sur des expressions qui, si elles étaient considérées isolément, pourraient être malsonnantes et faire naître de justes soupçons ».

(*La Philosophie de Locke*, 3e leçon, 1828.)

III

LA PHILOSOPHIE DE VOLTAIRE

La philosophie de Locke était de bonne heure sortie de son pays natal, et elle avait passé en France, grâce aux traductions de Leclerc et de Coste, grâce surtout à la plume et à l'influence de Voltaire.

Voltaire est le dictateur, le vrai roi du dix-huitième siècle, bien plus que Frédéric lui-même; mais Voltaire, à son tour, est un écolier de l'Angleterre.

Avant que Voltaire ait connu l'Angleterre, soit par ses voyages, soit par ses amitiés, il n'était pas Voltaire, et le dix-huitième siècle se cherchait encore. Le siècle précédent avait tristement fini. La révocation de l'édit de Nantes avait marqué le terme de sa vraie grandeur, et inauguré sous les plus sombres auspices la décadence du siècle et du monarque. Dès lors on avait vu la majesté remplacée par l'étiquette, le génie par la médiocrité complaisante, et la grande piété par une dévotion mesquine et souvent par l'hypocrisie. Cette déplorable fin d'un si admirable règne avait semé dans tous les esprits indépendants les germes d'une réaction qui devait avoir aussi ses excès, et de degré

en degré amener la ruine de l'ancienne société. Voltaire ne fut d'abord qu'un bel esprit frondeur, sans dessein arrêté et presque sans connaissances philosophiques. Pour convertir son humeur malicieuse en une opposition systématique, et lui inspirer la passion infatigable, l'unité, le sérieux même sous le voile de la plaisanterie, qui fit de Voltaire un chef d'école et lui donna l'empire de son temps, il fallut qu'il trouvât dans un pays voisin ce qui n'était pas alors en France, un grand parti en possession de toute une doctrine, la proclamant comme le dernier mot de la sagesse humaine, et s'y appuyant pour revendiquer cette tolérance universelle et cette liberté illimitée de penser et d'écrire dont Voltaire avait besoin. Déjà, avant son voyage en Angleterre, il avait vu de près et dans l'intimité l'un des hommes les plus spirituels de ce pays, lord Bolingbroke, courtisan en disgrâce, opposant sans principes, mais libre penseur décidé, qui lui avait donné un avant-goût des idées et des mœurs anglaises. En arrivant en Angleterre, Voltaire n'était qu'un poète mécontent. L'Angleterre nous le rendit philosophe, ami de l'humanité, soldat déclaré d'une grande cause; elle lui donna une direction déterminée et un fonds d'idées sérieuses en tout genre, capables de défrayer une longue vie d'écrits solides et aussi d'épigrammes.

Dans l'ordre scientifique, Voltaire trouva à Londres, régnant sans partage, l'admirable physique de Newton. Il l'étudia, et ce fut là sa première conquête anglaise. Mais, dans la philosophie, Newton ne régnait point. Ce n'était plus le temps où le plus grand des physiciens, par l'organe d'un interprète habile, discutait, avec le plus grand des métaphysiciens, la question de l'espace et du temps, de la création, des attributs de Dieu. A la place d'une métaphysique profondément

spiritualiste, s'était répandue peu à peu, en Angleterre, une métaphysique nouvelle, d'un caractère équivoque, et où Newton voyait avec douleur reparaître les principes de Hobbes. En ramenant toutes nos idées à l'expérience, et surtout à l'expérience des sens, elle flattait à la fois les préjugés de beaucoup de savants, et ceux de la plupart des hommes, qui ne croient guère qu'à ce qu'ils voient par leurs yeux, ou se représentent par des images sensibles. Aussi avait-elle trouvé de nombreux disciples, qui, comme nous l'avons dit, en avaient bien vite exprimé et même exagéré toutes les conséquences. C'est au milieu de cette société libre et sceptique que tomba Voltaire en arrivant en Angleterre. Il en adopta les principes, et les rapporta en France.

Cette influence de l'Angleterre est partout en France au dix-huitième siècle. Le plus grand esprit du temps, Montesquieu lui-même, n'y a point échappé. Comment, en effet, n'aurait-il pas été frappé de la beauté du seul gouvernement libre qu'il y eût alors dans l'Europe et dans le monde, de ce gouvernement sorti de deux grandes révolutions, empreint du vieil esprit démocratique de 1640 et du caractère sagement aristocratique de 1688? Montesquieu, et je le dis à son honneur, ne put voir de près ce grand système d'institutions libres et tempérées, sans l'admirer et sans le souhaiter à son pays. On voit percer dans l'*Esprit des lois* cette préférence si légitime pour la monarchie constitutionnelle. Rome dans l'antiquité, l'Angleterre dans les temps modernes, voilà les deux grandes admirations de Montesquieu. Mais si l'Angleterre l'inspira, elle ne l'enchaîna pas: elle lui laissa toute son originalité, et les principes si nouveaux et si durables que l'*Esprit des lois* a mis dans le monde, sont la gloire de l'esprit humain et de la France.

Il n'en est pas de même de Voltaire. Voltaire en philosophie a répandu, popularisé les principes de la philosophie de Locke : il n'a par lui-même trouvé aucun principe, ni même aucun argument nouveau, général ou particulier. Ce serait prendre trop au sérieux ce charmant esprit, ce prince des gens de lettres, que d'en faire un métaphysicien, encore bien moins un métaphysicien original.

Voltaire, c'est le bon sens superficiel. Il n'avait aucune sérieuse étude des matières philosophiques. Incapable de longues réflexions, un instinct heureux le portait d'abord du côté du vrai. Toutes les extrémités répugnaient à sa raison. Il avait un sentiment trop vif de la réalité pour se payer d'hypothèses, et trop de goût pour s'accommoder d'une philosophie qui eût le moins du monde l'apparence pédantesque. Il ne lui fallait pas même de trop hautes conceptions, des spéculations trop profondes. La théorie des idées de Platon, les démonstrations de l'existence de Dieu de Descartes, l'eussent effrayé. Tout ce qui dépasse un certain point que peut atteindre d'une première vue un esprit prompt et juste le surpasse. Son bon sens incline au doute. Le doute devient-il à son tour dogmatique, il l'abandonne ; il ne s'engage pas ; il craint le chimérique, et par-dessus tout le ridicule. Ajoutez à ces dispositions une âme naturellement amie du bien, quoique la passion et cette malheureuse vanité d'homme de lettres l'égarent souvent, vous vous expliquerez aisément l'admiration de Voltaire pour Locke, l'effet que produisit sur lui sa philosophie dès qu'il la connut, la chaleur qu'il mit à la propager, et le respect avec lequel il parle, dans tous ses ouvrages, de l'auteur de l'*Essai sur l'entendement humain* et de la *Lettre sur la tolérance*. A son retour de Londres, Vol-

taire introduisit en France la physique de Newton et la métaphysique de Locke. Il n'ajouta rien à Locke pas plus qu'à Newton, n'en ôta rien, lui laissa ses qualités et ses défauts, ses vérités et ses erreurs. Il avait trouvé ce qu'il cherchait, une philosophie un peu mondaine, un peu terre à terre, ennemie des abstractions, des hypothèses, des chimères de toute sorte, pleine de faits, d'observations intéressantes et judicieuses, et sceptique sans excès. Il y avait assez de hardiesses pour plaire à cet esprit hardi, pas assez pour effrayer son bon sens. Voltaire fut donc un disciple fidèle et zélé de Locke, au moins dans ses premiers ouvrages. Il était alors animé de l'esprit qui avait inspiré Locke lui-même, celui d'une opposition modérée contre la philosophie du siècle qui venait de finir. Heureux s'il avait toujours gardé cette juste mesure, et s'il ne s'était pas laissé entraîner par le fanatisme de son école, au delà de ses propres convictions !

Rendons-lui du moins cette justice que, dans ses plus mauvais jours, il n'a jamais douté de Dieu. Il a même admis la liberté. Mais le doute fatal de Locke sur la spiritualité de l'âme, le séduisit par un faux air de sens commun. Il sent vivement, il célèbre les vertus utiles à l'humanité ; mais, dans son antipathie pour tout ce qui ressemble au mysticisme, il oublie ce qu'il y a de grandeur dans la vertu désintéressée. Il ne sait pas bien ce que c'est que la vertu en elle-même. A quels excès ne l'a pas conduit la déplorable habitude de tourner tout en moquerie ! Les deux ouvrages les plus originaux de Voltaire sont deux crimes envers la France et envers l'humanité. L'un peut à peine être nommé ; l'autre est un pamphlet de génie dicté peut-être par le seul désir de se moquer de l'optimisme de Kœnig, mais qui tombe directement sur l'homme et

sur son auteur. Quelle réponse honteuse à la théodicée de Leibniz ! C'est peut-être le livre le plus coupable qui soit sorti d'une plume humaine. La gaîté de *Candide* est mille fois plus amère que la tristesse de Pascal. Pascal enseigne le mépris de la vie, mais il montre le ciel. Voltaire nous laisse sur la terre, et il y flétrit tous les sentiments honnêtes : il livre au ridicule la vertu comme le vice, les heureux et les infortunés, les tyrans et les victimes. Le fruit le plus certain de cette triste lecture est le dégoût de la vie, un désolant scepticisme, et un égoïsme sans bornes. Locke eût repoussé ce livre avec horreur. Et pourtant, j'en demande pardon à sa mémoire, c'est le dernier mot de la philosophie que lui-même a mise dans le monde.

(*La Philosophie sensualiste au XVIII*e *siècle*, 2e leçon, 1819.)

IV

LES DERNIÈRES ANNÉES DE KANT

Nous prions le lecteur français de vouloir bien se transporter avec nous à Kœnigsberg, petite ville de la Prusse orientale, sur la Baltique, où Kant est né, et où il est mort sans en être sorti une seule fois, comme Socrate qui dans une vie de soixante-dix ans ne quitta jamais le territoire d'Athènes : premier trait de ressemblance entre deux hommes qui en ont tant d'autres. Dans un coin de cette petite ville, il faut chercher une petite rue paisible, où les voitures ne circulent point, et où se trouve une assez vieille maison, attenante à des jardins et aux bâtiments de derrière de l'antique château de Kœnigsberg, avec ses tours, ses prisons et ses hiboux. C'est là la demeure de notre philosophe. Un silence si profond y règne, qu'au premier abord on la croirait inhabitée. En montant, à droite est une salle à manger très modeste, à gauche une antichambre un peu enfumée qui conduit dans une grande pièce, laquelle représente le salon. Un sopha, quelques fauteuils avec des housses, une armoire vitrée avec quelques porcelaines, un secrétaire qui contient l'argen-

terie et l'argent courant ; un thermomètre, une console avec un miroir ou un buste dessus : voilà le mobilier de ce salon, dont les murailles ne sont que blanchies. Une petite porte conduit dans un modeste cabinet. « Comme le cœur me battit, dit M. Hasse, la première fois que je frappai à cette porte, et que j'entendis ce mot : *Entrez !* » Là tout respirait une simplicité philosophique. Deux tables communes, un sopha, quelques chaises, une commode avec un miroir, un baromètre et un thermomètre, et un fauteuil de bois, qui est le fauteuil de travail. La plus grande magnificence de ce cabinet était des rideaux de soie verte attachés à des fenêtres à petits carreaux. A côté de ce cabinet est la chambre à coucher, toujours fermée, et d'où le jour et le feu sont bannis en toute saison. Telle est la maison. Voyons maintenant ce qui s'y fait, et quels y sont l'ordre et l'emploi de la journée.

Cinq minutes avant cinq heures du matin, été ou hiver, le domestique de Kant, Martin Lempe, ancien soldat prussien, entrait dans sa chambre à coucher avec la régularité militaire, et lui disait : *Il est temps.* Sous aucun prétexte, quand même il n'avait point dormi, Kant ne différait d'un seul instant d'obéir à ce commandement. Souvent, à table, il demandait avec une sorte d'orguei là son domestique : « Lempe, depuis trente ans, a-t-il fallu m'éveiller deux fois ? — Non, monsieur le professeur », était la réponse du vieux soldat. A cinq heures précises, Kant s'asseyait à sa table à thé, prenait une ou deux tasses, fumait une pipe, à la manière allemande, pour tout le reste du jour, avec une très grande rapidité. Pendant ce temps, il repassait dans son esprit le plan qu'il avait fait la veille de sa journée. A sept heures, il sortait pour donner ses leçons, et, à son retour, se remettait au

travail jusqu'à une heure. Depuis 1793, onze ans avant sa mort, il avait cessé de faire des cours, et pendant toute la matinée il ne travaillait plus qu'à ses derniers écrits. A une heure moins un quart, la cuisinière, qui, avec Lempe, composait toute sa maison, venait lui dire : « Les trois quarts sont sonnés ». Il se levait de son bureau, se préparait, prenait un demi-verre de vin de Hongrie ou du Rhin ou de bischoff pour s'ouvrir l'appétit, et alors attendait la compagnie invitée à dîner, convenablement habillé ; car il n'eût pas voulu se mettre à table, même avec ses plus intimes amis, trop en négligé et en robe de chambre. Le dîner durait d'une heure à trois, et quelquefois davantage. Après dîner, Kant s'était prescrit, comme une règle de santé, de se livrer à un exercice modéré. Il faisait donc chaque jour une petite promenade; et il la faisait toujours seul. Il avait pour cela deux raisons : d'abord il désirait penser à son aise et se délasser du commerce des hommes dans la libre et paisible contemplation de la nature ; ensuite il voulait respirer seulement par le nez et sans ouvrir la bouche, pour que l'air eût le temps de s'adoucir avant d'arriver à ses poumons. C'était un conseil d'hygiène qu'il donnait à tous ses amis : il prétendait par là éviter l'enrouement, la toux, le rhume; et peut-être n'avait-il pas tort, car il avait très rarement ces incommodités. Sa promenade était à peu près d'une heure. Il n'y manquait ni été ni hiver, à la pluie et dans la boue, pendant la neige et sur la glace. Dans ce dernier cas, il se faisait accompagner de son domestique, et marchait avec toutes sortes de précautions, dont il a parlé lui-même dans l'écrit adressé à son ami le célèbre médecin Hufeland. A son retour, il lisait les journaux savants et les feuilles politiques. Il était si curieux de

ces dernières, que souvent pour les lire il interrompait son travail du matin, et se jetait avidemment dessus. A six heures, il se mettait au travail du soir. C'était alors qu'il réfléchissait aux lectures importantes qu'il avait faites, ou à ses leçons du lendemain, ou à ses écrits. Hiver ou été, il s'asseyait toujours auprès du poêle, place d'où il pouvait voir à travers les fenêtres la tour du vieux château. Ses yeux s'y reposaient avec plaisir ; et quand, dans les derniers temps de sa vie, les peupliers d'un jardin voisin lui ôtèrent cette perspective, cela troubla les méditations du bon vieillard. Pour être agréable à Kant, le propriétaire du jardin consentit à couper le haut de ses peupliers, en sorte que le philosophe put revoir sa vieille tour, et reprendre en paix le cours de ses réflexions. Il écrivait sur de petits papiers les idées les plus remarquables qui lui venaient. Il terminait sa soirée par des lectures, et, sans jamais souper, se couchait vers dix heures. Un quart d'heure avant de se mettre au lit, il cessait toute occupation, et secouait toute idée qui aurait pu empêcher ou troubler son sommeil, car la moindre insommie lui était extrêmement pénible. Dans les plus grands froids, il couchait dans une chambre sans feu, et ce ne fut que vers la fin de sa vie que ses amis obtinrent de lui, à grand'peine, qu'il laissât chauffer un peu sa chambre. Les fenêtres en étaient toujours fermées, été ou hiver, et il ne voulait pas que la lumière y pénétrât jamais. Il se déshabillait seul, avec méthode, de manière à pouvoir se rhabiller le lendemain sans embarras. Il avait acquis une habileté particulière pour se bien couvrir dans son lit. Il s'y glissait légèrement, tirait sous lui un coin de sa couverture d'une épaule à l'autre, en faisant autant avec l'autre coin qu'il ramenait jusque sur sa poitrine,

et, ainsi enveloppé et emballé comme un cocon de soie, il attendait le sommeil. « Quand je suis ainsi dans mon lit, disait-il à ses amis, je me demande à moi-même : — Y a-t-il un homme qui se porte mieux que moi ? » Il s'endormait sur-le-champ : aucun souci n'interrompait son sommeil. Chacun de ses jours ressemblait à l'autre, et sa vie s'écoulait tranquille et sereine, dans un ordre inviolable et dans une uniformité sans ennui. C'était à cet ordre et à ce régime qu'il attribuait son grand âge et sa bonne santé, qui n'était pas seulement l'absence de toute douleur, mais le sentiment positif d'un vrai bien-être. Il la regardait comme son ouvrage, et il en jouissait comme d'un triomphe. C'était, disait-il, un tour de force, de s'être ainsi maintenu en équilibre au milieu de tous les accidents de la vie ; mais il ajoutait qu'il y avait de l'impertinence à lui de vivre si longtemps, et d'empêcher par là de plus jeunes de faire leur chemin.

Kant n'aimait à recevoir aucune visite ni le soir ni le matin : c'était à dîner qu'il se plaisait à voir du monde et à causer avec ses amis. Dans sa jeunesse, il allait souvent dîner en ville, et il prenait ordinairement ses repas à table d'hôte. Dès 1790, il commença à manger chez lui ; peu à peu il refusa toute invitation, et prit l'habitude d'avoir toujours quelque ami à sa table : car il ne pouvait souffrir de dîner seul, jusque-là qu'un jour, aucun de ses amis n'ayant pu venir, il voulut que son domestique allât au hasard inviter le premier passant dans la rue. Chaque jour il invitait quelque ami, ordinairement deux, et quelquefois cinq. Il pratiquait scrupuleusement la maxime que, dans un repas bien ordonné, le nombre des convives ne doit pas être au-dessous du nombre des Grâces ni au-dessus de celui des Muses. Ses dîners avaient quelque

chose d'original ; le ton en était libre et abandonné, sans manquer pourtant de la convenance et des bonnes manières qui se trouvent assez rarement dans les meilleures sociétés où il n'y a point de dames. Quand l'heure du dîner était venue, son domestique Lempe ouvrait la porte avec une certaine gravité, en disant : « La soupe est servie ». Kant s'empressait de répondre à cet appel, et on se rendait à la salle à manger en causant du temps et des nouvelles du jour ; car auparavant, dans le cabinet de Kant, on ne se permettait aucun propos semblable. Son cabinet était comme un sanctuaire réservé à ses études, où l'on ne parlait jamais de nouvelles. Mais aussitôt qu'on était à table, on le voyait charmé de se délasser de ses travaux par des propos de toute espèce.

La salle à manger était fort simple, mais d'une propreté parfaite. Le dîner se composait de trois plats préparés avec goût, avec un petit dessert et du vin, jamais de bière, ni à dîner ni ailleurs. Il était ennemi déclaré de cette boisson : quand quelqu'un était incommodé, sa question ordinaire était : « Ne boit-il pas de bière le soir ? » ou même quand quelqu'un mourait avant l'âge, il disait : « C'était probablement un buveur de bière ». Enfin la bière lui paraissait un vrai poison, comme le café au médecin de Voltaire. Il ne pouvait souffrir qu'on fît des façons à table : chacun se servait soi-même. Le premier qui mettait la main au plat était à ses yeux le meilleur convive : car, entre autres raisons, son tour à lui arrivait plus tôt. Il ne supportait aucun retard, en homme qui travaillait depuis le matin et n'avait encore rien mangé ; et même, dans les derniers temps, il avait tellement faim qu'il pouvait à peine attendre le dernier convive. Il mangeait assez bien, surtout du second plat, qui était toujours un de

ses mets favoris. Mais il faut songer qu'il ne soupait pas, et ne déjeunait qu'avec du thé. Chaque dîner était une espèce de fête. Les propos les plus instructifs, sans aucun ton magistral, assaisonnaient le repas, et abrégeaient le temps depuis une heure jusqu'à trois, et souvent plus tard, sans que l'intérêt et le plaisir diminuassent un moment. Il ne voulait pas de calmes plats, comme il appelait les rares et courts moments où la conversation languissait ; il avait l'art de créer et de nourrir une conversation générale ; il ne parlait à chacun que de ce qui l'intéressait. Il fallait que les bruits de ville fussent bien remarquables pour qu'ils arrivassent jusqu'à sa table. Il n'y était jamais question de la philosophie critique. Il était à cent lieues de l'intolérance des savants qui mettent toujours la conversation sur leurs études favorites. Son langage était tout à fait populaire, et un étranger, qui n'aurait connu de lui que ses écrits, eût eu bien de la peine à deviner, en l'entendant parler, que ce fût là le plus grand métaphysicien du siècle. Quand la conversation tournait sur des objets relatifs à la physiologie, à l'anatomie, ou sur les mœurs de certains peuples, on y disait souvent des choses qui ailleurs eussent pu devenir et passer pour lestes, mais qui là étaient graves par le ton dont elles étaient dites et l'esprit général de la conversation. Kant s'appliquait à lui et à ses amis la maxime : *Sunt castis omnia casta.* Dans le choix de ses commensaux, outre le précepte relatif au nombre, il en suivait deux autres encore. Premièrement, il les choisissait de différents états, fonctionnaires publics, professeurs, médecins, ecclésiastiques, négociants instruits, étudiants studieux, afin de varier la conversation ; secondement, il voulait que ses commensaux fussent plus jeunes et même beaucoup plus jeunes que

lui, pour que la société fût plus animée, et aussi pour s'épargner le chagrin de se voir enlever ceux avec lesquels il passait sa vie. Quand l'un d'eux était malade, il en était très affecté, au point qu'on eût pu croire qu'il aurait de la peine à supporter sa mort. Il envoyait à tout moment savoir de ses nouvelles; il attendait avec anxiété la crise de la maladie, et ses travaux même en étaient troublés. Le malade avait-il fermé les yeux, Kant se montrait résigné, tranquille, et on eût pu dire presque indifférent. Malgré ses scrupules à observer ce second précepte dans le choix de ses commensaux, il en perdit plusieurs, et son stoïcisme eut surtout à souffrir de la perte de l'inspecteur Ehrenboth, jeune homme d'un esprit supérieur et d'une instruction très étendue.

C'était principalement la politique qui faisait les frais de la conversation. On y traitait à fond des nouvelles du jour, que rapportaient les gazettes. Kant n'avait foi à aucun événement dont on ne donnait ni la date ni le lieu: cet événement fût-il d'ailleurs le plus vraisemblable, il ne voulait pas même qu'on s'en occupât. Son coup d'œil politique était si étendu et si perçant, et pénétrait si avant dans le fond des affaires, que souvent on croyait entendre un diplomate versé dans les secrets des cabinets. Pendant les guerres de la Révolution française, il avança, surtout par rapport aux opérations militaires, des conjectures et des paradoxes qui se vérifièrent ponctuellement, comme s'était vérifiée sa grande conjecture astronomique, qu'entre Mars et Jupiter il n'y avait point de lacune dans le système planétaire, conjecture qu'avaient pleinement justifiée, de son vivant, la découverte de la Cérès par Piazzi à Palerme, et celle de la Pallas par Olbers à Brême. Une de ses opinions singulières était

que Bonaparte n'avait pas le dessein d'aller en Egypte ; et il admirait extrêmement l'art avec lequel il masquait, par ce feint projet, son dessein véritable d'aller en Portugal. Le Portugal lui paraissait une province anglaise, dont la conquête pouvait porter un coup mortel à l'Angleterre, en empêchant l'importation des produits des manufactures anglaises en Portugal et l'exportation du vin de Porto, cette boisson favorite des Anglais. Il persista à combattre l'expédition en Égypte, alors même que les journaux l'annonçaient déjà comme heureusement terminée : il prétendait que cette entreprise était tout à fait impolitique, et que les Français ne pourraient tenir en Égypte. Les événements firent voir qu'il ne s'était pas trompé sur l'issue de cette expédition. Tous les grands événements du jour étaient ainsi débattus en tous sens à sa table, au grand profit et agrément de ses convives.

Sans doute la politique était ce qui l'intéressait le plus ; mais il suivait aussi avec un vif intérêt tous les progrès des connaissances humaines, et les découvertes récentes en tout genre, surtout dans la géographie et dans l'histoire. Il parlait si fréquemment des voyages de Hornemann et de Humboldt, que son domestique pouvait venir à son secours lorsqu'un nom lui échappait. Les découvertes de Piazzi, d'Olbers et d'Herschel firent sur lui la plus grande impression ; il en parlait souvent, mais sans rappeler qu'il les avait prédites longtemps à l'avance. La craniologie de Gall le frappa beaucoup. Sans faire usage des médecins pour lui-même, il recherchait leur société, à cause de leurs connaissances accessoires, et se plaisait à causer avec eux d'histoire naturelle, de météorologie, de la chimie, qu'il aimait beaucoup et dont il présageait des merveilles, et, sur la fin de sa vie, du galvanisme, qui

malheureusement le trouva trop avancé en âge pour qu'il ait pu s'en rendre bien compte, malgré tous ses efforts. Il ne cessa de lire jusqu'au dernier moment les ouvrages qui paraissaient sur cette matière. Un entre autres a été trouvé sur son bureau, avec des marques au crayon sur les marges. Il invitait à sa table tous les jeunes médecins qui revenaient de voyages scientifiques : par exemple, MM. Motherby, Reusch, Oelsner, Lobmeyer et autres, et il leur faisait raconter ce qu'ils avaient vu et appris de nouveau. Le système de Brown lui paraissait la découverte capitale de la médecine moderne, et il l'étudia avec le plus grand soin aussitôt que Weichardt l'eut fait connaître en Allemagne. Il regardait ce système comme un progrès de la plus haute importance, non seulement pour la médecine, mais pour l'humanité, et comme un produit naturel de la marche de l'esprit humain, qui, après beaucoup de détours, finit toujours par revenir à ce qu'il y a de plus simple. Il s'en promettait le plus grand bien, et aussi sous le rapport de l'économie, la pauvreté empêchant plus d'un malade de se procurer les remèdes chers et compliqués. Il n'en fut pas ainsi de la découverte du docteur Jenner ; il ne reconnut pas d'abord, ni même plus tard, l'utilité de la vaccine. Il trouvait qu'il n'était pas sans danger pour la nature humaine de se familiariser ainsi avec la nature animale, et que le mélange des miasmes animaux avec le sang, ou du moins avec la lymphe, pouvait introduire le germe des maladies des bêtes dans l'organisation de l'homme. Il doutait même, faute d'expériences assez nombreuses et bien constatées, que ce fût un préservatif réel contre la petite vérole. Les essais de Beddoes sur l'air vital, ainsi que la méthode de Reich pour enlever la fièvre, excitèrent vivement son attention. Il atta-

chait une extrême importance en médecine à la constitution atmosphérique et au rôle qu'y joue l'électricité. Il rapportait à cette cause, et à son influence cachée, une foule de phénomènes pathologiques, inexplicables d'ailleurs. Alors même qu'il avait tort, ses amis trouvaient encore un puissant intérêt dans ces discussions approfondies, qu'il semait de mille traits ingénieux, et qu'animait un amour sincère de l'humanité et de la science.

Celle de ses facultés qui commença à décliner le plus sensiblement fut sa mémoire, qui avait toujours été très mauvaise pour les choses de la vie commune. Il répétait plusieurs fois par jour les mêmes anecdotes. Pour éviter à ses amis l'ennui de ses répétitions, il avait soin d'écrire ce dont il voulait les entretenir à dîner, sur de petits papiers, qui s'égaraient, et qu'il remplaça par un petit cahier à cet usage, lequel devint ainsi une espèce de journal régulier. Il s'embrouillait dans les comptes d'argent... Il ne mesurait plus le temps exactement, surtout dans ses petites divisions, et devenait à la fois oublieux et très impatient. Quelquefois on essayait de se servir de ce défaut à son profit, par exemple pour ne pas lui donner du café, qu'il aimait beaucoup, mais qui l'agitait un peu la nuit ; mais tôt ou tard il fallait céder à l'extrême vivacité de ses désirs. Il demandait du café *sur-le-champ*, selon sa coutume. On tâchait de lui faire prendre le change, de détourner son attention, et on le faisait attendre le plus possible. Il revenait à la charge ; on lui disait d'abord : « Le café va venir. — Oui, répondait-il, c'est là le mal, il va venir, il n'est pas venu ». Alors on lui disait : « Il vient à l'instant. — Oui, à l'instant, mais il y a une heure que cet instant dure ». A la fin il se résignait stoïquement : « Ah ! dans l'autre

monde, je suis bien décidé à ne plus demander du café ». Ou bien, il se levait de table, allait à la porte, et criait le plus fort possible : « Du café, du café » ; et quand enfin il voyait monter le domestique, il s'écriait, plein de joie, comme le matelot du haut de ses hunes : « *La terre, la terre, j'aperçois la terre !* »

Mais où l'effet de l'âge paraissait davantage, c'était dans la faiblesse qu'il montrait pour sa théorie de l'électricité. On sait l'importance qu'il attachait à la constitution atmosphérique, et le rôle qu'il y faisait jouer à l'électricité. Il finit par lui attribuer les phénomènes les plus différents, par exemple l'espèce de mortalité des chats qui eut lieu à cette époque à Breslau, à Vienne, à Copenhague et ailleurs. Il l'expliquait par le rapport de l'électricité générale qui régnait alors dans l'atmosphère, avec celle dont ces animaux sont particulièrement chargés. Il trouvait que l'électricité influe jusque sur la forme des nuages : il voulait même qu'elle fût la cause de ses pesanteurs de tête, et il espérait qu'avec un changement de temps cette indisposition passerait. Il éludait toute objection contre sa théorie favorite ; et comme elle lui était un motif de consolation, ses amis ne cherchaient guère à le contredire.

Pendant tout l'hiver de 1802 il ne sortit pas une fois. Au printemps on essaya de lui faire faire quelques promenades en voiture, et de le descendre dans son jardin. Mais il le reconnaissait à peine, et il disait qu'il ne savait où il était. Il se sentait mal à l'aise comme dans une île déserte, et redemandait les lieux auxquels il était accoutumé. Le printemps ne lui fit presque pas d'impression. Quand le soleil brillait dans le ciel, quand les arbres commençaient à fleurir, et que ses amis lui faisaient remarquer, pour l'égayer, ce réveil de la

nature, il disait avec froideur et indifférence : « C'est de même chaque année, et toujours de même ». Le seul plaisir qu'il eut fut le retour d'une fauvette qui, le printemps précédent, était venue chanter devant sa fenêtre. Encore cet unique plaisir ne lui resta pas ; le froid chassa la fauvette. Kant l'attendit avec une tendre impatience ; et, comme elle tardait : « Il doit faire encore froid sur les Apennins », dit-il ; et il souhaitait un bon voyage à l'amie qui devait revenir le visiter, soit par elle-même, soit dans ses enfants. Mais ni elle, ni les siens ne revinrent. La bonne saison s'écoula ainsi sans faire de bien au pauvre vieillard.

1803 le trouva triste et fatigué de la vie. Il disait qu'il n'était plus bon à rien et qu'il ne savait plus que faire de lui-même. Le soir, quand on le menait au lit, il montrait son corps décharné, et disait à ses amis, d'une voix douce et mélancolique : « Ah ! messieurs, vous êtes jeunes et forts ; vous voyez mes misères : quand vous aurez quatre-vingts ans, vous serez aussi faibles que moi » ; et il montrait en se plaignant, mais sans aucune faiblesse, ses mains et ses pieds, d'une maigreur extrême. « Je n'ai plus longtemps à vivre, ajoutait-il, mais je m'en vais avec une conscience pure et avec le sentiment consolant que je n'ai fait sciemment ni d'injustice ni de peine à personne. » Et quand M. Hasse lui disait : « A merveille pour vous ; mais quand on n'a pas la conscience nette ? — Hé bien ! alors il faut tout faire pour réparer la brèche : il faut restituer, dédommager, expier autant que possible ». Plus d'une fois le noble vieillard, dans le sentiment de jour en jour plus douloureux de cette faiblesse de l'âge qui effrayait aussi Socrate, souhaita la mort. « La vie, disait-il, est pour moi un fardeau : je suis las de le porter ; et si cette nuit l'ange de la mort

m'appelait, je lèverais les mains, et dirais de grand cœur : Dieu soit béni ! Je ne suis pas un poltron, et j'ai encore assez de force pour en finir si je voulais : mais je regarde une pareille action comme immorale. Celui qui se détruit est une charogne qui se jette elle-même à la voirie. » M. Wasianski fait ici parler Kant un peu différemment : « Messieurs, aurait-il dit, je ne crains pas la mort, je saurai mourir ; et je vous assure devant Dieu que si cette nuit je sentais que je vais mourir, je lèverais les mains et dirais : Dieu soit béni ! Mais si un mauvais démon s'asseyait sur mon cou et me soufflait à l'oreille : Tu as rendu malheureux un de tes semblables ; alors ce serait tout autre chose ». Paroles qui caractérisent parfaitement l'homme de bien, qui n'eût pas racheté sa vie au prix d'une faiblesse, et qui se disait sans cesse à lui-même et avait pris pour devise :

Summum crede nefas animam præferre pudori,
Et propter vitam vivendi perdere causas.

Le 2 juin 1803, M. Hasse lui ayant demandé ce qu'il attendait après cette vie : « Rien d'arrêté », répondit-il après quelque hésitation. Un instant auparavant, il avait répondu à une autre personne : « Je ne sais rien de l'état à venir ». Une autre fois il se prononça pour une sorte de métempsychose.

« Éternité, dit-il un jour, entre toi et ici il y a un immense abîme. Avoir un pied dans l'éternité, l'autre ici, c'est ressembler à l'ange du Coran dont un sourcil est éloigné de l'autre de huit milles lieues. »

De temps en temps il retrouvait quelque force, et il y avait des occasions où il parlait encore avec une expression profonde. Ç'avait toujours été là l'éloquence qui lui était propre. Il était étranger à toute

déclamation, et ignorait les gestes étudiés, mais une chaleur intérieure était dans sa voix et dans ses moindres paroles. Kant se montra encore une fois tout entier à ses amis, en leur parlant de l'instinct merveilleux des animaux, et d'une expérience qu'il en avait faite lui-même. Dans un été assez froid où il y avait eu peu d'insectes, il trouva dans un magasin de farine plusieurs nids d'hirondelles, avec un certain nombre de petits étendus à terre sans vie. Les recherches qu'il fit le portèrent à conclure que c'étaient les hirondelles elles-mêmes qui, par un instinct de prévoyance et malgré la tendresse maternelle, ne pouvant nourrir tous leurs petits, en avaient sacrifié quelques-uns pour sauver les autres. « A cette découverte, disait Kant, je restai stupéfait ; il n'y avait qu'à adorer et à s'incliner » ; et il disait cela d'une manière qu'il est impossible de décrire. La haute piété qui régnait sur son visage vénérable, le son de sa voix, le tremblement de ses mains jointes, étaient quelque chose d'unique. Une amabilité sérieuse animait aussi son visage lorsqu'il racontait comment un jour, tenant dans ses mains une hirondelle, il était resté longtemps à regarder et à lire dans ses yeux, et qu'il lui avait semblé qu'il voyait le ciel. « Il y a un Dieu », s'écriait-il, et il dévepait avec force l'argument tiré de l'ordre physique et des causes finales. Un débutant en philosophie lui ayant envoyé un écrit qui contenait sur le verso du titre une formule algébrique de Dieu, Kant écrivit au-dessous avec un crayon : « Ce serait $= 0$ ».

Il avait fini par ne plus suivre le mouvement qu'il avait lui-même imprimé à la philosophie allemande, et les systèmes qui étaient venus après le sien n'avaient pour lui aucun intérêt, ou lui donnaient même de l'humeur. Il levait les épaules quand on lui parlait

de Reinhold. Il ne fallait pas lui parler de Fichte et de son école ; il accusait Herder de vouloir être dictateur. Reimarus était le philosophe qu'il estimait le plus, et il faisait souvent l'éloge du professeur Kraus et du prédicateur Schulz.

Le 22 avril 1803, anniversaire de sa naissance, Kant réunit encore ses amis, et tâcha d'être gai, sans y réussir. Chacun vit bien que c'était la dernière réunion de ce genre. Le 24 avril, il écrivit dans son journal : « La Bible dit : *Notre vie dure soixante-dix ans, au plus quatre-vingts, et la meilleure n'est que fatigue et travail* ».

Sa faiblesse ne lui permit plus de recevoir d'autres visites que celles de ses plus intimes amis, et toute visite d'étranger lui devint insupportable. Il ne s'y prêtait qu'avec une peine extrême. On s'adressait à M. Wasianski, qui n'obtenait pas toujours sa permission. Au moins faisait-il ses conditions, et il ne fallait pas le tenir longtemps. Il recevait debout, appuyé sur son bureau, n'invitait pas à s'asseoir, ou même, « ce que j'ai vu, dit M. Hasse, il laissait ses visiteurs dans l'antichambre, paraissait un moment à la porte, et à tous les compliments qu'on lui faisait il répondait : « Vous voyez en moi un pauvre vieillard à moitié mort ». Mais il reçut avec plaisir la visite de M. Otto, l'ambassadeur français qui traita de la paix avec lord Hawkesbury ; et lui-même exprima le regret que son état ne lui eût pas permis de faire la connaissance du duc de Brunswick, à son passage par Kœnigsberg. L'illustration personnelle l'attirait, toute autre lui était indifférente ; et quand le matin il avait reçu des visites de grands seigneurs ou de personnages titrés, il se plaignait à dîner de n'avoir vu que des hommes à rubans et à crachats. Il y avait de temps en temps des scènes touchantes, d'autres ridicules. Un jeune médecin russe,

qui avait passionnément désiré d'être présenté à Kant, aussitôt qu'il le vit se jeta sur sa main et le baisa. Le lendemain il se présenta de nouveau, et demanda au domestique de l'écriture de Kant. Celui-ci ayant trouvé un morceau de la préface de l'*Anthropologie*, depuis longtemps imprimée, le donna au jeune homme, qui, dans un transport de joie, baisa le papier, et ne sachant comment témoigner assez sa reconnaissance, ôta l'habit et le gilet qu'il portait, et en fit cadeau au domestique avec un thaler. Toutes les bagatelles qui avaient appartenu à Kant ont été ainsi considérées comme des reliques. On conserve aujourd'hui à Dresde, dans un cabinet de curiosités, une paire de souliers de Kant. Après sa mort on se disputa ses vêtements et ses meubles ; et sa vieille casquette, qui avait plus de vingt ans et ne valait pas six liards, fut vendue 8 rixdales 1/2, environ 33 fr.

Pour surcroît de misère, il perdit alors en partie le seul œil qui lui restait de bon. Depuis très longtemps il avait perdu l'usage de l'œil gauche. On ne s'en apercevait que quand on le savait ; il n'aimait pas à en parler, et prétendait même qu'on ne voyait pas mieux avec deux yeux qu'avec un seul, et que la vision, en se retirant de l'un, se fortifiait dans l'autre. Au milieu de 1803, l'œil droit aussi s'affaiblit et ne vit plus distinctement. Kant fut donc obligé de renoncer à toute écriture et à toute lecture, aux journaux politiques et scientifiques, et fut à peine en état de signer son nom, mais toujours sans aucun tremblement. Plus tard même il en devint incapable, et en décembre il se décida à donner à M. Wasianski une procuration générale. La signature qu'il donna à grand'peine en cette occasion est le dernier mot qu'il ait écrit.

Il ressentait profondément sa situation, poussait

souvent des soupirs, et murmurait de temps en temps les mots de tutelle et de dépendance. Il essayait de se passer le plus possible des services de son domestique, tâchait de se tenir debout et de marcher droit. Le corps était abattu, mais l'esprit n'avait pas encore perdu toute sa force.

Quoiqu'il fît grand cas des médecins, il ne voulait pas y avoir recours. Il était fier de n'en avoir jamais eu besoin, et il soutenait qu'il n'était pas malade, mais vieux et faible. « Je veux bien mourir, disait-il, mais non pas par la médecine. » Et il rappelait cette inscription funéraire d'un homme que la médecine avait tué : « Un tel se portait bien ; pour avoir voulu se porter mieux, il est ici ». Toute la pharmacopée de Kant consistait en quelques pilules qu'il prenait après son repas, et que lui avait données le docteur Trünmer, son camarade de collège, la seule personne au monde qu'il tutoyât. Il était en médecine d'une complète hétérodoxie ; sa maxime était : *Pharmacon venenum.*

Ses amis le soutenaient à la fin de 1803 en lui parlant du printemps prochain, où il aurait ses quatre-vingts ans, et célébrerait l'anniversaire de sa naissance. Cette idée le réjouit. « Mais, dit-il, il faut le faire *sur-le-champ* » ; et il voulut absolument qu'on le satisfît, et qu'on le laissât boire un verre de champagne à la santé de ses amis.

Quelques éclairs de gaîté se montraient encore de loin en loin. Un jour qu'on avait parlé à table de l'expédition des Français en Angleterre, et qu'on avait beaucoup employé devant lui les expressions de *mer* et de *terre ferme*, il dit en riant qu'il y en avait aussi beaucoup de mer, dans son assiette, et pas assez de terre ferme. En effet, depuis quelque temps on ne lui permettait plus qu'un peu de soupe.

Il ne pouvait plus trouver les expressions de la vie commune : mais, chose étrange ! même dans sa plus grande faiblesse, il parlait encore avec une précision étonnante de tout ce qui se rapportait à la géographie physique, à l'histoire naturelle ou à la chimie. Il s'expliquait fort bien sur toutes les espèces de gaz et leurs éléments. Il pouvait réciter les tables de logarithmes de Képler ; et dans les derniers mois, quand sa faiblesse effrayait ses amis et mettait obstacle à toute conversation, M. Wasianski leur disait : « Parlons de sciences, et je parie que Kant comprend tout, et entre dans la conversation ». Ils n'en voulaient rien croire. « J'en fis l'essai, dit M. Wasianski, et j'adressai à Kant quelques questions sur les Barbaresques. Il me raconta en peu de mots leur manière de vivre ; il fit même la remarque que, dans le mot *Alger*, *ge* devait se prononcer *gie*, Algier. »

Sa seule distraction était la musique de la garde montante. Quand elle passait devant sa maison, il laisait ouvertes les portes de son cabinet, et l'écoutait avec attention et plaisir. On pourrait croire que l'auteur de la *Critique du jugement* (Théorie du goût et des arts) n'aimait que la belle et noble musique, celle des premiers artistes. Nullement ; il distinguait mal la bonne musique de la mauvaise, et il aimait par-dessus tout la musique forte. Ayant une fois entendu de la musique funèbre à l'occasion de la mort de Mosès Mendelsohn, il n'y avait trouvé qu'une lamentation ennuyeuse. Il aurait voulu que l'artiste eût exprimé encore autre chose que la douleur, par exemple la victoire sur la mort, le jugement dernier ; et il avait été sur le point de s'enfuir. Depuis cette cantate, il ne voulut plus assister à aucun concert, de peur d'éprouver le même désappointement. La musique qui lui plaisait était la musique militaire.

Le 17 août, il avait écrit dans son journal ces six vers :

Chaque jour a ses peines,
Et le mois a trente jours;
Ainsi le compte est clair,
Et l'on peut dire sûrement
Que le mois le plus heureux
Est toi, beau février !

On ne sait d'où Kant avait tiré ces vers ; mais ce mois de février qu'il célébrait ainsi devait être celui de sa mort. Elle approchait visiblement. Ses nuits devinrent mauvaises et se remplirent de songes effrayants. Il ne rêvait que scènes tragiques, meurtres, assassinats. Il se croyait chaque nuit assailli par des brigands, et ces rêves sinistres s'emparèrent tellement de son imagination qu'en s'éveillant il prit une fois pour un assassin son domestique, qui accourait à son secours. Le jour, il souriait de ses fantômes nocturnes, et il écrivait sur son journal : « Se garder des mauvais rêves ». Quelquefois aussi ses rêves, sans être moins fatigants, étaient d'une tout autre nature. Ses oreilles étaient involontairement assiégées d'airs populaires qu'il avait autrefois entendu chanter aux enfants dans la rue, et il ne pouvait parvenir à s'en délivrer. Quelquefois c'étaient des souvenirs d'écolier qui l'assaillaient, et le Descartes de notre siècle récitait : *Vacca* la pince, *forceps* la vache, *rusticus* la moustache, *nebulo*, c'est toi : en un mot, Kant tombait en enfance.

Le 8 octobre, il devint sérieusement malade pour la première fois de sa vie. Il n'avait jamais eu qu'une fièvre, quand il était à l'Université, et, depuis, une forte contusion à la tête en se heurtant contre une porte. Ç'avaient été là toutes ses maladies, et il ne pouvait s'en rappeler aucune autre. Ses pesanteurs de tête et

ses faiblesses d'estomac n'étaient que l'effet inévitable de l'âge. Mais le 8 octobre il eut une petite indigestion dont les suites pensèrent lui être funestes. Il tomba par terre et on le porta à moitié mort dans son lit. Pour la première fois, un médecin, le docteur Oelsner, fut appelé. On parvint à le ranimer; il se rétablit un peu, reprit de l'appétit et quelque gaîté, et redemanda ses vieux mets favoris et ses amis. On rappela les uns, on tâcha de lui faire oublier les autres; mais depuis il n'eut plus que des intervalles d'esprit et de vie.

Pendant ces courts intervalles, son excellent cœur se montra tout entier. Il exprimait à M. Wasianski sa reconnaissance avec une émotion profonde, et prenait des mesures pour récompenser le zèle du nouveau domestique, Jean Kauffmann, qui avait succédé à Lempe, et qui le soignait avec un attachement particulier et une patience infatigable. Kant l'appréciait et lui fit du bien. M. Hasse rapporte même que les derniers jours, touché des soins pénibles que lui prodiguait son fidèle domestique, une fois Kant voulut lui baiser la main.

Dans le mois de décembre sa vue s'éteignit tout à fait.

En janvier 1804, il perdit tout appétit. Il ne faisait que bégayer à table, et ne parlait distinctement que dans son lit. Ses nuits étaient sans repos et sans sommeil. Il commença à ne plus reconnaître ceux qui étaient autour de lui, d'abord sa sœur, puis M. Wasianski; son domestique fut celui qu'il reconnut le plus longtemps.

Enfin vint le mois de février, sur lequel il avait écrit le verset que nous avons cité, et qui en effet fut le moins pénible de ses derniers mois, puisqu'il n'eut

pour lui que douze jours. Son corps était réduit, comme il le disait lui-même, au *minimum*. Quelques jours avant de mourir, il était à moitié mort. Le 3 février, son médecin, le docteur Oelsner, qui était son collègue à l'Université, et alors recteur, étant venu lui faire visite, Kant se leva, lui tendit la main, et prononça successivement et distinctement ces mots : « beaucoup de fonctions, fonctions importantes » ; puis : « beaucoup de bonté », puis enfin : « reconnaissance ». Tout cela sans liaison, mais avec chaleur. M. Wasianski expliqua tout haut à M. le recteur que Kant voulait dire qu'il avait beaucoup de fonctions importantes, que c'était beaucoup de bonté à lui de lui faire visite, et qu'il en avait bien de la reconnaissance. « C'est cela », dit Kant, qui essayait de se tenir debout et tombait presque de faiblesse. Le médecin le pria de s'asseoir. Kant tardait ; M. Wasianski expliqua encore que Kant ne voulait pas s'asseoir devant lui. M. Oelsner paraissait en douter, et fut touché jusqu'aux larmes lorsque Kant rassemblant ses forces, dit avec effort : « Le sentiment de la politesse ne m'a pas encore abandonné ». Le 5 février, M. Wasianski dîna chez lui avec un de ses amis. On fut obligé de le porter à table, et, comme il tombait de côté, de relever et d'assurer ses coussins. « Voilà tout en ordre », dit M. Wasianski. « Oui, répondit Kant, *testitudine et facie*, comme un jour de bataille. » Le 6, ses regards devinrent fixes ; il ne dit plus un mot ; seulement, quand on parlait de sciences, il donnait encore quelques signes qu'il était là. Quelques mois auparavant, il s'était fait dans le caractère de Kant cette petite décomposition qui précède et annonce toujours la mort. Le plus doux des hommes était devenu d'humeur difficile et quelquefois assez dure. Ce changement avait touché tous ses amis, au lieu de les rebuter ;

ils n'y virent que l'effet de la dernière lutte, dans laquelle la nature physique était la plus forte. Quelques semaines avant sa mort, la lutte avait cessé, et il ne parut plus en lui la moindre trace d'inquiétude et de mauvaise humeur.

« Le 7 février, dit M. Hasse, nous fûmes invités chez lui pour la dernière fois. A peine l'avait-on porté à table, et avait-il pris une cueillerée de soupe, qu'il demanda à être reporté dans son lit. Quand on le déshabilla, nous vîmes que ce n'était plus qu'un squelette, et son corps épuisé s'affaissa dans le lit comme dans un tombeau. Nous restâmes à table, nous entretenant de lui avec M. Wasianski. Il le remarqua, et prononça très distinctement le mot : état, état (*zustand*, *zustand*). Nous lui dîmes : « Vous entendez, monsieur le professeur, que nous parlons de vous ? — Oui, justement » (*ja*, *ganz recht*), dit-il encore, et ce fut le dernier mot que j'entendis de sa bouche, ce fut la dernière fois que je le vis. Il ne se releva plus ».

Le 9 il ne répondit plus aux questions qu'on lui fit. Le 10 au matin, M. Wasianski lui ayant demandé s'il le reconnaissait, il répondit oui, lui tendit la main, et le caressa sur la joue. Le 11 au soir, ses yeux étaient éteints et son visage calme. « Je lui demandai, dit M. Wasianski, s'il me reconnaissait. Il ne me répondit point ; mais il me tendit les lèvres comme pour m'embrasser. Une profonde émotion me saisit. Je ne sache pas qu'il ait jamais embrassé aucun de ses amis, du moins je ne l'ai jamais vu embrasser personne. Une fois seulement, quelques semaines avant sa mort, il embrassa sa sœur et moi, mais sans paraître savoir ce qu'il faisait. Je regardait le mouvement de ses lèvres comme l'adieu de l'amitié, et ce fut le dernier

signe de connaissance qu'il donna. Tous les symptômes d'une mort prochaine paraissaient. Je voulus assister à sa mort comme j'avais assisté à une grande partie de sa vie, et je restai près de son lit la dernière nuit. Vers une heure du matin, il revint un peu à lui, et quand je lui présentai à boire, il put approcher sa bouche du verre : et comme elle n'avait pas la force de garder la boisson, il la tint fermée avec sa main jusqu'à ce que tout fût avalé, et il me dit encore intelligiblement : C'est bon. Ce fut son dernier mot. Bientôt les extrémités devinrent froides et le pouls intermittent. Le 12 février, à quatre heures du matin, le pouls n'était déjà plus sensible ni aux mains, ni aux pieds, ni au cou. A dix heures son visage changea visiblement : l'œil était fixe et éteint, et la pâleur de la mort décolora son visage et ses lèvres. Vers onze heures le moment fatal approcha. Sa sœur était debout au pied de son lit, son neveu au chevet, moi à genoux près de lui, essayant de surprendre encore quelque étincelle de vie dans ses yeux. Je fis appeler son domestique pour qu'il pût être témoin de la mort de son bon maître. Un de ses meilleurs amis, que j'avais fait avertir, arriva. La respiration devint de plus en plus faible : on apercevait à peine un souffle léger sur ses lèvres, et sa mort fut une cessation de la vie, et non pas une crise. A onze heures Kant avait cessé de vivre. »

La mort bien constatée, on lui rasa la tête, et M. le professeur Knorr se chargea de prendre son masque, et même la forme entière de la tête, pour la collection du docteur Gall. Le corps fut exposé quelques jours dans une chambre de la maison, et il n'y eut personne dans la ville qui ne s'empressât de profiter de cette dernière occasion de pouvoir dire qu'il avait vu Kant. Pendant plusieurs jours, à toute heure, la maison était

remplie d'une foule immense de personnes de toutes conditions. Il y en avait même qui revenaient deux ou trois fois, et plusieurs jours d'exposition suffirent à peine à la curiosité publique. L'état de maigreur auquel le corps était arrivé excitait l'étonnement général. Kant avait écrit lui-même, quelques années auparavant, la manière dont il voulait être enterré ; il aurait voulu que ce fût le matin, dans un profond silence, et sans autre suite que ses commensaux. Sur quelques remarques de M. Wasianski, qu'il avait chargé d'exécuter ses volontés dernières, il ne mit plus d'importance à ces dispositions, et n'en parla point : on fut donc libre à cet égard. Le 28 février, à deux heures après midi, un cortège immense, les premiers personnages de la ville en tête, se réunit pour accompagner Kant à sa dernière demeure. Tous les étudiants suivaient, décemment habillés et profondément recueillis ; après eux venait une foule innombrable de gens à pied, de toutes les classes. Sur le cercueil était cette inscription : *Cineres mortales immortalis Kantii* (*Restes mortels de l'immortel Kant*). Le corps fut porté ainsi en grande pompe, au son de toutes les cloches, jusqu'à l'église de l'Université, qui était richement illuminée. Là était dressé un superbe catafalque. Une cantate funèbre fut exécutée, et deux discours exprimèrent les sentiments qui remplissaient tous les cœurs. Après la cérémonie, les restes de Kant furent déposés dans le caveau de l'Université. On ensevelit avec lui et on plaça sous sa tête un coussin sur lequel les étudiants lui avaient autrefois présenté des vers. Le 22 avril suivant, anniversaire de sa naissance, l'Université lui fit de nouveau des obsèques solennelles, et son buste fut installé dans la grande salle.

(*Fragments et Souvenirs*, pp. 5 à 54, 1857).

V

SOUVENIRS D'ALLEMAGNE

I. Hegel.

J'allais quitter Francfort pour faire le tour de l'Allemagne, quand une rencontre inattendue vint changer mes desseins. M. Schlosser, venant d'être nommé professeur d'histoire et bibliothécaire à l'université d'Heidelberg, m'engagea à faire avec lui une excursion jusqu'à cette ville, et j'acceptai cette offre comme on accepte une partie de campagne, comme à Paris tout étranger va visiter Versailles ou Fontainebleau.

Cette petite course me fit grand plaisir. Je vis en passant Darmstadt, qui est une charmante ville avec de magnifiques jardins. Pour Heidelberg, il n'y a pas un livre de voyage sur le Rhin qui ne célèbre avec raison sa situation sur les bords du Neckar, les ruines pittoresques de son vieux château, la beauté des environs, la variété des points de vue tour à tour les plus riants ou les plus sauvages. Mais, dans une ville d'université, il fallait bien voir aussi quelques professeurs. M. Schlosser m'introduisit chez son ami M. Daub,

le théologien philosophe dont il m'avait fait un si grand éloge. M. Daub est un homme d'une physionomie mâle et sérieuse. Le peu qu'il me dit avait l'accent de la conviction et de la force ; mais il me fut impossible d'engager avec lui une conversation régulière, car il entend à peine le français ; et il me déclara, avec une modestie admirable, que si j'étais curieux de philosophie, ce n'était pas à lui qu'il fallait m'adresser, mais au professeur de philosophie de l'université d'Heidelberg, M. Hegel. Je me souvins que ce nom m'avait été prononcé entre plusieurs autres par M. Schlegel avec un éloge assez médiocre, et j'hésitai si je ferais visite à celui qui le portait. J'étais pressé de retourner à Francfort et n'avais pas destiné plus de deux ou trois jours à cette promenade. Cependant, par scrupule de conscience, je me décidai à aller voir M. Hegel quelques heures avant le départ de la voiture. Mais ce jour-là la voiture partit sans moi ; le lendemain, elle partit sans moi encore, et le surlendemain je ne quittai Heidelberg qu'avec la ferme résolution d'y revenir et d'y séjourner quelque temps avant de rentrer en France.

Que s'était-il donc passé ? J'avais trouvé sans le chercher l'homme qui me convenait. Dès les premiers mots, j'avais plu à M. Hegel, et il m'avait plu ; nous avions pris confiance l'un dans l'autre, et j'avais reconnu en lui un de ces hommes éminents auxquels il faut s'attacher, non pour les suivre, mais pour les étudier et les comprendre, quand on a le bonheur de les trouver sur sa route.

Il n'est pas très facile d'expliquer cette sympathie si prompte et si forte qui m'attira vers le professeur de philosophie de l'université d'Heidelberg. M. Hegel n'avait point encore la renommée qui pouvait exercer

quelque prestige sur l'imagination d'un jeune homme: il ne passait alors que pour un élève distingué de M. Schelling. Ce n'étaient pas non plus sa brillante élocution et le charme de sa parole qui avaient pu me séduire ; il s'est toujours exprimé avec peine en allemand, et il parlait très mal le français. Voici comment je me rends compte du goût que je ressentis d'abord pour lui. A Francfort, le seul esprit supérieur que j'eusse rencontré était Schlegel, et Schlegel était mystique et illibéral ; au fond, il détestait la Révolution française et la France, tandis que moi j'adorais la Révolution, la liberté et la philosophie. Mon jeune spiritualisme avait même de la peine à ne pas être injuste envers le mysticisme. M. Hegel aimait la France, il aimait la Révolution de 1789, et, pour me servir d'une expression de l'empereur Napoléon, que M. Hegel me rappelait souvent, lui aussi il était *Bleu*. Il était à la fois très libéral et très monarchique, et ces deux sentiments sont aussi au plus haut degré et dans mon cœur et dans ma raison. Il connaissait parfaitement l'histoire de la Révolution française, qui m'était familière, et nous en parlions perpétuellement. J'étais charmé de retrouver dans un homme de son âge et de son mérite mes sentiments les plus intimes; et lui, déjà vieux, semblait comme réchauffer son âme au feu de la mienne. Et puis M. Hegel était un esprit d'une liberté sans bornes. Il soumettait à ses spéculations toutes choses, les religions aussi bien que les gouvernements, les arts, les lettres, les sciences ; et il plaçait au-dessus de tout la philosophie. Il me laissa voir pour ainsi dire le fantôme d'idées grandes et vastes; il me présenta, dans le langage un peu scholastique qui lui était propre, une masse de propositions générales plus hardies et plus étranges les unes que les autres, et qui

firent sur moi l'effet des ténèbres visibles du Dante. Tout ne m'y était pas entièrement inintelligible, et ce que j'en saisissais me donnait un ardent désir d'en connaître davantage. Il y avait du moins entre M. Hegel et moi quelque chose de commun, une foi commune dans la philosophie, une commune conviction qu'il y a ou qu'il peut y avoir pour l'esprit humain une science vraiment digne de ce nom qui n'atteint pas seulement l'apparence, mais la réalité des choses, qui n'exprime pas seulement les rêves mobiles de l'imagination humaine, mais les caractères intrinsèques des êtres. M. Hegel était dogmatique; et, sans que je pusse encore me bien orienter dans son dogmatisme, il m'attirait par là. De son côté, il me savait gré des efforts que je faisais pour l'entendre, et de mon goût pour les grandes spéculations. Ainsi se forma notre amitié, et cette liaison à la fois de cœur et d'esprit qui ne s'est jamais démentie, alors même qu'avec le temps la différence de nos vues en métaphysique se déclara de plus en plus, et que la politique demeura notre seul et dernier lien.

Au bout de quelques jours, je restai persuadé que, pour ne pas être à ma portée, le professeur de philosophie de l'université d'Heidelberg n'en était pas moins un esprit du premier ordre, en possession d'une grande doctrine, digne d'être sérieusement étudiée.

II. L'Université de Gœttingen en 1817.

25 août-5 septembre.

Gœttingen était un village avant que l'Université y fût établie, au commencement du siècle dernier : c'est encore aujourd'hui une fort petite ville. Les maisons nouvelles s'élèvent au milieu des bicoques anciennes :

aucun monument remarquable; tout autour une campagne nue sous un ciel bas et grisâtre: la ville entière est un grand cabinet d'étude.

L'étudiant est comme le citoyen de Gœttingen; le reste des habitants n'y semblent qu'une population d'esclaves. Il est donc naturel qu'un être aussi important soit quelque peu enclin à l'insolence. De plus, il faut savoir que l'aristocratie allemande préfère Gœttingen à toutes les autres universités, comme étant moins occupée de spéculations philosophiques et politiques, que de belle littérature et d'histoire. Il faut songer aussi aux nombreux privilèges attribués aux étudiants dans toutes les universités allemandes. Il est reconnu que les étudiants composent un ordre à part, qui a le pas sur la bourgeoisie et qui n'est pas soumis à la police générale, excepté dans des cas très rares. Un étudiant qui entre violemment dans une maison, qui frappe un bourgeois, ou qui se bat en duel avec un autre étudiant et tue son adversaire, n'est pas justiciable de la justice commune. L'Université a sa police, son sénat (*senatus academicus*) qui juge les étudiants et les punit, les emprisonne, et sans les chasser les invite paternellement à s'en aller ailleurs (*consilium abeundi*), ou bien les chasse sans retour et avec éclat, ce qui s'appelle reléguer (*relegare*). Ces jugements sont imprimés et affichés à la porte de l'Université, et on peut voir par le nombre de ces affiches quelle est la licence de ces jeunes gens. Notre *Conseil académique* en France a bien quelques traits de ressemblance avec le *senatus academicus* allemand; mais il en diffère beaucoup aussi, car il ne connaît que des délits purement universitaires que la police et la justice communes n'atteignent point: il commence où finit le droit commun, et finit où le droit commun commence. En Alle-

magne le *senatus academicus* a un droit exceptionnel qui suspend le droit commun. Les étudiants forment entre eux différentes nations qui rappellent l'Université de Paris au moyen âge. Ces vieilles distinctions subsistent ici dans toute leur force, marquées jusque dans l'habillement. Il est impossible de confondre les étudiants avec les bourgeois. Leur costume est toujours bizarre; voici maintenant quelques variétés de cette bizarrerie. Ne mettez pas de cravate; laissez tomber vos cheveux en désordre sur votre cou et sur vos épaules; endossez une petite redingote de molleton blanc; passez dans vos jambes un pantalon de velours gris d'un pied de large avec deux rangs de baguettes sur les côtés; faites en sorte que ce pantalon énorme soit garni dès le mollet d'un cuir qui tombe sur de petites bottes mises par-dessous; n'oubliez pas la toque, semblable à celle de nos palefreniers, quand ils sont à l'écurie, et vous serez habillé, je crois, à la *teutonne*. Ainsi est habillé un étudiant qui est sous mes yeux; si je savais dessiner, j'en ferais la meilleure caricature. Mais j'oubliais le signe caractéristique de l'étudiant, son vrai symbole, la pipe plus ou moins longue, plus ou moins grosse; un étudiant qui se respecte, surtout s'il est Teuton, ne peut porter une pipe de moins de deux pieds de longueur. Il faut aussi qu'il ait bien soin de laisser croître ses favoris, ses moustaches, souvent même sa barbe, et de prendre un air farouche. J'ai décrit le noble et antique Teuton; voici le Rhénois: pantalon de velours noir, des bottes pardessous; une petite redingote noire garnie de boutons de même couleur et nouée avec des cordons de soie noire; une toque noire, et point de cravate. Ce costume est assez joli tant qu'il est propre.

On ne peut se faire ici une idée de toutes les folies

que se permet cette jeunesse. Ce qui donne de l'importance à ces misères et en général aux étudiants, c'est que les universités en Allemagne sont presque toutes dans de petites villes. Mettez ces mêmes étudiants au milieu d'une population nombreuse, occupée d'autres intérêts, ils se confondront plus ou moins avec elle. On a beau dire que les petites villes sont favorables à l'étude : elles ne sont favorables qu'à la bizarrerie des manières et même à celle des idées. L'isolement est un mauvais apprentissage de la vie commune. Il y a d'ailleurs mille raisons scientifiques qui veulent que les universités soient placées dans de grandes villes. Mais je ne discute pas, je raconte, et je reviens à Gœttingen.

L'université de Gœttingen compte aujourd'hui douze ou quinze cents étudiants : elle n'en a jamais eu davantage, ni même autant. Les cours se font ou dans le bâtiment de l'université ou dans la maison du professeur. Les leçons sont d'avance indiquées pour chaque semestre, comme chez nous. Chaque professeur annonce en latin la matière de son enseignement, avec les jours et les heures, et on réunit ces annonces dans un grand cadre suspendu dans la cour de l'université. On les imprime aussi sous le titre de *Catalogus prælectionum*.

Une université allemande se compose de quatre facultés, à savoir : la théologie, la jurisprudence, la médecine, la philosophie. Cette dernière faculté (*ordo philosophicus*) réunit nos deux facultés des sciences et des lettres. Mais si au moyen âge les lettres et les sciences pouvaient se mêler impunément parce qu'elles étaient peu développées, aujourd'hui elles doivent se séparer pour prendre tout leur essor. J'en demande bien pardon aussi à la philosophie, mais je n'aime pas

trop à voir son nom à la tête d'une faculté où sont renfermés tant d'objets différents, que l'esprit philosophique doit tendre sans doute à embrasser et à rapprocher, mais par les efforts individuels de quelques philosophes, et non pas officiellement. Notre division française de faculté des sciences et de faculté des lettres est plus modeste et plus vraie.

Il y a dans toute faculté deux classes de professeurs : des professeurs ordinaires (*ordentliche*) et des professeurs extraordinaires (*aüsserordentliche*) ; en outre, de jeunes docteurs sont admis, avec l'agrément de la faculté, à donner des leçons dans la salle publique : c'est là la pépinière des professeurs.

Les professeurs ordinaires et extraordinaires reçoivent de l'Etat un traitement fixe assez modique ; mais ils tirent des élèves un traitement éventuel, en général d'un louis par semestre pour chaque élève. Chaque cours s'appelle un collège (*ein Collegium*) : donner un cours, c'est lire un collège (*ein Collegium lesen*). Chaque collège se compose de trois leçons par semaine, et tout professeur lit plusieurs collèges, deux pour le moins ; mais chaque leçon est d'une heure seulement. En supposant donc qu'un professeur ait de la célébrité et qu'il ait une centaine d'élèves à chacun de ses cours, chacun d'eux lui rapporte deux cents louis par an ; ce qui fait quatre cents louis pour deux cours. Quelquefois même un professeur lit trois collèges. Ici, par exemple, M. Bouterweck donne trois cours, l'un sur les prolégomènes de la philosophie, l'autre sur le droit naturel et politique, l'autre enfin sur l'esthétique. M. Schulze, le célèbre auteur d'*Ænesidemus*, en donne tout autant. Tous les deux attirent beaucoup de monde. M. Heeren en attire bien davantage et gagne beaucoup d'argent, indépendamment de son traitement fixe.

Cette organisation a deux grands avantages : 1° le professeur, sans intrigue et par son seul talent, se fait une position honorable ; 2° les élèves, payant les leçons qu'ils reçoivent, en profitent d'autant mieux, y mettent plus de zèle et y attachent plus d'importance.

Les cours des diverses facultés font de l'université de Gœttingen une espèce d'encyclopédie en action, un immense foyer de lumière et de vie scientifique.

Ce mouvement se soutient et se propage à l'aide de trois institutions qui se retrouvent à peu près dans chaque université d'Allemagne : une académie, un journal, une bibliothèque.

L'académie de Gœttingen est connue en Europe ; elle a publié de nombreux volumes de *Mémoires*, et c'est sous ses auspices qu'ont été entreprises les deux grandes histoires de la littérature et de la philosophie moderne, par M. Bulhe et par M. Bouterweck. Le journal de Gœttingen (*Gelehrte Anzeige*) se distingue par l'impartialité et la solidité des articles : son opinion fait autorité en Allemagne. La bibliothèque est trop récente pour être aussi riche que plusieurs bibliothèques de l'Europe, mais elle ne contient que des ouvrages d'élite. J'ai été frappé de l'ordre admirable qui préside à la répartition et à la distribution des livres. Chaque science a une salle particulière ; dans cette salle, les diverses parties de la science ont leur place distincte, marquée par des cloisons habilement pratiquées. Chaque livre a son rang, et si méthodiquement assigné que, sans connaître le numéro d'un livre, tout homme instruit peut le trouver presque immédiatement. Cependant, pour plus de commodité, chaque ouvrage a son numéro et même deux ; car il y

a deux catalogues, et par ordre de noms et par ordre de matières. En général, tout est arrangé pour les besoins des professeurs et des élèves. Non seulement les élèves y entrent tous les jours, mais sur un billet de leur professeur ils peuvent emporter un volume.

III. **Weimar. Visites à Goethe.**

19 et 20 octobre.

Weimar est une petite ville assez chétive par elle-même. Mais Weimar est la résidence des grands-ducs, et cette circonstance lui a donné quelques belles maisons, un théâtre, un superbe château et un parc magnifique. Ce parc est tout à fait à l'allemande : jardins vastes et champêtres, où l'art s'est contenté de mettre un peu d'ordre sans déranger la nature.

On m'avait donné une carte d'introduction pour le docteur Wieland, le fils du célèbre écrivain de ce nom. C'est un homme de quarante ans, ami de M. Fries, par conséquent partisan de Kant et ennemi déclaré de M. Schelling. Il est à la tête d'un journal d'opposition, *Oppositionsblatt*, dont il me donna un numéro. On y dit nettement qu'il arrivera de deux choses l'une en France, ou que les Bourbons s'uniront à la France contre l'étranger, ou que la France chassera et l'étranger et les Bourbons.

Je me souviens aussi d'avoir rencontré par hasard le spirituel, et, si l'on veut, le méchant, mais très insignifiant Kotzebue, auteur de pièces de théâtre fort médiocres, devenu un publiciste rétrograde, qu'un fanatique eut la bêtise d'assassiner en 1819. Jamais coup de poignard n'a été plus mal placé. Qui saurait aujourd'hui que Kotzebue a existé, sans la bizarrerie de

sa mort ? Mais laissons là tout ce qui n'est pas Goethe, car c'était lui que j'étais venu voir à Weimar.

Je le vis deux fois. La première, j'eus à peine le temps d'échanger avec lui quelques paroles : il allait sortir pour une visite de cour ; sa voiture l'attendait, et son habit était chargé de décorations enfilées l'une avec l'autre et formant sur sa poitrine une ligne très étendue. Il avait l'air soucieux et même sombre.

La seconde fois, je le vis assez longtemps, et je pus l'observer tout à mon aise.

Goethe est un homme d'environ soixante-neuf ans : il ne m'a pas paru en avoir soixante. Il a quelque chose de Talma, avec un peu plus d'embonpoint : peut-être aussi est-il un peu plus grand. Les lignes de son visage sont grandes et bien marquées : front haut, figure assez large, mais bien proportionnée ; bouche sévère, yeux pénétrants, expression générale de réflexion et de force.

Sa maison est fort belle ; elle a été construite, dit-on, sur l'emplacement et avec les restes d'une ancienne église. Sur le seuil de la porte est inscrit ce mot : *Salve.* Il me reçut dans une galerie ornée de bustes, où nous nous promenâmes. Sa démarche est calme et lente comme son parler ; mais à quelques gestes rares et forts qui lui échappent, on sent que l'intérieur est plus animé que l'extérieur. Sa conversation, d'abord assez froide, s'anima peu à peu ; il parut ne pas trop s'y déplaire : j'ai joui quelques instants de Goethe se développant avec plaisir. Il marchait et s'arrêtait pour m'examiner, ou pour se recueillir et marquer toujours plus profondément sa pensée, chercher une expression plus exacte ou donner un exemple et des détails. Le geste rare, mais pittoresque, et l'attitude générale grave et imposante. Nous restâmes ensemble à peu

près une heure. Il n'a mis en avant aucun paradoxe, et il ne m'a dit que des choses neuves. Son imagination perçait de temps en temps ; beaucoup d'esprit dans le détail et le développement ; un vrai génie dans le corps de l'idée. Ce qui me paraît caractériser son esprit, c'est l'étendue.

Notre entretien commença assez mal. Je lui exposai l'état de la philosophie en France et mes projets. Ils n'étaient pas tout à fait de nature à plaire au Voltaire de l'Allemagne, à l'admirateur de Diderot, et il m'insinua doucement que la France ne s'occuperait jamais sérieusement de philosophie. Je lui répondis qu'au contraire la philosophie était dans l'essence même du génie français, témoin tant de philosophes illustres qu'a produits la France, depuis Descartes jusqu'à M. Royer-Collard. Goethe m'eut tout l'air de ne connaître ni l'un ni l'autre. Il me dit alors qu'il croyait bien qu'il y aurait toujours en France des individus d'élite qui étudieraient la philosophie, mais qu'il doutait fort qu'ils pussent communiquer leur goût à un public nombreux. Il me cita l'exemple de son ami M. de Villers, dont il déplora la perte. — « Monsieur, lui répliquai-je, M. de Villers était émigré, et il ne connaissait pas la France nouvelle. Moi, je suis un enfant de la Révolution, je suis libéral comme tous mes camarades, et bien résolu à ne reculer devant aucune difficulté. J'ai d'ailleurs la ferme conviction que j'ai raison, et que le matérialisme et l'athéisme du XVIIIe siècle sont des erreurs funestes, incompatibles avec les sentiments et les mœurs d'un peuple libre. » — Ce ton de jeune homme, qui dans ses préoccupations oublie à qui il parle, aurait irrité Voltaire : il fit sourire Goethe, et l'intéressa même, car tout ce qui avait la moindre apparence de caractère et de nou-

veauté, en mal ou en bien, excitait son attention. — « Eh bien, me dit-il, puisque vous aimez la philosophie, et que vous voulez connaître la philosophie allemande, je puis vous en parler, car je l'ai vue naître et se développer. Là-dessus il passa en revue tous les philosophes distingués qui étaient sortis d'Iéna et de Saxe-Weimar : Rheinold, Fichte, Schelling, Hegel, Herder, Schiller, Wieland, qui était aussi philosophe à sa manière.

« J'ai tout vu en Allemagne, depuis la raison jusqu'au mysticisme. J'ai assisté à toutes les révolutions. Il y a quelques mois, je me suis mis à relire Kant ; rien n'est si clair depuis que l'on a tiré toutes les conséquences de tous ses principes. Le système de Kant n'est pas détruit. Ce système, ou plutôt cette méthode, consiste à distinguer le sujet de l'objet, le moi qui juge de la chose jugée, avec cette réflexion que c'est toujours moi qui juge. Ainsi les sujets ou principes du jugement étant différents, il est tout simple que les jugements le soient. La méthode de Kant est un principe d'humanité et de tolérance.

« La philosophie allemande, me dit-il encore, c'est la manifestation des diverses qualités de l'esprit. Nous avons vu paraître tour à tour la raison, l'imagination, le sentiment, l'enthousiasme... »

Il m'a beaucoup entretenu de physique. Selon lui, la physique de M. Biot, qui venait de paraître, a deux parties écrites dans deux systèmes différents, dont un esprit exercé saisit aisément l'opposition perpétuelle. Il m'a parlé avec vivacité contre le système atomistique.

Je ne puis qu'indiquer ici les points principaux de notre conversation. Il m'est impossible de donner une idée du charme de la parole de Goethe : tout est indi-

viduel, et cependant tout a la magie de l'infini ; la précision et l'étendue, la netteté et la force, l'abondance et la simplicité, et une grâce indéfinissable, sont dans son langage. Il finit par me subjuguer, et je l'écoutais avec délices. Il passait sans effort d'une idée à une autre, répandant sur chacune une lumière vaste et douce qui m'éclairait et m'enchantait. Son esprit se développait devant moi avec la pureté, la facilité, l'éclat tempéré et l'énergique simplicité de celui d'Homère.

Après mes aventures de Berlin, en 1824 et 1825, je passai de nouveau à Weimar, et j'y revis Goethe vieux et souffrant. Voici le récit de cette seconde visite :

Weimar, 28 avril 1825.

Je suis allé à onze heures chez Goethe. On me dit que M. le ministre de Goethe était malade. Je remis au domestique la lettre de M. Hegel, et me retirai. J'avais déjà fait la moitié de la rue, quand je vis accourir le domestique, qui me dit que M. de Goethe désirait me voir. Je repris donc le bel escalier orné de plâtres et de petites statues ; puis on m'introduisit dans cette galerie où, il y a huit ans, j'avais eu le plaisir de faire plusieurs tours avec Goethe, et de cette galerie dans le cabinet, où l'on me dit que Goethe allait venir. La pièce est plus longue que large. Sur le mur qui est en face des croisées sont des dessins et des esquisses de tableaux ; au-dessus du canapé, une composition que je n'ai pas eu le temps d'examiner ; sur un meuble des dessins coloriés, l'un avec l'inscription : *Herr Alexander von Humboldt*. Vis-à-vis, près des croisées, de petits meubles avec quelques livres, le tout dans le plus grand ordre ; dans le fond, un pupitre à divers comparti-

ments où sont de grands cartons qui renferment sans doute des gravures. J'étais assez ému de l'idée de me trouver là dans le cabinet de Goethe, où Goethe allait paraître, quand la porte de la galerie s'ouvrit, et je vis un vieillard, que je reconnus sur-le-champ. Il avait une cravate de couleur nouée négligemment, un pantalon de drap gris, une redingote bleue, et la tête nue. Quelle tête ! large, haute, imposante comme celle de Jupiter Olympien. Il s'avança lentement et doucement, me montra un sopha, et s'y assit avec moi.

A chaque mot qu'il prononçait, il toussait, sa voix tremblait. En l'écoutant, je le regardais fixement, et je pus juger des ravages que huit années avaient faits sur cette grande et forte figure. Chaque parole lui coûtait : il avait l'air de souffrir ; je le lui dis. « Non ; je ne souffre pas trop ; mais l'âge ! Il faut seulement que je prenne des précautions, que je ne me livre à rien trop longtemps, et me tienne en équilibre pour pouvoir suffire aux occupations dont je suis capable encore. »

Je lui demandai ses commissions pour Paris, où l'on commençait à s'intéresser à la littérature allemande, où l'on traduisait Schiller et Goethe. Je voulais l'amener à me parler de l'état de la littérature en France et prendre ses conseils ; mais voici tout ce qu'il me dit :

« Oui, tant de traductions prouvent un désir du mieux, et on ne peut nier qu'il n'y ait de la bonne volonté en France... Oui, je le sais ; mais je n'ai pas lu ces traductions ; comme je vous disais, je dois me tenir en équilibre, et me refuser à des lectures qui me plairaient. Dans ma jeunesse, je me livrais à tout ce qui m'intéressait ; maintenant, il faut que je m'abstienne, et me borne à quelques objets.

... « On a traduit Faust littéralement ? Je le conçois

pourtant; pour s'améliorer, la langue française n'a besoin que de reculer de quelques siècles et de revenir à Marot... Oui, la langue de Marot... Il faut prendre quelques libertés : peu à peu on s'y habitue. »

On comprend tout ce que j'aurais eu à lui répondre, moi qui trouve insupportable l'archaïsme de M. Courier, toutes les fois que la passion ne vient pas l'animer et le rajeunir, et qui préfère incomparablement la prose simple et mâle du XVIIe siècle à la langue souple et gracieuse, il est vrai, mais déjà maniérée du XVIe. Mais ne voulant pas contredire l'illustre vieillard, et voyant que je n'en pourrais tirer davantage sur la France, je changeai de sujet : « Du moins, lui dis-je, je suis heureux que, parmi les choses dont vous pouvez vous occuper, vous ayez mis la nouvelle littérature italienne et mon ami Manzoni. »

« Ah ! Manzoni ! (En levant les yeux et avec un accent réfléchi) c'est un jeune homme bien intéressant. Il a commencé à s'écarter des règles reçues, et surtout de l'unité de lieu. Mais les anciennistes, dit-il en souriant lui-même de son mot, ne veulent pas cela... Oui, on lui en a voulu, et cependant il ne s'en est écarté qu'avec mesure, et cela me plaît. C'est très bien commencé. D'ailleurs, ces querelles dureront toujours, et il n'y a pas de mal ; il faut que chacun fasse à sa manière.

« Oui, j'ai reçu *Adelchi*. J'en ai même fait un extrait que je publierai peut-être, si j'en ai l'occasion. Je l'ai bien étudié. Il y a de très belles choses. Je n'aime pas à m'arrêter aux particularités, c'est toujours l'ensemble qu'il faut voir ; mais, tenez, vous rappelez-vous ce soldat lombard chez qui se réunissent les conjurés, et qui ne songe qu'à sa propre élévation ? Comme il arrange tout pour lui ! » Ici Goethe, fatigué et toujours toussant, quoique paraissant s'intéresser à la conver-

sation, accompagna le peu de mots qu'il pouvait prononcer de regards et de gestes, comme pour me faire entendre ce qu'il ne pouvait exprimer. « Comme il fait servir les desseins de tout le monde à son but ? Et ensuite, à la cour de Charlemagne, comme il a l'air de protéger ceux qu'il a trahis !

« Oui, Manzoni se tient à l'histoire et aux personnages réels qu'elle fournit ; mais il les élève jusqu'à nous par les caractères qu'il leur donne ; il leur prête nos sentiments humains, libéraux même, et il a raison. Nous ne pouvons nous intéresser qu'à ce qui nous ressemble un peu, et non aux Lombards ou Longobards et à la cour de Charlemagne, qui serait aussi un peu trop rude. Voyez Adelchi, c'est un caractère de l'invention de Manzoni. »

Là-dessus je lui dis avec un peu d'émotion : « Les sentiments d'Adelchi mourant sont ceux de Manzoni lui-même. Manzoni, qui est toujours un poète lyrique, s'est peint dans Adelchi ».

« Oui, vraiment, il y a longtemps que j'avais connu son âme et sa manière de sentir dans ses *Inni sacri*. C'est un catholique naïf et vertueux. »

Je lui exprimai ma reconnaissance, comme ami de Manzoni, de ce qu'il avait eu la bonté de le défendre contre la critique du *Quarterly Review*. Il me répondit, avec un accent vrai et profond : « J'en fais grand cas, j'en fais grand cas. Adelchi est un plus grand sujet ; mais le comte de Carmagnola a bien de la profondeur. Et la partie lyrique en est si belle, que ce méchant critique anglais l'a louée et même traduite. »

Je lui appris que Manzoni faisait un roman où il serait plus fidèle à l'histoire que Walter Scott, et appliquerait à la rigueur son système historique.

« Et quel en est le sujet ? — Le seizième siècle à

Milan. — Le seizième siècle à Milan! Manzoni est Milanais, il aura bien étudié ce siècle. Si vous voyez Manzoni, dites-lui combien je l'estime et je l'aime. »

Goethe était si fatigué, qu'en conscience je ne voulus pas prolonger l'entretien. Je me levai, et lui demandai ses ordres pour Paris. Il me dit que pour le moment il n'avait aucune commission à me donner. « Mais croyez, dit-il en me regardant avec ses yeux calmes et pénétrants, que je m'intéresse bien à vous; et quand vous serez à Paris, donnez-moi de vos nouvelles. » Là-dessus il inclina doucement sa noble tête, et je sortis.

Le soir, quand je dis à Mme de Schw... que j'avais vu Goethe le matin, elle en fut bien surprise, et m'apprit que la veille Goethe avait été saigné, et que le médecin lui avait commandé de ne recevoir personne pendant plusieurs jours. M. le chancelier de Muller, l'un des habitués de la maison de Goethe, qui y avait dîné, me dit que Goethe lui avait parlé de moi avec bonté, et qu'il n'avait pas voulu me laisser quitter Weimar sans me voir. En rentrant à mon auberge, le sommelier me dit que M. le ministre de Goethe avait envoyé savoir de mes nouvelles, et qu'il y avait une carte pour moi. Je compris à merveille que tant d'attentions ne s'adressaient point à ma personne, mais qu'après mes aventures Goethe avait voulu me donner un témoignage public d'intérêt[1].

Le lendemain, j'allai faire visite à la belle-fille de Goethe, la fameuse Ottilie. On m'avait beaucoup parlé de son esprit, mais aussi de sa légèreté et de sa coquetterie, et j'étais préparé à voir une personne passablement étrange. Je me rendis chez elle, toujours

1. J'ai gardé cette carte : *Grossherzoglich Sachsen-Weimarischer wirklicher Geheimerath und Staatsminister*. — VON GOETHE.

par le bel escalier; et tournant à droite, je pris l'escalier particulier qui mène au logement de la famille de Goethe. Là je trouvai entre plusieurs dames une jeune femme très pâle, couchée sur un sopha. Sa figure est très ordinaire, ses yeux bleus, ses cheveux noirs, et le son de sa voix assez agréable. Elle était si faible qu'elle commença par me dire qu'elle ne me garderait pas longtemps. J'y suis resté trois heures, qui pour moi se sont écoulées comme une minute. Elle s'intéressa, s'anima, s'embellit presque. De quoi avons-nous parlé? De tout au monde; et tout a passé comme une ombre. On ne peut avoir plus d'esprit, de sensibilité, d'imagination, mais aussi plus d'inconséquence. Je n'ai retenu de notre conversation que ce qui est relatif à Goethe, car on se doute bien que c'est de Goethe surtout que je tâchai de la faire parler.

Mme de Goethe m'a confirmé que son beau-père aime beaucoup Manzoni; et il a été si charmé du premier volume des chansons grecques de M. Fauriel, qu'il n'a pu s'empêcher de lui en écrire lorsqu'elle était aux eaux d'Ems.

Goethe a trouvé *Ourika* [1] très agréable de simplicité. Il a fort goûté *Anatole* [2].

Goethe et elle ont lu *Alonzo* [3] avec plaisir. Grande dispute. Elle est convenue de tout, de la déclamation, de l'imbroglio, etc. Mais Maria est une Allemande, et une Allemande héroïque. Elle m'a dit qu'en résumé Goethe était d'avis qu'il y avait de la vivacité et du travail. Je souscris de tout mon cœur à ce jugement.

Elle m'a souvent répété combien Goethe aimait Schiller. Il a été si fâché que *Demetrius* ne fût pas fini,

1. Roman de Mme de Duras.
2. De Mme Gay.
3. Un des premiers ouvrages de M. de Salvandy, 2 vol. Perrin.

qu'il avait entrepris de l'achever, d'après les conversations de Schiller. Car Schiller parlait beaucoup, surtout à Goethe, de ses projets ; Goethe, jamais ; mias, ses ouvrages terminés, il aime à les lire.

Goethe a une collection de quatre cents lettres d'hommes célèbres, auxquelles il attache le plus grand prix. Selon lui, de tous les signes extérieurs du caractère, il n'y en a pas de plus sûr que l'écriture. Et puis, en rangeant sa collection chronologiquement, il se donne le spectacle de chaque siècle avec toutes ses diversités, des lettres de guerriers et d'hommes d'Etat se trouvant à côté de lettres de savants et de poètes. M. de Hardenberg lui a fait présent de la lettre que Blücher lui écrivit sur un tambour, du champ de bataille de la Katsback. Goethe se propose de publier cette collection avec des notes. Il est curieux de le voir le matin, en grande robe de chambre, et sa large poitrine découverte, ayant à sa ceinture les clefs des armoires qui contiennent ses autographes et ses gravures. Il évoque les souvenirs de toute sa vie, et parle avec une force et une énergie extraordinaires.

Il ne lit absolument aucune gazette politique : seulement il reçoit l'*Allgemeine Zeitung*.

En me promenant dans le parc avec le chancelier de Muller, celui-ci m'a montré une maison de campagne où Goethe a composé *Iphigénie* et le *Tasse*. Goethe, qui aimait tant ce séjour, n'y va plus. Il ne sort plus de sa maison. Le grand-duc vient l'y voir. Son seul exercice est d'aller de ses appartements à celui de sa belle-fille.

Goethe a deux amies dans Mlles d'Eglofstein, toutes deux jeunes, belles, et remplies de talent pour le dessin et la musique. Il faut voir Goethe entre ces deux demoiselles, gai, aimable, les traitant comme

un père, et pourtant avec les soins et les attentions d'un jeune ami. Elles, de leur côté, le caressent et folâtrent avec lui. M. de Muller l'a entendu dire à l'une d'elles : « Si tu étais (car Goethe tutoie ceux qu'il aime), si tu étais mon enfant, je t'enfermerais pendant trois ans dans une chambre, sous trois serrures, et au bout de ce temps je t'enverrais à Rome. Tu deviendrais Angelica Kauffmann ».

Ces familiarités de Goethe avec M[lles] d'Eglofstein me rappellent ce que me dit un soir à Berlin la célèbre Bettina, M[me] d'Arnim, chez sa sœur M[me] de Savigny.

« Rien, dit-elle, n'est aimable comme Goethe lorsqu'il est à son aise. Souvent, dans l'abandon, moi à ses pieds, les yeux fixés sur lui, il m'a dit des choses plus grandes, plus profondes, plus énergiques que tout ce qu'il a écrit. Mais alors je renfermais en moi mon émotion ; car s'il eût vu sur mon visage qu'il me disait quelque chose d'extraordinaire, il aurait eu la conscience de lui-même, et la muse se serait envolée.

« Quand nous sommes seuls dans son cabinet, il va me chercher une grande robe de chambre blanche, l'étend par terre pour que je me couche dessus, et ainsi nous causons, disputons, jusqu'à ce que je l'impatiente et qu'il me dise : Va-t'en, folle. Je m'en vais ; mais quand il me voit trop affligée et prête à pleurer, il me rappelle et me dit : Va, tu dois être contente du sentiment que j'ai pour toi.

« Souvent, je lui ai développé des endroits de ses ouvrages : il me regarde en souriant, et il m'assure qu'il n'a jamais pensé à tout cela. Non pas lui, mais le génie en lui. »

M[me] d'Arnim et M[me] de Goethe ne pensent pas que Goethe soit aussi réfléchi que je le crois.

Juillet 1831.

Dans le mois de juillet, traversant de nouveau Weimar pour aller en Prusse remplir une mission relative à l'instruction publique, je revis Goethe une dernière fois, et aux prises avec la mort. Il était assis dans un grand fauteuil; auprès de lui, Ottilie badinait et parlait pour le distraire. Lui, immobile, affaissé, mais tranquille et le sourire sur les lèvres, il s'éteignait sans souffrir, et mourait sans aucune maladie, par la seule raison qu'il n'était pas immortel. Il put à peine trouver quelques paroles pour me charger de ses compliments pour Hegel et pour Manzoni, et me dire : « Adieu, soyez heureux ». Je serrai avec respect sa main défaillante, et, quelques mois après, Goethe n'était plus.

(*Fragments et Souvenirs*, 1817-1831.)

VI

L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE A L'ÉCOLE NORMALE
(1815 à 1820)

L'enseignement de l'École normale comprenait trois années, après lesquelles les élèves étaient envoyés en province pour occuper les chaires vacantes. Maître des conférences philosophiques de la troisième année, nous avions à les préparer à l'importante mission qui les attendait. Tous les élèves de troisième année suivaient notre cours; mais il était particulièrement destiné au petit nombre de ceux qui se vouaient à la carrière philosophique. C'étaient ceux-là qui portaient le poids des travaux de la conférence; c'étaient eux aussi qui en faisaient tout l'intérêt. Ils assistaient à nos leçons de la Faculté des Lettres, où ils pouvaient recueillir des idées plus générales, respirer le grand air de la publicité, et y puiser le mouvement et la vie. Dans l'intérieur de l'École, l'enseignement était plus didactique et plus serré; le cours portait le nom de conférence, et le méritait, car chaque leçon donnait matière à une

rédaction sur laquelle s'ouvrait une discussion où tout le monde prenait part. Formés à la méthode philosophique, les élèves s'en servaient avec le professeur comme avec eux-mêmes; ils doutaient, résistaient, argumentaient avec une entière liberté, et par là s'exerçaient à cet esprit d'indépendance et de critique qui, nous l'espérons, portera ses fruits. Une confiance vraiment fraternelle unissait le professeur et les élèves : si les élèves se permettaient de discuter l'enseignement qu'ils recevaient, le professeur aussi s'autorisait de ses devoirs et de son amitié pour être sévère. Nous aimons tous aujourd'hui à nous rappeler ce temps de mémoire chérie, où, ignorant le le monde et ignorés de lui, ensevelis dans la méditation des problèmes éternels de l'esprit humain, nous passions notre vie à en essayer des solutions qui depuis se sont modifiées, mais qui nous intéressent encore par les efforts qu'elles nous ont coûtés, et les recherches sincères, animées et persévérantes dont elles sont le résultat. C'est sous cette discipline austère et en même temps exempte de tout mécanisme étroit, que nous nous sommes tous formés; et, en vérité, si je ne m'abuse, plusieurs de mes amis me doivent quelque affection pour mes sévérités d'alors, pour les avoir si souvent contraints de retoucher leurs compositions imparfaites, pour avoir exigé plus de précision dans les détails ou plus de liaison dans l'ensemble, surtout pour avoir essayé de leur inculquer l'esprit de la méthode philosophique, ce sens psychologique, cet art de l'observation intérieure sans lequel l'homme reste inconnu à l'homme, et la philosophie n'est qu'un assemblage de conceptions mortes et de formules arbitraires plus ou moins ingénieuses, hardies, étendues, mais toujours sans

réalité. Je reconnais de mon côté combien l'ardeur des élèves a été utile au maître, bien jeune encore, et j'aime à consigner ici l'expression de mes regrets pour cette époque si tranquille et si studieuse de ma vie.

Chaque année, vers Pâques, le Conseil royal de l'instruction publique envoyait quelques-uns de ses membres pour examiner les études des différentes années de l'École normale. Les examens de la conférence de philosophie de troisième année étaient toujours présidés par le chef de l'instruction publique, M. Royer-Collard, qui, comme philosophe et comme homme d'État, prenait un double intérêt à nos travaux, et ne dédaignait point d'amener ses plus illustres amis dans la salle modeste de nos conférences. Plus d'une fois notre humble enceinte a vu réunies autour de M. Royer-Collard toutes les lumières du Conseil de l'instruction publique, du Conseil d'État et de l'Institut, MM. de Serre, Cuvier, Maine de Biran, de Gérando, Ampère, et M. l'abbé Frayssinous, qui nous honorait aussi de ses objections et de ses conseils. Ces examens encouragaient puissamment le professeur et les élèves, et leur fournissaient des directions utiles.

A la fin de l'année, les meilleurs élèves présentaient pour le doctorat des thèses philosophiques empruntées aux leçons qu'ils avaient reçues. Ces thèses étaient le complément et le couronnement de nos études. Soutenues publiquement à la Faculté des Lettres, elles portaient au grand jour l'enseignement intérieur de l'École, et provoquaient des débats où plusieurs élèves parurent avec le plus grand succès.

En repassant dans notre mémoire les travaux de ces cinq années, et pour ainsi dire les différentes

générations que chaque année amenait dans notre auditoire, nous rencontrons d'abord cette première conférence de 1815 et 1816, où fut fondée, dans l'École normale et dans l'Université, la réforme philosophique commencée par M. Royer-Collard. C'était la première année de notre enseignement, la plus faible par le professeur, la plus forte par les élèves. Au premier rang, soit aux examens, soit aux thèses, se distinguèrent trois jeunes gens qui dès lors excitèrent la plus vive attente et, depuis, la remplirent si dignement, MM. Bautain, Jouffroy et Damiron.

M. Bautain présenta pour le doctorat une thèse sur le *Phénoménisme et le Réalisme*, tirée des leçons où nous avions défendu la réalité du monde et de la personne humaine contre Kant, Fichte et M. Schelling. Nous étions, en effet, singulièrement tourmenté de la difficulté et du besoin d'arriver légitimement à quelque chose de réel et de substantiel, au milieu de ce monde mobile de phénomènes, extérieurs et intérieurs, et nous combattions le scepticisme avec une vivacité que le temps n'a point amortie. M. Jouffroy choisit pour sujet de thèse le *principe de causalité*, et M. Damiron le *principe des substances*. On peut juger par là de l'esprit du cours. Nos solutions n'avaient peut-être pas une grande portée; mais elles témoignaient d'une saine méthode. Je ne dépassais guère alors les limites de la psychologie; et aujourd'hui même je suis loin de me repentir de cette circonspection; car, avant tout, c'est l'esprit qu'il faut féconder, et ce qui féconde l'esprit c'est la méthode. Avec la méthode on ne fait point de secte, mais on peut communiquer un mouvement utile et durable.

L'année 1817 nous apporta une foule de jeunes gens

pleins d'ardeur et de mérite, excités par les succès de leurs devanciers; il se fit un assez grand nombre de thèses sur la *notion du temps*, sur la *faculté morale*, sur le *principe du mérite et du démérite*, sur l'*intérêt personnel comme principe de morale*. M. Jouffroy, resté cette année encore élève, présenta à la Faculté une seconde thèse sur le *beau*, qui commençait à nous occuper. L'une des meilleures thèses de 1817 a été celle de M. Frébault, sur la *métaphysique de la géométrie*. Très instruit en physique et en mathématiques, M. Frébault songeait surtout à appliquer la méthode philosophique à tout ce qui regarde le monde extérieur; mais il ne fit que les premiers pas dans cette route difficile, et mourut au bout de quelques années, à la fleur de l'âge, au milieu des succès toujours croissants de son enseignement.

En 1818, nous eûmes encore pour auditeur assidu M. Jouffroy, qui devint bientôt répétiteur à l'École normale, et peu à peu fit paraître l'excellente tête, l'esprit juste et fin, le penseur et l'écrivain que nous voyons aujourd'hui. En 1819 et 1820 arrivèrent d'autres élèves, qu'il est inutile d'énumérer, et qui, encore à leur début, sont déjà des maîtres habiles.

A côté de l'École normale étaient aussi des jeunes gens qui, au-dessous des élèves de l'École par leur âge et leur instruction, et suivant encore les cours de philosophie des collèges, essayaient en même temps de profiter de l'enseignement plus élevé de la Faculté. Depuis, ces jeunes gens ont fait des hommes, qui rivalisent avec les meilleurs élèves de l'École, par l'étendue de leurs connaissances, par leur rare intelligence en toutes choses, et par leur excellente direction. Tout jeunes alors, mais déjà passionnés pour la philosophie, ils se distinguaient dans les concours

des collèges, et remportaient toutes les palmes académiques. Il suffira de nommer M. Ampère, M. Eugène Burnouf, et plusieurs autres, qui déjà se font honorablement connaître.

Mais je m'aperçois que je me suis laissé aller avec le public à des confidences et à des détails de famille dont il m'aurait volontiers dispensé. Mais qui n'aime à parler des temps heureux de sa vie? et pour nous, élèves ou maîtres de conférences à l'École normale, nos jours heureux sont ceux de nos obscurs travaux à notre École bien-aimée. Là se faisait un peu de bien en silence. Puisse-t-il n'avoir pas péri avec l'École, et la rappeler quelquefois aux amis des lettres et de la philosophie!

(*Premiers Essais de Philosophie*, Appendice, 1826.)

TROISIÈME PARTIE

ESTHÉTIQUE, HISTOIRE DE L'ART, CRITIQUE LITTÉRAIRE

I

L'ÉLOQUENCE, LA PHILOSOPHIE ET L'HISTOIRE AU POINT DE VUE ARTISTIQUE

On s'étonnera peut-être de ne nous voir ranger parmi les arts ni l'éloquence, ni l'histoire, ni la philosophie.

Les arts s'appellent les beaux-arts, parce que leur seul objet est de produire l'émotion désintéressée de la beauté, sans regard à l'utilité ni du spectateur ni de l'artiste. Ils s'appellent encore les arts libéraux, parce que ce sont des arts d'hommes libres et non d'esclaves, qui affranchissent l'âme, charment et ennoblissent l'existence : de là le sens et l'origine de ces expressions de l'antiquité, *artes liberales*, *artes ingenuæ*. Il y a des arts sans noblesse, dont le but est l'utilité pratique et matérielle : on les nomme des métiers. Tel est celui du poêlier, du maçon. L'art véritable s'y peut joindre, y briller même, mais seulement dans les accessoires et dans les détails.

L'éloquence, l'histoire, la philosophie, sont assurément de hauts emplois de l'intelligence ; elles ont leur dignité, leur éminence que rien ne surpasse, mais, à

parler rigoureusement, ce ne sont pas des arts.

L'éloquence ne se propose pas de faire naître dans l'âme des auditeurs le sentiment désintéressé de la beauté. Elle peut produire aussi cet effet, mais sans l'avoir cherché. Sa fin directe, celle qu'elle ne peut subordonner à aucune autre, c'est de convaincre, c'est de persuader. L'éloquence a un client qu'elle doit avant tout sauver ou faire triompher. Que ce client soit un homme, un peuple, une idée, peu importe. Heureux l'orateur s'il fait dire : cela est bien beau ! noble hommage rendu à son talent ; malheureux s'il ne fait dire que cela ; car il a manqué son but. Les deux grands types de l'éloquence politique et religieuse, Démosthène et Bossuet, ne pensent qu'à l'intérêt de la cause confiée à leur génie, la cause sacrée de la patrie et celle de la religion ; tandis qu'au fond Phidias et Raphaël travaillent à faire de belles choses. Hâtons-nous aussi de le dire, les noms de Démosthène et de Bossuet nous le commandent : la vraie éloquence, bien différente en cela de la rhétorique, dédaigne certains moyens de succès ; elle ne demande pas mieux que de plaire, mais sans aucun sacrifice indigne d'elle : tout ornement étranger la dégrade. Son caractère propre est la simplicité, le sérieux, je ne veux pas dire le sérieux affecté, la gravité composée et fardée, la pire de toutes les impostures ; j'entends le sérieux vrai, qui part d'une conviction sincère et profonde. C'est ainsi que Socrate comprenait la vraie éloquence.

Il en faut dire autant de l'histoire et de la philosophie. Le philosophe parle et écrit. Puisse-t-il donc, comme l'orateur, trouver des accents qui fassent entrer la vérité dans l'âme, des couleurs et des formes qui la fassent briller évidente et manifeste aux yeux de l'intelligence ! Ce serait soi-même trahir sa cause,

que de négliger les moyens qui la peuvent servir ; mais l'art le plus profond n'est ici qu'un moyen ; le but de la philosophie est ailleurs ; d'où il suit que la philosophie n'est pas un art. Sans doute, Platon est un grand artiste ; il est l'égal de Sophocle et de Phidias, comme Pascal est quelquefois le rival de Démosthène et de Bossuet ; mais tous deux auraient rougi s'ils eussent surpris au fond de leur âme un autre dessein, un autre but que le service de la vérité et de la vertu.

L'histoire ne raconte pas pour raconter, elle ne peint pas pour peindre, elle raconte et elle peint le passé pour qu'il soit la leçon vivante de l'avenir. Elle se propose d'instruire les générations nouvelles par l'expérience de celles qui les ont devancées, en mettant sous leurs yeux le tableau fidèle de grands et importants événements, avec leurs causes et leurs effets, avec les fautes, les vertus, les crimes qui se trouvent mêlés ensemble dans les choses humaines. Elle enseigne l'excellence de la prudence, du courage, des grandes pensées profondément méditées, constamment suivies, exécutées avec modération et avec force. Elle fait paraître la vanité des prétentions immodérées, la puissance de la sagesse et de la vertu, l'impuissance de la folie et du crime. Thucydide, Polybe et Tacite prétendent à tout autre chose qu'à procurer des émotions nouvelles à une curiosité oisive ou à une imagination blasée ; ils veulent sans doute intéresser et attacher, mais pour mieux instruire ; ils se portent ouvertement pour les maîtres des hommes d'Etat et les précepteurs du genre humain.

(*Le vrai, le beau et le bien*, 9e leçon, 1827.)

II

L'ART FRANÇAIS AU XVIIe SIÈCLE

Il y a dans le monde une école autrefois illustre, aujourd'hui fort légèrement traitée : cette école est l'école française du XVII[e] siècle. Nous voudrions la remettre en honneur, en rappelant l'attention sur les qualités qui ont fait sa gloire.

Nous avons travaillé avec constance à réhabiliter parmi nous la philosophie de Descartes, indignement sacrifiée à la philosophie de Locke, parce qu'elle possède à nos yeux l'incomparable mérite de subordonner les sens à l'esprit, d'élever et d'agrandir l'homme. De même, nous professons une admiration sérieuse et réfléchie pour notre art national du XVII[e] siècle, parce que, sans nous dissimuler ce qui lui manque, nous y trouvons ce que nous préférons à toute chose, la grandeur unie au bon sens et à la raison, la simplicité et la force, le génie de la composition, surtout celui de l'expression.

La France, insouciante de sa gloire, n'a pas l'air de se douter qu'elle compte dans ses annales le plus grand siècle peut-être de l'humanité, celui qui com-

prend dans son sein le plus d'hommes extraordinaires en tout genre. Quand, je vous prie, a-t-on vu se donner la main des politiques tels que Henri IV, Richelieu, Mazarin, Louis XIV? Je ne prétends pas que chacun d'eux n'ait des rivaux, même des supérieurs. Alexandre, César, Charlemagne les surpassent peut-être. Mais Alexandre n'a qu'un seul contemporain qui lui puisse être comparé, son père Philippe ; César n'a pu même soupçonner qu'un jour Octave serait digne de lui ; Charlemagne semble un colosse dans un désert ; tandis que chez nous ces quatre grands hommes se succèdent sans intervalle, se serrent les uns contre les autres, et n'ont pour ainsi dire qu'une âme. Et par quels capitaines n'ont-ils pas été servis ! Condé est-il vraiment inférieur à Alexandre, à Annibal et à César? car pour d'autres émules, parmi ses devanciers il ne faut pas lui en chercher. Qui d'entre eux l'emporte sur lui par l'étendue et la justesse des conceptions, par la promptitude du coup d'œil, par la nouveauté des manœuvres, par la réunion de l'impétuosité et de la constance, par la double gloire de preneur de villes et de gagneur de batailles ? Ajoutez qu'il a eu affaire à des généraux tels que Merci et Guillaume, et qu'il a eu sous lui Turenne et Luxembourg, sans parler de tant d'autres hommes de guerre élevés à cette admirable école, qui, à l'heure des revers, ont suffi à sauver la France.

Quel autre temps, au moins chez les modernes, a vu fleurir ensemble autant de poètes du premier ordre? Nous n'avons, il est vrai, ni Homère, ni Dante, ni même Tasse et Milton. L'épopée, avec sa naïveté primitive, nous est interdite. Mais, au théâtre, nous avons à peine des égaux. C'est que la poésie dramatique est la poésie qui nous convient, la poésie morale par

excellence, qui représente l'homme avec ses diverses passions armées les unes contre les autres, les luttes violentes de la vertu et du crime, les jeux du sort, les leçons de la Providence, et cela dans un cadre étroit où les événements se pressent sans se confondre, et où l'action marche à pas rapides vers la crise qui doit faire paraître ce qu'il y a de plus intime au cœur des personnages.

Osons dire ce que nous pensons : à nos yeux, Eschyle, Sophocle et Euripide ensemble ne balancent point le seul Corneille ; car aucun d'eux n'a connu et exprimé comme lui ce qu'il y a au monde de plus véritablement touchant, une grande âme aux prises avec elle-même, entre une passion généreuse et le devoir. Corneille est le créateur d'un pathétique nouveau, inconnu à l'antiquité et à tous les modernes avant lui : il dédaigne de parler aux passions naturelles et subalternes ; il ne cherche pas à exciter la terreur et la pitié, comme le demande Aristote, qui se borne à ériger en maximes la pratique des Grecs. Il semble que Corneille ait lu Platon et voulu suivre ses préceptes : il s'adresse à une partie tout autrement élevée de la nature humaine, à la passion la plus noble, la plus voisine de la vertu, l'admiration. Shakspeare, nous en convenons, est supérieur à Corneille par l'étendue et la richesse du génie dramatique. La nature humaine tout entière semble à sa disposition ; il reproduit les scènes les plus diverses de la vie dans leur beauté et dans leur difformité, dans leur grandeur et dans leur bassesse ; et de ce contraste il tire ses effets les plus puissants. Il excelle dans la peinture des passions terribles ou gracieuses. Othello, lady Macbeth, c'est la jalousie, c'est l'ambition, comme Juliette et Desdémone sont les noms immortels de l'amour jeune et

malheureux. Mais si Corneille a moins d'imagination, il a plus d'âme. Moins varié, il est plus profond. S'il ne met pas sur la scène autant de caractères différents, ceux qu'il y met sont les plus grands qui puissent être offerts à l'humanité. Les spectacles qu'il donne sont moins déchirants, mais à la fois plus délicats et plus sublimes. Qu'est-ce que la mélancolie d'Hamlet, la douleur du roi Lear, et même la dédaigneuse intrépidité de César, devant la magnanimité d'Auguste s'efforçant d'être « maître de lui-même comme de l'univers », devant Chimène sacrifiant l'amour à l'honneur, surtout devant cette Pauline ne souffrant pas même dans le fond de son cœur un soupir involontaire pour celui qu'elle ne doit plus aimer? Corneille se tient toujours dans les régions les plus hautes. Il est tour à tour Romain ou chrétien. Il est l'interprète des héros, le chantre de la vertu, le poète des guerriers et des politiques. Et il ne faut pas oublier que Shakspeare est à peu près seul dans son temps, tandis qu'après Corneille vient Racine, qui pourrait suffire à la gloire poétique d'une nation.

Racine assurément ne peut être comparé à Corneille pour le génie dramatique ; il est plus homme de lettres ; il n'a pas l'âme tragique ; il n'aime ni ne connaît la politique et la guerre. Quand il imite Corneille, par exemple dans *Alexandre* et même dans *Mithridate*, il l'imite assez mal. La scène si vantée de Mithridate exposant son plan de campagne à ses fils est un morceau de la plus belle rhétorique, qui ne peut entrer en parallèle avec les scènes politiques et militaires de *Cinna*, de *Sertorius*, surtout avec cette première scène de la *Mort de Pompée*, où vous assistez à un conseil aussi sérieux, aussi grand, aussi profond que l'a jamais pu être aucun des conseils de Richelieu ou de

Mazarin. Racine n'était pas né pour peindre les héros, mais il peint admirablement l'homme avec ses passions naturelles, et la plus naturelle comme la plus touchante de toutes : l'amour. Aussi excelle-t-il particulièrement dans les caractères de femmes. Pour les hommes, il a besoin d'être soutenu par Tacite ou par l'Ecriture Sainte. Avec les femmes, il est à son aise, et il les fait penser et parler avec une vérité parfaite relevée par un art exquis. Ne lui demandez ni Emilie, ni Cornélie, ni Pauline ; mais écoutez Andromaque, Monime, Bérénice, Phèdre ! Là, même en imitant, il est original, et il laisse les anciens bien loin derrière lui. Qui lui a enseigné cette délicatesse charmante, ces troubles gracieux, cette pureté dans la faiblesse même, cette mélancolie, quelquefois même cette profondeur, avec cette langue merveilleuse qui semble l'accent naturel du cœur de la femme ? On s'en va répétant que Racine écrit mieux que Corneille : dites seulement qu'ils écrivent tous deux très différemment, et comme on écrivait dans les deux époques si différentes où ils ont vécu. L'un a deux qualités souveraines, qu'il tient de sa propre nature et de son temps : la naïveté et la grandeur, l'autre n'est plus naïf, mais il a trop de goût pour n'être pas toujours simple, et il remplace la grandeur à jamais perdue, par une élégance consommée. Corneille parle la langue des hommes d'Etat, des capitaines, des théologiens, des philosophes, de Richelieu, de Descartes, de Pascal et de sa sœur, et de la mère Angélique Arnaud, la langue que parla encore Molière, et que Bossuet a gardée jusqu'à son dernier soupir. Racine parle celle de Louis XIV et des femmes qui étaient l'ornement de sa cour. Je suppose qu'ainsi parlait Madame, l'aimable, spirituelle et infortunée Henriette ; ainsi écrivent l'au-

teur de la *Princesse de Clèves* et celui de *Télémaque*. Ou plutôt cette langue est celle de Racine lui-même, de cette âme faible et tendre, qui passa vite de l'amour à la dévotion, qui se complaisait dans la poésie lyrique, et s'est épanchée tout entière dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* et dans les *Cantiques spirituels* ; cette âme si facile à émouvoir, qu'une cérémonie religieuse ou une représentation d'*Esther* à Saint-Cyr touchait jusqu'aux larmes, qui compatissait aux malheurs du peuple, qui trouva dans sa pitié et sa charité le courage de dire un jour la vérité à Louis XIV, et qui s'éteignit au premier souffle de la disgrâce.

Molière est à Aristophane ce que Corneille est à Shakspeare. L'auteur du *Plutus*, des *Guêpes*, des *Nuées*, a sans doute une imagination, une verve bouffonne, une puissance créatrice au-dessus de toute comparaison. Molière n'a point d'aussi grandes conceptions poétiques; il a mieux peut-être, il a des caractères. Son coloris est moins éclatant, son burin est plus pénétrant. Il a gravé dans la mémoire des hommes un certain nombre de travers et de vices qui s'appelleront à jamais *L'Avare*, *Le Malade imaginaire*, *Les Femmes savantes*, *Le Tartufe*, *Don Juan*, pour ne pas parler du *Misanthrope*, pièce à part, touchante autant que plaisante, qui ne s'adresse pas à la foule et ne peut être populaire, parce qu'elle exprime un ridicule assez rare, l'excès dans la passion de la vérité et de l'honneur.

Tous les fabulistes anciens et modernes, et même l'ingénieux, le pur, l'élégant Phèdre, approchent-ils de notre La Fontaine ? Il compose ses personnages et les met en scène avec l'habileté de Molière ; il sait prendre dans l'occasion le ton d'Horace, et mêler l'ode à la fable ; il est à la fois le plus naïf et le plus raffiné

des écrivains, et son art échappe dans sa perfection même. Nous ne parlons pas des *Contes*, d'abord parce que nous condamnons le genre, ensuite parce que La Fontaine y déploie des qualités plus italiennes que françaises, une narration pleine de naturel, de malice et de grâce, mais sans aucun de ces traits profonds, tendres, mélancoliques, qui placent parmi les plus grands poètes de tous les temps l'auteur des *Deux Pigeons* et du *Vieillard et les Trois Jeunes Gens.*

Nous n'hésitons point à mettre Boileau à la suite de ces grands hommes. Il vient après eux, il est vrai, mais il est de leur compagnie : il les comprend, il les aime, il les soutient. C'est lui qui, en 1663, après l'*Ecole des Femmes*, et bien avant le *Tartufe* et le *Misanthrope*, proclamait Molière le maître dans l'art des vers. C'est lui qui, en 1677, après la chute de *Phèdre*, défendait le vainqueur d'Euripide contre les succès de Pradon. C'est lui qui, devançant la postérité, a le premier mis en lumière ce qu'il y a de nouveau et d'entièrement original dans le théâtre de Corneille. Il sauva la pension du vieux tragique en offrant le sacrifice de la sienne. Louis XIV lui demandant quel était l'écrivain qui honorait le plus son règne : « C'est Molière » répondit Boileau ; et quand le grand roi à son déclin persécutait Port-Royal et voulait mettre la main sur Arnauld, il se rencontra un homme de lettres pour dire en face à l'impérieux monarque : « Votre Majesté a beau chercher M. Arnauld, elle est trop heureuse pour le trouver ». Boileau manque un peu d'imagination et d'invention ; mais il est grand par le sentiment énergique de la vérité et de la justice; il porte jusqu'à la passion le goût du beau et de l'honnête ; il est poète à force d'âme et de bon sens. Plus d'une fois son cœur lui a dicté les vers les plus pathétiques :

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue, etc.

. . . .

Après qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais dans la tombe eut enfermé Molière, etc.

Et cette épitaphe d'Arnauld, si simple et si grande :

Aux pieds de cet autel de structure grossière
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit ;
Arnauld, qui sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Eglise, a, dans l'Eglise même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème,...
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté ;
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'aurait jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici, de son ouaille sainte,
A ces loups dévorants n'avait caché les os.

Voilà, je pense, d'assez grands poètes, et nous en avons d'autres encore : je veux parler de ces esprits charmants ou sublimes qui ont élevé la prose jusqu'à la poésie. La Grèce seule, en ses plus beaux jours, offre peut-être une telle variété de prosateurs admirables. Qui peut les compter ? D'abord Rabelais et Montaigne ; plus tard, Descartes, Pascal et Malebranche ; La Rochefoucauld et La Bruyère ; Retz et Saint-Simon ; Bourdaloue, Fénelon, Bossuet ; ajoutez tant de femmes éminentes, à leur tête M[me] de Sévigné : et cela, en attendant Montesquieu, Voltaire, Rousseau et Buffon.

Par quel contraste bizarre un pays où les arts de l'esprit ont été portés à cette perfection serait-il resté médiocre dans les autres arts ? Le sentiment du beau manquait-il donc à cette société si polie, à cette cour magnifique, à ces grands seigneurs et à ces grandes dames passionnées pour le luxe et pour l'élégance, à ce

public d'élite, épris de tous les genres de gloire et dont l'enthousiasme défendit le *Cid* contre Richelieu ? Non : la France du XVIIe siècle est une, et elle a produit des artistes qu'elle peut mettre à côté de ses poètes, de ses philosophes, de ses orateurs.

Mais pour admirer nos artistes, il faut les comprendre.

Nous ne croyons pas que l'imagination ait été moins libéralement départie à la France qu'à aucune autre nation de l'Europe. Elle a même eu son règne parmi nous. C'est la fantaisie qui domine au XVIe siècle, et inspire la littérature et les arts de la Renaissance. Mais une grande révolution est intervenue au commencement du XVIIe siècle. La France à ce moment semble passer de la jeunesse à la virilité. Au lieu d'abandonner l'imagination à elle-même, nous nous appliquons dès lors à la contenir sans la détruire, à la modérer, ainsi que l'ont fait les Grecs, à l'aide du goût, comme dans le progrès de la vie et de la société on apprend à réprimer ou à dissimuler ce qu'il y a de trop individuel dans les caractères. C'en est fait de la littérature de l'âge précédent. Une nouvelle poésie, une prose nouvelle commencent à paraître, qui pendant un siècle entier portent d'assez beaux fruits. L'art suit le mouvement général : de gracieux qu'il était, il devient sérieux à son tour : il ne vise plus à l'originalité et aux effets extraordinaires ; il n'étincelle ni n'éblouit ; il parle surtout à l'esprit et à l'âme. De là ses qualités et aussi ses défauts. En général il manque un peu d'éclat et de coloris, mais il est au plus haut degré expressif.

Depuis quelque temps nous avons changé tout cela. Nous avons découvert, un peu tard, que nous n'avions pas assez d'imagination ; nous sommes en train de

nous en donner, il est vrai, aux dépens de la raison, hélas ! aussi aux dépens de l'âme, oubliée, répudiée, proscrite. En ce moment la couleur et la forme sont à l'ordre du jour, en poésie, en peinture, en toute chose. On commence à raffoler de la peinture espagnole. L'école flamande et l'école vénitienne prennent de plus en plus le pas sur la grande école de Florence et de Rome. Rossini balance Mozart, et Gluck va bientôt nous sembler insipide.

Jeunes artistes, qui, dégoûtés à bon droit de la manière sèche et inanimée de David, entreprenez de renouveler la palette française, qui voudriez ravir au soleil sa chaleur et son éclat, songez que de tous les êtres de l'univers le plus grand est encore l'homme, et que ce que l'homme a de plus grand c'est son intelligence, et surtout son cœur ; qu'ainsi c'est ce cœur qu'il faut mettre et répandre sur votre toile. Voilà l'objet le plus élevé de l'art. Pour l'atteindre, ne vous faites pas les disciples des Flamands, des Vénitiens, des Espagnols ; revenez, revenez aux maîtres de notre grande école nationale du XVIIe siècle.

Nous nous inclinons avec une admiration respectueuse devant l'école florentine et romaine, à la fois idéale et vivante ; mais celle-là exceptée, nous prétendons que l'école française égale ou surpasse toutes les autres. Nous ne préférons ni Murillo, ni Rubens, ni Corrège, ni Titien lui-même à Lesueur et à Poussin, parce que si les premiers ont une main et une couleur incomparables, nos deux compatriotes sont bien autrement grands par la pensée et par l'expression.

Quelle destinée que celle d'Eustache Lesueur ! Il naît à Paris vers 1617, et il n'en sort jamais. Pauvre et humble, il passe sa vie dans les églises et les cou-

vents où il travaille. La seule douceur de ses tristes jours, sa seule consolation était sa femme : il la perd, et va mourir à trente-huit ans dans ce cloître des Chartreux que son pinceau a immortalisé. Quelle ressemblance à la fois et quelle différence avec la destinée de Raphaël, mort jeune aussi, mais au sein des plaisirs, dans les honneurs et déjà presque dans la pourpre ! Notre Raphaël n'a pas été l'amant de la Fornarine et le favori d'un pape : il a été chrétien ; il est le christianisme dans l'art.

Lesueur est un génie tout français. A peine échappé de l'école de Simon Vouet, il s'est formé lui-même sur le modèle qu'il avait dans l'âme. Il n'a jamais vu ni désiré voir le ciel d'Italie. Il a connu quelques fragments de l'antique, quelques tableaux de Raphaël, et les dessins qu'envoyait Poussin. C'est avec ces faibles ressources, et guidé par un instinct heureux, qu'en moins de dix ans il monte par un progrès continu jusqu'à la perfection de son talent, et expire au moment où, sûr enfin de lui-même, il va produire de nouveaux et plus admirables chefs-d'œuvre. Suivez-le depuis le *Saint Bruno* achevé en 1648, à travers le *Saint Paul* de 1649, jusqu'à la *Vision de saint Benoît* en 1651, et aux *Muses* à peine terminées avant sa mort. Lesueur va sans cesse ajoutant, à ses qualités essentielles, qu'il doit à son propre génie national, je veux dire la composition et l'expression, les qualités qu'il avait rêvées ou entrevues, un dessin de jour en jour plus pur, et déjà même du coloris.

Dans Lesueur tout est dirigé vers l'expression, tout est au service de l'esprit, tout est idée et sentiment. Nulle recherche, nulle manière ; une naïveté parfaite, ses figures mêmes sembleraient quelquefois un peu communes, tant elles sont naturelles, si un souffle

divin ne les animait. Il ne faut pas oublier que ses sujets favoris n'exigent point une couleur éclatante: il retrace le plus souvent des scènes douloureuses et austères. Mais comme dans le christianisme, à côté de la souffrance et de la résignation, est la foi avec l'espérance, ainsi Lesueur joint au pathétique la suavité et la grâce ; et cet homme me charme en même temps qu'il m'émeut.

Les ouvrages de Lesueur sont presque toujours de grands ensembles qui demandaient une méditation profonde et le talent le plus souple pour y conserver l'unité du sujet et y semer la variété et l'agrément. L'histoire de saint Bruno, le fondateur de l'ordre des Chartreux, est un vaste poème mélancolique où sont représentées les scènes diverses de la vie monastique. L'histoire de saint Martin et de saint Benoît ne nous est pas parvenue tout entière ; mais les deux fragments que nous en possédons, la Messe de saint Martin et la Vision de saint Benoît, nous permettent de comparer à ce grand travail tout ce qui s'est fait de mieux en ce genre en Italie, comme, à parler sincèrement, les *Muses* et l'*Histoire de l'Amour* ne nous paraissent pas au-dessous de la Farnésine.

L'histoire de saint Bruno est le coup d'essai de Lesueur: il se ressent de la manière assez sèche de Vouet ; cependant dans cette vaste composition, il faut remarquer plus d'un morceau excellent, particulièrement saint Bruno prosterné devant un crucifix, le saint lisant une lettre du pape, sa mort, sa glorification. Il est difficile de porter plus loin le recueillement, l'anéantissement, le ravissement. *Saint Paul prêchant à Ephèse* rappelle l'école d'Athènes par l'étendue de la scène, par l'emploi de l'architecture, par l'habile distribution des groupes. Malgré le nombre

des personnages et la diversité des épisodes, le tableau se rassemble tout entier dans saint Paul. Il prêche, et à sa parole sont suspendus les assistants de tout sexe, de tout âge, dans les attitudes les plus variées. Voilà bien les grandes lignes de l'école romaine, son dessin plein de noblesse et de vérité. Que de têtes charmantes ou graves ! Que de mouvements gracieux ou hardis, et toujours naturels ! Ici cet enfant aux cheveux bouclés, rempli d'un naïf enthousiasme ; là ce vieillard agenouillé et les mains jointes. Toutes ces belles têtes et aussi ces draperies ne sont-elles pas dignes de Raphaël ? Mais la merveille du tableau est la figure de saint Paul ; c'est celle de Jupiter Olympien, animée par l'esprit nouveau. La *Messe de saint Martin* porte dans l'âme une impression de paix et de silence. La *Vision de saint Benoît* est d'une simplicité pleine de grandeur. Un désert, le saint à genoux, contemplant sa sœur, sainte Scholastique, qui monte au ciel soutenue par des anges, accompagnée de deux jeunes filles couronnées de fleurs et portant la palme, symbole de la virginité. Saint Pierre et saint Paul montrent à saint Benoît le séjour où sa sœur va goûter la paix éternelle. Un léger rayon de soleil perce la nue. Saint Benoît est comme arraché à la terre par cette vision extatique. On ne désire guère une couleur plus vive, et l'expression est divine. Que ces deux jeunes vierges, un peu longues peut-être, sont belles et pures ! que ces contours sont suaves ! que ces visages sont graves et doux ! la personne du saint moine, avec tous les accessoires matériels, est d'un naturel parfait, car elle reste sur la terre; tandis que sa figure, où reluit son âme, est tout idéale et déjà dans le ciel.

Mais le chef-d'œuvre de Lesueur est, à nos yeux, la

Descente de croix, ou plutôt l'ensevelissement de Jésus-Christ, déjà descendu de la croix, et que Joseph d'Arimathie, Nicodème et saint Jean placent dans le linceul. A gauche, la Madeleine en pleurs baise les pieds de Jésus ; à droite sont les saintes femmes et la Vierge. Les saintes femmes, placées sur le premier plan, ont chacune leur douleur particulière. Pendant que l'une d'elles s'abandonne au désespoir, une tristesse immense mais intime et recueillie est sur le visage de la mère du crucifié. Elle a compris le divin bienfait de la rédemption du genre humain, et sa douleur, soutenue par cette pensée, est calme et résignée. Et puis quelle dignité dans cette tête ! Elle résume en quelque sorte tout le tableau et lui donne son caractère, celui d'une émotion profonde et contenue. J'ai vu bien des descentes de croix ; j'ai vu celle de Rubens à Anvers, où la sainteté du sujet a comme contraint le grand peintre flamand à joindre la noblesse et le sentiment à la couleur : aucun de ces tableaux ne m'a autant touché que celui de Lesueur. Toutes les parties de l'art y sont au service de l'expression, et la beauté s'y joint au pathétique. Le dessin est austère et fort ; la couleur même, sans être éclatante, et elle ne devait pas l'être, surpasse celle de *saint Bruno*, de la *Messe de saint Martin*, de *Saint Paul*, et même de la *Vision de saint Benoît* ; comme si Lesueur eût voulu rassembler ici toutes les puissances de son âme, toutes les ressources de son talent !

Maintenant, regardez les *Muses* : d'autres scènes, d'autres beautés, le même génie. Voilà des peintures païennes ; mais le christianisme y est encore par l'adorable chasteté que Lesueur a partout répandue. Tous les critiques ont relevé à l'envi les erreurs mythologiques où est tombé le pauvre Lesueur, et ils n'ont

pas manqué cette occasion de déplorer qu'il n'eût pas fait le voyage d'Italie et étudié davantage l'antique. Mais qui peut avoir l'étrange idée de chercher dans Lesueur un archéologue? J'y cherche et j'y trouve le génie même de la peinture. Cette Terpsichore, bien ou mal nommée, avec une harpe un peu trop forte, dit-on, comme si la Muse n'avait pas des dons particuliers, n'est-elle pas dans sa modeste attitude le symbole de la grâce décente ? Dans ce groupe des trois Muses, auxquelles on peut donner le nom qu'il plaira, celle qui tient sur ses genoux un livre de musique, et qui chante ou va chanter, n'est-elle pas la plus ravissante créature, une sainte Cécile qui prélude encore avant de s'abandonner à l'enivrement de l'inspiration? Et dans ces tableaux il y a de l'éclat et du coloris, et le paysage y est traité avec un soin tout particulier, comme si le Poussin avait guidé la main de son ami.

Le Poussin ! quel nom je prononce ! Si Lesueur est le peintre du sentiment, le Poussin est celui de la pensée. C'est le philosophe de la peinture. Ses tableaux sont des leçons religieuses ou morales qui témoignent d'un grand esprit et d'un grand cœur. Il suffit de rappeler les *Sept Sacrements*, le *Déluge*, l'*Arcadie*, la *Vérité que le temps soustrait aux atteintes de l'Envie*, le *Testament d'Eudamidas*, le *Ballet de la vie humaine*. Et le style est à la hauteur de la conception. Le Poussin dessine comme un Florentin, il compose comme un Français, et souvent il égale Lesueur dans l'expression : le coloris seul lui a manqué. Ainsi que Racine, il est épris de la beauté antique, et il l'imite ; mais, comme Racine, il reste toujours original. A la place de la naïveté et du charme unique de Lesueur, il a une simplicité sévère, avec une correction qui ne

l'abandonne jamais. Songez aussi qu'il a cultivé tous les genres. C'est à la fois un grand peintre d'histoire et un grand paysagiste : les sujets de religion lui siéent aussi bien que les sujets profanes, et il s'inspire tour à tour de l'antiquité et de la Bible. Il a beaucoup vécu à Rome, il est vrai, et il y est mort : mais il a aussi travaillé en France, et presque toujours pour la France. A peine se fit-il connaître, que Richelieu l'attira à Paris et l'y retint, le comblant d'honneurs et lui donnant le brevet de premier peintre ordinaire du roi avec la direction générale de tous les ouvrages de peinture et de tous les ornements des maisons royales. C'est pendant ce séjour de deux années à Paris qu'il a fait la *Cène*, le *Saint François Xavier*, la *Vérité que le Temps soustrait à l'Envie*. C'est encore à la France, à son ami M. de Chanteloup, que de Rome il a adressé le *Ravissement de saint Paul*, ainsi que la seconde suite des *Sept Sacrements*, composition immense qui, pour la grandeur des pensées, peut rivaliser avec les *Stanze* de Raphaël. J'en parle ainsi d'après les gravures : car les *Sept Sacrements* ne sont plus en France. Honte éternelle du XVIIIe siècle ! Il a fallu du moins enlever aux Grecs les frontons du Parthénon : nous, nous avons livré à l'étranger, nous lui avons vendu tous ces monuments du génie français qu'avaient recueillis avec un soin religieux Richelieu et Mazarin. Et l'indignation publique n'a pas flétri cet acte ! Et depuis il ne s'est pas trouvé en France un roi, un homme d'Etat, pour interdire de laisser sortir sans autorisation, du territoire national, les chefs-d'œuvre d'art qui honorent la nation ! Il ne s'est pas trouvé un gouvernement qui ait entrepris au moins de racheter ceux que nous avons perdus, et de ressaisir les grands ouvrages de Poussin, de Lesueur et de tant d'autres, dispersés en

Europe, au lieu de prodiguer des millions pour acquérir des magots de Hollande, comme disait Louis XIV, ou des toiles espagnoles, à la vérité d'une admirable couleur, mais sans noblesse et sans expression morale ! Eh ! mon Dieu, je connais et j'aime aussi les pâturages hollandais et les vaches de Potter ; je ne suis pas insensible au sombre et ardent coloris de Zurbaran, aux figures si vraies, si agréables dans leur vulgarité même, de Murillo; mais enfin, qu'est-ce que tout cela devant de sérieuses et puissantes compositions telles que les *Sept Sacrements*, par exemple, cette profonde représentation des rites chrétiens, ouvrage des plus hautes facultés de l'intelligence et de l'âme, et où l'intelligence et l'âme trouveront à jamais un sujet inépuisable d'étude et de méditation! Grâce à Dieu, le burin de Pesne les a sauvés de notre ingratitude et de notre barbarie. Tandis que les originaux décorent la galerie d'un grand seigneur anglais, l'amitié et le talent d'un Pesne, d'une Stella, nous en ont conservé des copies fidèles dans ces gravures expressives qu'on ne se lasse pas de contempler, et qui chaque fois qu'on les examine nous révèlent quelque nouveau côté du génie de notre grand compatriote. Regardez surtout l'*Extrême-Onction* ! Quelle scène sublime et en même temps presque gracieuse, on dirait un bas-relief antique, tant les groupes en sont bien distribués, avec des attitudes naturelles et variées. Les draperies sont admirables comme celles du fragment des Panathénées qui est au Louvre. Les figures ont toutes de la beauté. C'est de la sculpture, va-t-on dire : oui, mais c'est aussi de la peinture, si vous-même vous avez l'œil du peintre, si vous savez être frappé par l'expression de ces poses, de ces têtes, de ces gestes, et presque de ces regards ; car tout vit, tout respire, même dans

ces gravures, et si c'était le lieu nous tâcherions de faire pénétrer avec nous le lecteur dans ces secrets du sentiment chrétien, qui sont aussi les secrets de l'art.

Tâchons de nous consoler d'avoir perdu les *Sept Sacrements* et de n'avoir pas su disputer à l'Angleterre et à l'Allemagne tant d'autres productions du Poussin, englouties aujourd'hui dans les collections étrangères, en allant voir au Louvre ce qui nous reste du grand artiste français, une trentaine de tableaux des différentes époques de sa vie, et qui la plupart soutiennent dignement sa renommée, le portrait de Poussin, une des *Bacchanales* faites pour Richelieu, *Mars et Vénus*, la *Mort d'Adonis*, l'*Enlèvement des Sabines*, *Eliézer et Rebecca*, *Moïse sauvé des eaux*, l'*Enfant Jésus sur les genoux de la Vierge et saint Joseph debout*, surtout la *Manne au désert*, le *Jugement de Salomon*, les *Aveugles de Jéricho*, la *Femme adultère*, le *Ravissement de saint Paul*, le *Diogène*, le *Déluge*, l'*Arcadie*. Le temps a terni leur couleur, qui n'a jamais été bien éclatante ; mais il n'a rien pu sur ce qui les fera vivre à jamais, le dessin, la composition, l'expression. Le *Déluge* est resté et sera toujours de l'effet le plus saisissant. Après tant de maîtres qui ont traité le même sujet, le Poussin a trouvé le secret d'être original, et plus pathétique que tous ses devanciers, en représentant le moment solennel où la race humaine va disparaître. Peu de détails ; quelques cadavres flottant sur l'abîme ; une lune sinistre se montre à peine ; encore quelques instants et le genre humain ne sera plus ; la dernière mère tend inutilement son dernier enfant au dernier père, qui ne peut pas le recueillir, et le serpent qui a perdu l'homme s'élance triomphant. On a beau relever dans le *Déluge* quelques signes d'une main

tremblante : l'âme qui soutenait et conduisait cette main se fait sentir à la nôtre, et l'ébranle profondément. Arrachez-vous à cette scène de deuil, et presque à côté reposez vos yeux sur ce frais paysage et sur ces bergers qui environnent un tombeau. Le plus âgé, un genou en terre, lit ces mots gravés sur la terre : *Et in Arcadia ego*, et moi aussi j'ai vécu en Arcadie. A gauche, un autre berger écoute avec une sérieuse attention. A droite est un groupe charmant, composé d'un berger au printemps de la vie et d'une jeune fille d'une beauté ravissante. Un étonnement naïf se peint sur la figure du jeune pâtre qui regarde avec bonheur sa belle compagne. Pour celle-ci, son adorable visage n'est pas même voilé d'une ombre légère ; elle sourit, la main nonchalamment appuyée sur l'épaule du jeune homme, et elle n'a pas l'air de comprendre cette leçon donnée à la beauté, à la jeunesse et à l'amour. Je l'avoue, pour ce seul tableau, d'une philosophie si touchante, je donnerais bien des chefs-d'œuvre de coloris, tous les pâturages de Potter, tous les badinages d'Ostade, toutes les bouffonneries de Téniers.

Lesueur et Poussin, à des titres différents, mais à peu près égaux, sont à la tête de notre grande peinture du XVIIe siècle. Après eux, quels artistes encore que Claude le Lorrain et Philippe de Champagne !

Connaissez-vous en Italie ou en Hollande un plus grand paysagiste que Claude ? Et saisissez bien son vrai caractère. Regardez ces vastes et belles solitudes, éclairées par les premiers ou les derniers rayons du soleil : dites-moi si ces solitudes, si ces arbres, si ces eaux, si ces montagnes, si cette lumière, si ce silence, si toute cette nature n'a pas une âme, et si derrière ces horizons lumineux et purs vous ne remontez pas

involontairement, en d'ineffables rêveries, à la source invisible de la beauté et de la grâce ! Le Lorrain est par-dessus tout le peintre de la lumière, et on pourrait appeler ses ouvrages l'histoire de la lumière et de toutes ses combinaisons, en petit et en grand, quand elle s'épanche sur de larges plans ou se brise dans les accidents les plus variés, sur la terre, sur les eaux, dans les cieux, dans son éternel foyer. Les scènes humaines jetées dans un coin n'ont d'autre objet que de relever et de faire paraître davantage les scènes de la nature par l'harmonie ou par le contraste. Dans la *Fête villageoise*, la vie, le bruit et le mouvement sont sur le premier plan : la paix et la grandeur sont au fond du paysage, et c'est là qu'est véritablement le tableau. Même effet dans les *Bestiaux passant une rivière* : le paysage placé immédiatement sous vos yeux n'a rien de bien rare, on le peut trouver partout ; mais suivez la perspective : elle vous conduit à travers des campagnes florissantes, une belle rivière, des ruines, des montagnes qui dominent ces ruines, et vous vous perdez dans des lointains infinis. Ce paysage traversé par une rivière, où un pâtre abreuve son troupeau, ne dit pas grand'chose au premier aspect. Contemplez-le quelque temps, et la paix, une sorte de recueillement dans la nature, une perspective bien graduée, vous gagneront le cœur peu à peu, et donneront pour vous à cette petite composition un charme pénétrant. Le tableau appelé *Un paysage* représente une vaste campagne chargée d'arbres et éclairée par le soleil levant : il y a là de la fraîcheur et déjà de la chaleur, du mystère et de l'éclat, avec des horizons de la plus suave harmonie. Une *Danse au soleil couchant* exprime la fin d'une belle journée. On y voit, on y sent l'apaisement des feux du jour ; sur le devant, quelques

bergers et quelques bergères dansent à côté de leurs troupeaux.

N'est-il pas étrange qu'on ait mis Champagne dans l'école flamande ? Il est né à Bruxelles, il est vrai; mais il est venu de fort bonne heure à Paris, et son véritable maître a été Poussin qui lui a donné des conseils. Il a consacré son talent à la France, il y a vécu, il y est mort, et, ce qui est décisif, sa manière est toute française. Dira-t-on qu'il doit à la Flandre sa couleur? Nous répondrons que cette qualité est bien rachetée par le grave défaut qu'il lui doit aussi, le manque d'idéalité dans les figures; et c'est de la France qu'il a appris à réparer ce défaut par la beauté de l'expression morale. Champagne est inférieur à Lesueur et à Poussin, mais il est de leur famille. Lui aussi il était de ces artistes, contemporains de Corneille, simples, pauvres, vertueux, chrétiens. Champagne a travaillé à la fois pour le couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques, ce vénérable séjour d'une piété ardente et sublime, et pour Port-Royal, le lieu du monde peut-être qui a renfermé dans le plus petit espace le plus de vertu et de génie, tant d'hommes admirables et de femmes dignes d'eux. Qu'est devenu ce fameux crucifix qu'il avait peint à la voûte de l'église des Carmélites, chef-d'œuvre de perspective qui sur un plan horizontal paraissait perpendiculaire? Il a péri avec la sainte maison. La *Cène* est vivante par la vérité de toutes les figures, des mouvements et des poses ; mais l'absence d'idéal gâte à mes yeux ce tableau. Je suis forcé d'en dire autant du *Repas chez Simon le Pharisien.* Le chef-d'œuvre de Champagne et l'*Apparition de saint Gervais et de saint Protais à saint Ambroise dans une basilique de Milan.* Voilà bien toutes les qualités de l'art français : sim-

plicité et grandeur dans la composition, avec une expression profonde. Sur cette vaste toile, quatre personnages seulement, les deux martyrs, et saint Paul qui les présente à saint Ambroise. Ces quatre figures remplissent l'immense basilique, éclairée surtout, dans l'obscurité de la nuit, par la lumineuse apparition. Les deux martyrs sont pleins de majesté. Saint Ambroise, agenouillé et en prière, est comme saisi de terreur.

J'admire assurément Champagne comme peintre d'histoire et même comme paysagiste ; mais ce qu'il y a peut-être de plus grand en lui, c'est le peintre de portraits. Ici la vérité et le naturel sont particulièrement à leur place, relevés par le coloris, et idéalisés en une juste mesure par l'expression. Les portraits de Champagne sont autant de monuments où vivront à jamais ses plus illustres contemporains. Tout y est frappant de réalité, grave et sévère, avec une douceur pénétrante. On perdrait les écrits de Port-Royal, qu'on retrouverait Port-Royal tout entier dans Champagne. Voilà bien l'inflexible Saint-Cyran, comme aussi son persécuteur, l'impérieux Richelieu. Voilà le savant, l'intrépide Antoine Arnauld, auquel les contemporains de Corneille et de Bossuet ont décerné le nom de Grand ; voilà madame Angélique Arnauld, avec sa naïve et forte figure. Voilà la mère Agnès et l'humble fille de Champagne lui-même, la sœur Sainte-Suzanne. Elle vient d'être guérie miraculeusement, et toute sa personne abattue porte encore l'empreinte d'un reste de souffrance. En face, la mère Agnès, à genoux, la regarde avec une joie reconnaissante. Le lieu de la scène est une pauvre cellule ; une croix de bois suspendue à la muraille, quelques chaises de paille en sont tous les ornements. Sur le tableau se lit cette

inscription : *Christo uni medico animarum et corporum.* On a là le stoïcisme chrétien de Port-Royal dans son imposante austérité. Ajoutez à tous ces portraits celui de Champagne; car le peintre peut être mis à côté de ses personnages.

Quand la France n'aurait produit au XVII[e] siècle que ces quatre grands artistes, il faudrait faire une belle place à l'école française ; mais elle compte bien d'autres peintres du plus grand mérite. Parmi eux distinguez P. Mignard, si admiré de son temps, si peu connu aujourd'hui, et si digne de l'être. Comment avons-nous pu laisser tomber dans l'oubli l'auteur de la fresque immense du Val-de-Grâce, tant célébrée par Molière, et qui est peut-être la plus grande page de peinture qui soit en France ! Ce qui frappe d'abord, dans ce gigantesque ouvrage, est l'ordonnance et l'harmonie. Puis viennent mille détails charmants et d'innombrables épisodes qui forment eux-mêmes des compositions considérables. C'est encore au pinceau de Mignard que nous devons ce ravissant plafond du petit appartement du roi à Versailles, chef-d'œuvre aujourd'hui détruit, mais dont il nous reste une traduction magnifique dans la belle estampe de Gérard Audran. Quelle expression profonde dans la *Peste d'Eaque*, et dans le *Saint Charles donnant la communion aux pestiférés de Milan* ! On s'accorde à reconnaître Mignard pour un de nos meilleurs peintres de portraits : la grâce, quelquefois un peu raffinée, se joint en lui au sentiment. L'école française peut encore présenter avec orgueil Valentin, mort jeune et qui donnait tant d'espérances ; Stella, le digne ami de Poussin, l'oncle de Claudine, d'Antoinette et de Françoise Stella ; Lahyre, qui a tant d'esprit et de goût ; Sébastien Bourdon, si animé et si élevé ; les Lenain,

qui ont quelquefois la naïveté de Lesueur et la couleur de Champagne ; le Bourguignon, plein de feu et de verve ; Jouvenet, qui compose si bien ; tant d'autres, enfin Lebrun, qu'il est de mode aujourd'hui de traiter cavalièrement, et qui avait reçu de la nature, avec la passion peut-être immodérée de la gloire, celle du beau en tout genre, et un talent d'une flexibilité admirable, le véritable peintre du grand roi par la richesse et la dignité de sa manière, et qui, comme Louis XIV, clôt dignement le XVIIe siècle.

Puisque j'ai parlé avec un peu d'étendue de la peinture, ne serait-il pas injuste de passer entièrement sous silence la gravure, sa fille ou sa sœur ? Ce n'est certes pas un art de médiocre importance, et nous y avons excellé. Jacques Callot a représenté la vie humaine dans toute sa variété. Il est tour à tour gai et mélancolique. touchant et burlesque, d'une imagination inépuisable et d'un esprit infini. Ses grotesques ont trop fait oublier ses compositions d'un haut rang, le siège de Bréda, celui de la Rochelle, surtout celui de l'île de Ré, et tant d'autres pièces religieuses et historiques. Il était aussi appliqué et aussi savant qu'inventif et fécond. Son œuvre est si vaste qu'on a peine à la rassembler, et pourtant il est mort bien jeune. Abraham Bosse l'a dignement continué ; il en a la hardiesse et le gracieux caprice, s'il n'en possède pas la profondeur. Mais c'est surtout dans le portrait que nous avons porté la gravure à la perfection. Soyons équitables envers nous-mêmes : quelle école, celle de Marc-Antoine, ou celle d'Albert Dürer, ou de Rembrandt, peut présenter en ce genre une telle suite d'artistes éminents ? Thomas de Leu et Léonard Gautier font en quelque sorte le passage du XVIe au XVIIe siècle. Puis viennent en foule les talents les plus

divers, Mellan, Michel Lasne, Morin, Daret, Huret, Masson, Nanteuil, Drevet, Van Schupen, les Poilly, les Édelinck, les Audran. Gérard Édelinck et Nanteuil ont seuls une renommée populaire, et ils la méritent par la délicatesse, l'éclat et le charme de leur burin. Mais les connaisseurs d'un goût élevé leur trouvent au moins des rivaux dans des graveurs aujourd'hui moins admirés parce qu'ils ne flattent pas autant les yeux, mais qui ont peut-être plus de vérité et de vigueur. Il faut bien le dire aussi : les portraits de ces deux habiles maîtres n'ont pas l'importance historique de ceux de leurs devanciers. On admire le Condé de Nanteuil ; mais si on veut connaître le grand Condé, le vainqueur de Rocroy et de Lens, ce n'est pas à Nanteuil qu'il faut le demander, c'est à Huret, à Michel Lasne, à Daret, qui l'ont dessiné et gravé dans toute sa force et sa beauté héroïque. Édelinck et Nanteuil lui-même n'ont guère connu et retracé le XVIIe siècle qu'aux approches de son déclin. Morin et Mellan, comme Callot, ont pu le voir et nous l'ont transmis en sa glorieuse jeunesse. Morin est le Champagne de la gravure : il ne grave pas, il peint. C'est lui qui représente à la postérité les hommes illustres de la première moitié du grand siècle, Henri IV, Louis XIII, de Thou, Bérulle, Saint-Cyran, Marillac, Bentivoglio, Richelieu, Mazarin jeune encore, et Retz quand il n'était que coadjuteur. Mellan a eu le même avantage. Il est le premier en date de tous les graveurs du XVIIe siècle, et peut-être aussi est-il le plus expressif : avec une seule taille, il semble que de ses mains il ne peut sortir que des ombres ; il ne frappe pas au premier aspect ; mais, à mesure qu'on le regarde davantage, il saisit, il pénètre, il touche, comme Lesueur.

Le christianisme, c'est-à-dire le règne de l'esprit, est favorable à la peinture, particulièrement expressive. La sculpture semble un art païen; car, si l'expression morale doit y être encore, c'est toujours sous la condition impérieuse de la beauté de la forme. Voilà pourquoi la sculpture est comme naturelle à l'antiquité, et y a jeté un éclat incomparable devant lequel a un peu pâli la peinture, tandis que chez les modernes elle a été éclipsée par celle-ci et lui est demeurée très inférieure, dans l'extrême difficulté de forcer la pierre et le marbre à exprimer des sentiments chrétiens sans que la beauté matérielle en souffre; en sorte que d'ordinaire notre sculpture est un peu insignifiante pour être belle, ou maniérée pour être expressive. Depuis l'antiquité, il n'y a guère eu que deux écoles de sculpture : l'une à Florence avant Michel-Ange et surtout avec Michel-Ange ; l'autre en France, à la Renaissance, avec Jean Cousin, Goujon, Germain Pilon. On peut dire que ces trois artistes se sont partagé la grandeur et la grâce : au premier, la noblesse et la force avec une science profonde; aux deux autres une élégance pleine de charme. La sculpture change de caractère, au XVIIe siècle, ainsi que tout le reste : elle n'a plus le même agrément, mais elle trouve l'inspiration morale et religieuse qui avait trop manqué aux plus habiles maîtres de la Renaissance. En est-il un, Jean Goujon excepté, qui soit supérieur à Jacques Sarazin ? Ce grand artiste, aujourd'hui presque oublié, est un disciple à la fois de l'école française et de l'école italienne, et aux qualités qu'il emprunte à ses devanciers il ajoute l'expression morale, touchante et élevée, qu'il doit à l'esprit du nouveau siècle. Il est, dans la sculpture, le digne contemporain de Lesueur

et de Poussin, de Corneille, de Descartes et de Pascal. Il appartient tout à fait au règne de Louis XIII, de Richelieu et de Mazarin : il n'a pas même vu celu de Louis XIV. Rappelé en France par Richelieu, qui y avait aussi rappelé Poussin, Jacques Sarazin, en peu d'années, a produit une foule d'ouvrages d'une rare élégance et d'un grand caractère. Que sont-ils devenus? Le XVIIe siècle avait passé sur eux sans y prendre garde. Les barbares qui les ont détruits ou dispersés s'étaient arrêtés devant les toiles de Lesueur et de Poussin protégées par un reste d'admiration : en brisant les chefs-d'œuvre du ciseau français, ils ne se sont pas même doutés du sacrilège qu'ils commettaient envers l'art, aussi bien qu'envers la patrie. Du moins j'ai pu voir, il y a quelques années, au Musée des monuments français, recueillies par la piété d'un ami des arts, de belles parties du superbe mausolée élevé à la mémoire de Henri de Bourbon, deuxième du nom, prince de Condé, le père du grand Condé, l'habile collaborateur de Richelieu et de Mazarin. Ce monument était soutenu par quatre figures de grandeur naturelle, la Foi, la Prudence, la Justice et la Charité. Il y avait quatorze bas-reliefs en bronze où étaient retracés les Triomphes de la Renommée, du Temps, de la Mort, de l'Éternité. Dans le Triomphe de la Mort, l'artiste avait représenté un certain nombre de modernes illustres, parmi lesquels il s'était mis lui-même à côté de Michel-Ange. Nous pouvons contempler encore dans la cour du Louvre, au pavillon de l'Horloge, ces cariatides de Sarazin si majestueuses à la fois et si gracieuses, qui se détachent avec un relief et une légèreté admirables. Jean Goujon et Germain Pilon ont-ils rien fait de plus élégant et de plus vivant ? Ces femmes respirent, et

elles vont marcher. Prenez la peine d'aller à quelques pas d'ici visiter l'humble chapelle qui remplace aujourd'hui cette magnifique église des Carmélites, jadis remplie des peintures de Champagne, de Stella, de Lahyre, et de Lebrun, où la voix de Bossuet s'est fait entendre, et où Mlle de Lavallière et Mme de Longueville ont été vues prosternées à terre, leurs longs cheveux coupés et le visage baigné de larmes. Parmi les restes qui se conservent de la splendeur passée du saint monastère, considérez la noble statue du cardinal de Bérulle agenouillé. Sur ces traits recueillis et pénétrés, dans ces yeux levés vers le ciel, respire l'âme de ce grand serviteur de Dieu, mort à l'autel comme un guerrier au champ d'honneur. Il prie Dieu pour ses chères Carmélites. Cette tête est d'un naturel parfait, comme Champagne aurait pu la peindre, et d'une grâce sévère qui rappelle Lesueur et Poussin.

Au-dessous de Sarazin, les Anguier sont encore des artistes qu'admireraient l'Italie, et auxquels il ne manque que des juges dignes d'eux. Ces deux frères avaient couvert Paris et la France des plus précieux monuments. Regardez le tombeau de Jacques-Auguste de Thou, par François Anguier : la figure du grand historien est réfléchie et mélancolique, comme celle d'un homme las du spectacle des choses humaines; et rien de plus aimable que les statues de ces deux femmes, Marie Barbançon de Cany et Gasparde de la Châtre. Le mausolée de Henri de Montmorency, décapité à Toulouse en 1632, qui se voit encore à Moulins, dans l'église de l'ancien couvent des filles de Sainte-Marie, est un ouvrage considérable du même artiste, où la force est manifeste, avec un peu de lourdeur. C'est à Michel Anguier qu'on attribue les

statues du duc et de la duchesse de Tresmes, et celle de leur illustre fils, Potier, marquis de Gêvres. Le voilà bien, l'intrépide compagnon de Condé, arrêté dans sa course à trente-deux ans devant Thionville, après la bataille de Rocroy, déjà lieutenant général, et quand Condé demandait pour lui le bâton de maréchal de France, déposé sur sa tombe; le voilà jeune, beau, hardi, comme ses camarades moissonnés aussi à la fleur de l'âge, Laval, Châtillon, La Moussaye. Un des meilleurs ouvrages de Michel Anguier est le monument de Henri de Chabot, cet autre compagnon, cet ami fidèle de Condé, qui par l'éclat de sa valeur, surtout par les grâces de sa personne, sut gagner le cœur et la main de la belle Marguerite, la fille du grand duc de Rohan. Le nouveau duc mourut jeune encore, en 1655, à trente-neuf ans. Il est représenté couché, la tête inclinée et soutenue par un ange; un autre ange est à ses pieds. L'ensemble est frappant, et les détails sont exquis. La figure de Chabot est de toute beauté, comme pour répondre à sa réputation, mais c'est la beauté d'un mourant. Le corps a déjà la langueur du trépas, *languescit moriens*, avec je ne sais quelle grâce antique. Ce morceau, s'il était d'un dessin plus sévère, rivaliserait avec le *Gladiateur mourant*, qu'il rappelle, peut-être même qu'il limite.

J'admire en vérité qu'on ose parler aujourd'hui si légèrement de Puget et de Girardon. On ne peut refuser à Puget des qualités du premier ordre. Il a le feu, la verve, la fécondité du génie. Les cariatides de l'hôtel de ville de Toulon attestent un ciseau puissant. Le *Milon* rappelle la manière de Michel-Ange; il est un peu tourmenté, mais on ne peut nier que l'effet n'en soit saisissant. Voulez-vous un talent plus naturel, et ayant encore de la force et de l'élévation ? Donnez-

vous la peine de rechercher aux Tuileries, dans les jardins de Versailles, dans plusieurs églises de Paris, les ouvrages dispersés de Girardon, ici le mausolée des Gondi, là celui de Castellan, celui de Louvois, etc. ; surtout allez voir dans l'église de la Sorbonne le mausolée de Richelieu. Le redoutable ministre y est représenté à ses derniers moments, soutenu par la Religion et pleuré par la Patrie. Toute la personne est d'une noblesse parfaite, et la figure a la finesse, la sévérité, la suprême distinction que lui donnent le pinceau de Champagne, le burin de Morin, de Michel Lasnes et de Mellan.

Enfin je ne regarde point comme un sculpteur vulgaire Coysevox qui, sous l'influence de Lebrun, commence malheureusement le genre théâtral, mais qui a la facilité, le mouvement, l'élégance de Lebrun lui-même. Il a élevé de dignes monuments à Mazarin, à Colbert, à Lebrun, et semé pour ainsi dire les bustes des hommes illustres de son temps. Car, remarquez-le bien, les artistes ne prenaient guère alors des sujets arbitraires et de fantaisie. Ils travaillaient sur des sujets contemporains qui, en leur laissant une juste liberté, les inspiraient et les guidaient, et communiquaient un intérêt public à leurs ouvrages. La sculpture française du XVIIe siècle, comme celle de l'antiquité, est profondément nationale. Les églises et les monastères étaient remplis de statues de ceux qui les avaient aimés pendant leur vie et voulaient y reposer après leur mort. Chaque église de Paris était un musée populaire. Les somptueuses résidences de l'aristocratie, car à cette époque il y en avait une en France comme aujourd'hui en Angleterre, possédaient leurs tombeaux séculaires, les statues, les bustes, les portraits des hommes éminents dont la gloire appar-

tenait à la patrie aussi bien qu'à leur famille. De son côté l'État n'encourageait pas les arts en détail, et en petit pour ainsi dire; il leur donnait une impulsion puissante en leur demandant des travaux considérables, en leur confiant de vastes entreprises. Toutes les grandes choses se mêlaient ainsi, s'inpiraient et se soutenaient réciproquement.

Un seul homme en Europe a laissé un nom dans le bel art qui entoure un château ou un palais de jardins gracieux ou de parcs magnifiques; cet homme est un Français du XVIIe siècle, c'est Le Nôtre. On peut reprocher à Le Nôtre une régularité peut-être excessive et un peu de manière dans les détails; mais il a deux qualités qui rachètent bien des défauts, la grandeur et le sentiment. Celui qui a dessiné le parc de Versailles, qui, à l'agrément des parterres, au mouvement des fontaines, au bruit harmonieux des cascades, aux ombres mystérieuses des bosquets, a su ajouter la magie d'une perpective infinie au moyen de cette large allée où la vue se prolonge sur une nappe d'eau immense pour aller se perdre en des lointains sans borne, celui-là est un paysagiste digne d'avoir une place à côté du Poussin et du Lorrain.

Nous avons eu au moyen âge notre architecture gothique qui certes ne le cède à aucune autre; et, à la Renaissance, quels architectes que Pierre Lescot, Jean Bullant, Philibert Delorme! Quels charmants palais, quels gracieux édifices que les Tuileries, l'hôtel de ville à Paris, Chambord, Écouen! Le XVIIe siècle aussi a son architecture originale, différente de celle du moyen âge et de celle de la renaissance, simple, austère, noble comme la poésie de Corneille et la prose de Descartes. Etudiez sans préjugés d'école le Luxembourg de de Brosses, le portail de Saint-Gervais, et la

grande salle du Palais de Justice du même architecte; le palais Cardinal et la Sorbonne de Lemercier; la coupole du Val-de-Grâce de Le Muet; l'arc de Triomphe de la porte Saint-Denis de François Blondel; Versailles et surtout les Invalides du jeune Mansart. Considérez avec attention ce dernier édifice, laissez-lui faire son impression sur votre esprit et sur votre âme, et vous arriverez aisément à y reconnaître une beauté particulière. Ce n'est point un monument gothique; ce n'est pas non plus un monument presque païen du XVI° siècle : il est moderne et encore chrétien, il est vaste avec mesure, élégant avec gravité. Contemplez au soleil couchant cette coupole réfléchissant les derniers feux du jour, s'élevant doucement vers le ciel sur une courbe légère et gracieuse ; traversez cette imposante esplanade, entrez dans cette cour admirablement éclairée malgré ses galeries couvertes, inclinez-vous sous le dôme de cette église où dorment Vauban et Turenne: vous ne pourrez vous défendre d'une émotion à la fois religieuse et militaire; vous vous direz que c'est bien là l'asile de guerriers parvenus au soir de la vie et qui se préparent pour l'éternité !

Depuis, qu'est devenue l'architecture française? Une fois sortie de la tradition et du caractère national, elle erre d'imitation en imitation, et sans comprendre le génie de l'antiquité elle en reproduit maladroitement les formes. Cette architecture bâtarde, à la fois lourde et maniérée, se substitue peu à peu à la belle architecture du siècle précédent, et efface partout les vestiges de l'esprit français. En voulez-vous un frappant exemple ? A Paris, près du Luxembourg, les Condé avaient leur hôtel, magnifique et sévère, d'un aspect militaire, comme il convenait à la demeure

d'une famille de guerriers, et au dedans d'une splendeur presque royale. Sous ces hautes voûtes avaient été quelque temps suspendus les drapeaux espagnols conquis à Rocroy. Dans ces vastes salons s'était rassemblée l'élite de la plus grande société qui fut jamais. Ces beaux jardins avaient vu se promener Corneille et Mme de Sévigné, Molière, Bossuet, Boileau, Racine, dans la compagnie du Grand Condé. L'oratoire était peint de la main de Lesueur. Il était aisé de réparer et de conserver la noble habitation. A la fin du XVIIIe siècle, un descendant des Condé l'a vendue à une bande noire pour aller bâtir cet hôtel sans caractère et sans goût qu'on appelle le Palais-Bourbon. A peu près à la même époque il s'agissait de construire une église à la patronne de Paris, à cette Geneviève dont la légende est si touchante et si populaire. Jamais y eut-il plus lieu à un monument national et chrétien? On pouvait remonter au genre gothique et même au genre byzantin. Au lieu de cela on nous a fait une immense basilique romaine de la décadence. Quelle demeure pour la modeste et sainte bergère, si chère aux campagnes qui avoisinaient Lutèce, et dont le nom est encore vénéré du pauvre peuple qui habite ces quartiers! Ici, malgré le mélange des styles les plus divers, c'est évidemment le style païen qui domine. Le culte chrétien est mal à l'aise dans cet édifice profane qui a changé tant de fois de destination. On a beau l'appeler aujourd'hui de nouveau Sainte-Geneviève : le nom révolutionnaire de Panthéon lui demeurera. Le XVIIIe siècle n'a pas mieux traité la Madeleine que Sainte-Geneviève. En vain la belle pécheresse a-t-elle voulu renoncer aux joies du monde et s'attacher à la pauvreté de Jésus-Christ. On l'a ramenée au faste et à la mollesse qu'elle avait répudiée ; on l'a

mise dans un riche palais, tout étincelant d'or, qui pourrait fort bien être un temple de Vénus, car certes il n'a pas la grâce sévère du Parthénon, dont il est la copie la plus vulgaire. Oh ! que nous sommes loin des Invalides, du Val-de-Grâce et de la Sorbonne, si admirablement appropriés à leur objet, et où paraît si bien la main du siècle et du pays qui les a élevés !

Pendant que l'architecture s'égare ainsi, il est tout simple que la peinture cherche par-dessus tout la couleur et l'éclat, que la sculpture s'applique à redevenir païenne, que la poésie elle-même, reculant de deux siècles, abjure le culte de la pensée pour celui de la fantaisie, qu'elle aille partout empruntant des images à l'Espagne, à l'Italie à l'Allemagne, qu'elle coure après des qualités subalternes et étrangères qu'elle n'atteindra point, et abandonne les grandes qualités du génie français.

J'entends ce qu'on va me dire : le sentiment chrétien qui animait Lesueur et les artistes du XVIIe siècle manque à ceux du nôtre ; il est éteint, il ne peut plus se rallumer. D'abord cela est-il bien certain ? La foi naïve est morte, mais une foi réfléchie ne la peut-elle remplacer ? Le christianisme est inépuisable ; il a des ressources infinies, des souplesses admirables ; il y a mille manières d'y arriver et d'y revenir, parce qu'il a lui-même mille faces qui répondent aux dispositions les plus diverses, à tous les besoins, à toute la mobilité du cœur. Ce qu'il perd d'un côté, il le regagne de l'autre ; et comme c'est lui qui a produit notre civilisation, il peut la suivre dans toutes ses vicissitudes. Ou bien toute religion périra dans le monde, ou le christianisme durera ; car il n'est pas au pouvoir de la pensée de concevoir une religion plus parfaite.

Aristides du XIXe siècle, ne désespérez pas de Dieu et de vous-mêmes ! Une philosophie superficielle vous a jetés loin du christianisme considéré d'une façon étroite ; une autre philosophie peut vous en rapprocher en vous le faisant envisager d'un autre œil. Et puis, si le sentiment religieux est affaibli, n'y a-t-il donc pas d'autres sentiments qui peuvent faire battre le cœur de l'homme et féconder le génie ? Platon l'a dit : la beauté est toujours ancienne et toujours nouvelle. Elle est supérieure à toutes ses formes, elle est de tous les pays et de tous les temps, elle est de toutes les croyances, pourvu que ces croyances soient sérieuses et profondes, et qu'on éprouve le besoin de les exprimer et de les répandre. Si donc nous ne sommes pas arrivés au terme assigné à la grandeur de la France, si nous ne commençons pas à descendre dans l'ombre de la mort, si nous vivons encore véritablement, s'il nous reste des convictions, de quelque genre qu'elles soient, par cela même il nous reste, ou du moins il peut nous rester ce qui a fait la gloire de nos pères, ce qu'ils n'ont pas emporté avec eux dans la tombe, ce qui déjà avait survécu à toutes les révolutions, à la Grèce, à Rome, au moyen âge, ce qui ne tient à aucun accident temporaire et éphémère, ce qui subsiste et se peut retrouver sans cesse au foyer de la conscience : je veux dire l'inspiration morale, immortelle comme l'âme.

Bornons ici et résumons cette défense de l'art national. Il y a dans les arts, comme dans les lettres et dans la philosophie, deux écoles contraires. L'une tend à l'idéal en toutes choses ; elle recherche, elle s'efforce de faire paraître l'esprit caché sous la forme, à la fois manifesté et voilé par la nature ; elle ne veut pas tant plaire aux sens et flatter l'imagination qu'a-

grandir l'intelligence et émouvoir l'âme. L'autre, amoureuse de la nature, s'y arrête et s'attache à l'imiter : son principal objet est de reproduire la réalité, le mouvement, la vie, qui sont pour elle la beauté suprême. La France du XVIIe siècle, la France de Descartes, de Corneille, de Bossuet, hautement spiritualiste dans la philosophie, dans la poésie, dans l'éloquence, l'a été aussi dans les arts. Les artistes de cette grande époque participent de son caractère général, et la représentent à leur manière. Il n'est pas vrai que l'imagination leur manque, pas plus qu'elle n'a manqué à Pascal et à Bossuet. Mais comme ils ne souffrent point que l'imagination usurpe la domination qui ne lui appartient pas, et qu'ils soumettent son ardeur, son impétuosité même, au frein de la raison et aux inspirations du cœur, il semble qu'elle est moins forte quand elle est seulement disciplinée et réglée. Ainsi que nous l'avons dit, ils excellent dans la composition, surtout dans l'expression. Ils ont toujours une pensée, et une pensée morale et élevée. C'est par là qu'ils nous sont chers, que leur cause nous intéresse, qu'elle est en quelque sorte la nôtre, et qu'ainsi cet hommage rendu à leur gloire méconnue couronne naturellement des leçons consacrées à la vraie beauté, c'est-à-dire à la beauté morale.

Puissent ces leçons vous la faire connaître, et surtout vous la faire aimer ! Puissent-elles aussi inspirer à quelqu'un de vous l'idée de se livrer à de si belles études, d'y consacrer sa vie et d'y attacher son nom ! La plus douce récompense d'un professeur qui n'est pas trop indigne de ce titre, est de voir s'élancer sur ses traces de jeunes et nobles esprits, qui aisément le devancent, et le laissent bien loin derrière eux.

(*Le Vrai, le Beau et le Bien*, X^e leçon, 1827.)

III

LA PROSE FRANÇAISE

Si notre objet principal a toujours été de réhabiliter parmi nous, à la place des tristes imitations de la philosophie anglaise de Locke, le goût de la philosophie cartésienne, véritable expression du génie français à l'époque même de sa plus haute originalité, nous ne nous sommes guère moins efforcé, pendant notre carrière de professeur, et dans nos conférences à l'École normale, de 1815 à 1820 et de 1830 à 1840, d'arracher nos jeunes amis à la rhétorique brillante et tourmentée introduite par J.-J. Rousseau, et de les rappeler à l'étude de l'admirable prose du XVII[e] siècle.

La qualité de cette prose est presque indéfinissable, et on n'en peut acquérir le sentiment que par un commerce assidu. C'est par-dessus tout un mélange exquis de naïveté et de grandeur. Elle est tour à tour, ou plutôt en même temps, de la simplicité la plus familière et de la plus vive poésie, sans jamais tomber dans une négligence maniérée, la pire des affectations, ou dans ce vulgaire amalgame de deux genres opposés qu'on

appelle la prose poétique, signe fatal des littératures en décadence, qui a paru chez nous à la fin du siècle dernier et au commencement du nôtre. Nous avons pensé que le moyen le plus sûr d'arrêter le déclin de la langue française était de la ramener au culte des maîtres qui l'avaient portée si haut.

Selon nous, c'est dans la prose qu'est notre gloire littéraire la plus certaine. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, ont des poètes égaux, et même à certains égards supérieurs aux nôtres. La fantaisie, cette muse dangereuse et charmante, nous a toujours un peu fait défaut, et nous la suppléons mal par des imitations étrangères, laborieusement extravagantes. Notre génie, notre force native est dans la raison, et la raison c'est la prose. Aussi quelle nation moderne compte des prosateurs qui approchent de ceux de notre nation ? La patrie de Shakspeare et de Milton ne possède guère qu'un seul écrivain qui remplisse toute l'idée d'un prosateur du premier ordre, l'auteur des *Essais* et du grand livre *De l'utilité et de l'avancement de la science.* La patrie du Dante, de Pétrarque, de l'Arioste, du Tasse, est fière à juste titre de Machiavel, dont la diction saine et forte est cependant, comme la pensée qu'elle exprime, dépourvue de grandeur. L'Espagne a produit, il est vrai, un admirable écrivain, mais il est unique, Cervantes. L'Allemagne ne présente encore aucun modèle incontesté. On nomme avec honneur Lessing, Schiller et Goethe, Fichte, Jacobi et M. Schelling. La France peut montrer aisément une liste de vingt prosateurs de génie : Froissard, Rabelais, Montaigne, Descartes, Pascal, Molière, Larochefoucauld, Retz, La Bruyère, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Mme de Sévigné, Saint-Simon, Montesquieu, Voltaire, Rousseau

lui-même, et Buffon ; sans parler de tant d'autres qui seraient au premier rang partout ailleurs : Comines, Amyot, Calvin, saint François de Sales, Balzac, Arnauld, Nicole, Fléchier, Massillon, Fleury, Mme de La Fayette, Mme de Maintenon, Saint-Évremont, Fontenelle, Vauvenargues, Lesage, etc. ! On peut le dire avec la plus exacte vérité : la prose française est sans rivale dans l'Europe moderne ; et, dans l'antiquité même, fort supérieure à la prose latine, au moins pour la variété et l'abondance, elle n'a d'égale que la prose grecque, encore en ses plus beaux jours, d'Hérodote à Démosthène. Nous ne préférons pas Démosthène à Pascal, et nous aurions de la peine à mettre Platon lui-même au-dessus de Bossuet. Platon et Bossuet, à nos yeux voilà les deux plus grands maîtres du langage humain qui aient paru parmi les hommes, avec des différences manifestes, comme aussi avec plus d'un trait de ressemblance : tous deux parlant d'ordinaire comme le peuple, avec la dernière naïveté, et par moments montant sans effort à une poésie aussi magnifique que celle d'Homère, ingénieux et polis jusqu'à la plus charmante délicatesse, et par instants majestueux et sublimes. Platon sans doute a des grâces incomparables, la sérénité suprême, et comme le demi-sourire de la sagesse divine. Bossuet a pour lui le pathétique, où il n'a de rival que le grand Corneille. Quand on possède de pareils écrivains, n'est-ce point une religion de leur rendre l'honneur qui leur est dû, celui d'une étude régulière et approfondie ?

Aussi en 1840, quand nous fûmes appelé à diriger l'instruction publique, nous n'hésitâmes point à prescrire que dans l'épreuve littéraire, placée chez nous à l'entrée de toutes les carrières libérales, les élèves de nos écoles seraient sévèrement interrogés sur un

certain nombre de grands monuments de la langue française.

De tous ces monuments, nul n'est plus célèbre que le livre des *Pensées*, et la littérature française ne possède pas d'artiste plus consommé que Pascal. Ne demandez pas à ce jeune géomètre, sitôt dévoré par la maladie et la passion, l'ampleur, l'étendue, l'infinie variété de Bossuet qui, appuyé sur de vastes et continuelles études, s'est élevé successivement jusqu'au faîte de l'intelligence et de l'art, et dispose à son gré de tous les tons et de tous les styles. Pascal n'a pas rempli toute sa destinée. Avec les mathématiques et la physique, il ne savait guère qu'un peu de théologie, et il avait à peine traversé quelques sociétés d'élite. Oui, Pascal a passé vite sur la terre, mais pendant cette courte apparition il a entrevu la beauté parfaite, il s'y est attaché de toutes les puissances de son esprit et de son cœur, et il n'a rien laissé sortir de ses mains qui n'en portât la vive marque. Telle était en lui la passion de la perfection que, selon une tradition irrécusable, il refit treize fois la dix-septième Provinciale. Les *Pensées* ne sont que des fragments du grand ouvrage sur lequel il consuma les dernières années de sa vie; mais ces fragments présentent quelquefois une beauté si accomplie, qu'on ne sait en vérité qu'y admirer davantage, ou la grandeur et la vigueur des sentiments et des idées, ou la délicatesse et la profondeur de l'art. Touché depuis longtemps d'un tendre et douloureux intérêt pour ces pages mystérieuses, et sachant que le manuscrit original, autrefois déposé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, était aujourd'hui conservé à la bibliothèque de la rue de Richelieu, un jour nous nous avisâmes d'aller voir enfin ce précieux et vénérable monument qu'aucun des nombreux édi-

teurs des *Pensées* n'avait encore eu la curiosité de consulter ; et quel ne fut pas notre étonnement lorsqu'à la première et la plus superficielle lecture, nous reconnûmes à quel point Pascal était différent de lui-même dans le manuscrit tracé de sa propre main et dans les éditions de Bossuet et de Port-Royal ! C'est ainsi que nous avons été conduit au travail sérieux et approfondi qui nous a coûté, il est vrai, bien des peines et des veilles, mais que nous ne regrettons pas, puisque nous lui devons une connaissance tout autrement intime de l'âme et du génie de Pascal, la restitution d'un texte immortel, et la découverte inattendue de pages nouvelles, dignes d'avoir une place parmi les plus belles de la langue française.

(*Etudes sur Pascal,* Avant-propos, 1845.)

IV

LE STYLE DE J.-J. ROUSSEAU

Parmi tant et d'essentielles différences qui distinguent Pascal et J.-J. Rousseau, une qualité leur est commune : ils sont tous deux de grands artistes; c'est-à-dire qu'à leurs autres facultés extraordinaires ils joignaient le sentiment exquis de la beauté de la forme, et que ni soins ni efforts ne leur ont coûté pour faire passer dans leurs écrits quelque chose de la perfection qu'ils avaient rêvée.

Sans doute J.-J. Rousseau a d'immenses défauts, comme écrivain, comme homme, comme moraliste et publiciste. Mais parmi ses travers, ses erreurs, ses chimères, il a eu deux ou trois idées justes et profondes qui en font un homme à part dans son siècle, et suffisent à sa gloire. Il s'est porté l'adversaire de la mauvaise philosophie qui régnait alors, du matérialisme et de l'athéisme, que les beaux-esprits de son temps répandaient sous toutes les formes, et s'appliquaient à faire descendre, des classes supérieures qu'ils flattaient pour les dominer, jusque dans les derniers rangs du peuple : il a cru à la vertu désinté-

ressée, à la dignité et à la spiritualité de l'âme, et en un Dieu, père bienfaisant de l'humanité. Seul de tous les gens de lettres du XVIIIe siècle, il a senti et aimé la nature : il y a vu l'image de la beauté et de l'harmonie divines. Au sein du doute, comme il le dit lui-même, la sainteté de l'Evangile parlait à son cœur. S'il a méconnu les conditions nécessaires de la liberté dans les grandes nations civilisées, du moins il en a revendiqué et invinciblement établi le principe; il a prédit, dès 1762, la chute des monarchies absolues, et le prochain renouvellement de la société européenne. Or, quand on a de pareilles pensées dans l'esprit et dans l'âme, pour les exprimer d'une façon digne d'elles, il faut un langage que Rousseau aurait en vain cherché autour de lui, et qu'il a été contraint de se forger pour ainsi dire à lui-même, en restituant à la prose française la vigueur qu'elle semblait avoir perdue.

La langue française avait passé par bien des vicissitudes, avant d'arriver à l'état où la rencontrait J.-J. Rousseau. Elle avait suivi la fortune de la France. Après s'être longtemps cherchée, après avoir tour à tour, sous la Renaissance, imité l'antiquité, l'Espagne, l'Italie, et produit des œuvres charmantes, égales dans leur genre à toutes celles que la main des Valois, guidée par un art étranger, semait alors sur les bords de la Loire et dans les demeures de la royauté, elle s'était enfin trouvée et fixée, pour ne plus relever que d'elle-même et du génie national, au commencement du XVIIe siècle. Mais ce n'est pas en un jour que s'est formée et a paru à la lumière cette littérature et particulièrement cette prose nouvelle qui dit adieu sans retour aux libres allures et à l'inimitable fantaisie de Rabelais et de Montaigne, et se propose un tout autre idéal dont les traits dominants

seront une clarté suprême et une simplicité parfaite, rehaussées par la force et par la grandeur. Sous la main de Descartes, elle prend déjà quelques-uns de ces caractères. Descartes est un grand écrivain, parce qu'on ne peut pas ne pas l'être, quand on pense et quand on sent avec grandeur; mais, s'il est permis de le dire, l'écrivain dans Descartes a moins d'art que de génie; et en prose c'est Pascal qui doit être considéré comme le premier grand artiste qu'ait produit la France. Depuis les *Provinciales*, la prose française est à ce point constituée, que sans fléchir elle peut recevoir l'impression des génies les plus divers. Les saillies étincelantes de M[me] de Sévigné lui apporteront une légèreté inattendue; Molière lui donnera une souplesse égale à celle de la plus vive pensée; Bossuet l'emportera jusqu'à la plus haute poésie, sans l'altérer le moins du monde, sans toucher à sa solidité et à sa vigueur intimes. Ces deux qualités se retrouvent jusque dans la contexture de la phrase, ample et abondante, où circule un souffle puissant qui en anime, en ordonne, en soutient toutes les parties. Mais peu à peu, vers la fin du règne de Louis XIV, la langue s'épuise comme le reste, et la prose arrive à l'extrémité du cercle qu'elle devait parcourir : elle avait commencé par la rudesse et la pesanteur, elle finit par la netteté, l'élégance, l'agrément, une vivacité modérée. On la croirait parvenue à la perfection, si on ne sentait que la force et la grandeur l'abandonnent. Il semble qu'on n'a jamais parlé une meilleure langue, plus pure, plus limpide, plus naturelle, convenant mieux à la prompte communication des sentiments et des idées, pourvu que ces idées ne soient pas trop hautes ni ces sentiments trop profonds, car ils briseraient de toutes parts cette légère en-

veloppe; tandis qu'elle va merveilleusement à la taille de la société nouvelle qui succède à la grande société du XVIIe siècle. Elles sont mortes, les passions puissantes d'où étaient sorties les luttes qui agitèrent et fécondèrent l'âge précédent. Nulle grande entreprise n'occupe la royauté et la nation : elles se reposent des longues et glorieuses fatigues du grand siècle, dans les douceurs d'une paix inaccoutumée. Voltaire est le plus parfait représentant de l'esprit français à cette époque. Ni son temps ni son génie ne le destinaient à la poésie ; aussi n'a-t-il excellé que dans la poésie légère. Mais sa prose est d'une qualité exquise, simple, naturelle, rapide, d'une lumière incomparable. Elle a toutes les perfections secondaires; il ne lui manque que cette énergie divine, ces traits de feu, ce pathétique, ce sublime qui ne viennent pas de l'esprit mais du cœur, et que les grands sentiments seuls peuvent enfanter. Montesquieu, embrassant dans ses méditations toutes les sociétés et toutes les législations, condamné pour tout peindre à tout abréger, trouvera dans la nécessité d'une concision extraordinaire la source de beautés inattendues. Enfermé dans la contemplation de la nature, Buffon lui empruntera quelque chose de sa paix, de son cours régulier et majestueux. Voltaire, entouré de gens de lettres, occupé de petites querelles, travaillant toujours, mais travaillant vite, n'a laissé aucun grand monument, et rarement il s'élève au-dessus du style de sa jeunesse, celui de Fontenelle, qu'il a gardé et en même temps porté à sa perfection, en y ajoutant une vivacité supérieure. Voltaire, en effet, hâtons-nous de le dire, est un artiste accompli dans le genre tempéré. Si sa phrase n'a pas l'ampleur, la plénitude, l'éclat et la force de la phrase

du XVIIe siècle, elle ne manque pas encore, ou plutôt elle ne manque jamais d'une suffisante solidité. Mais la langue ne s'arrête pas longtemps sur cette pente glissante. Relisez avec soin la plupart des ouvrages qui ont paru de 1730 à 1760, pièces de théâtre, romans, écrits philosophiques, discours académiques, compositions sérieuses et légères ; examinez le caractère général que présente en ces divers écrits la prose française : on la dirait épuisée, étiolée. Sous ces grâces efféminées, sous cette molle élégance, on sent la langueur et le dépérissement. Plus de ces périodes puissantes aux membres nombreux bien joints ensemble et formant un corps sain et robuste : des phrases courtes, sans nerfs et sans muscles, incapables de porter des pensées de quelque poids. C'est alors que paraît J.-J. Rousseau.

Que voulez-vous, je vous prie, que Rousseau fasse de cette prose exténuée ? Il a besoin d'un bien autre instrument; il est donc réduit à s'en faire un à son usage, à remanier et retremper la prose de son temps, afin d'en tirer les effets qu'il veut produire. Voyez-le instituer avec la langue une lutte savante. Il ne s'agit point de la forcer d'obéir contre nature à un génie étranger; il s'agit de lui rapprendre en quelque sorte son propre génie. On avait si bien porté l'analyse dans la mâle synthèse de la phrase française, qu'on l'avait toute décomposée et mise en poussière : Rousseau rétablit la période aux formes larges et opulentes. Les divers membres de chaque phrase et les phrases elles-mêmes se succédaient presque sans lien marqué : Rousseau les soumet à un enchaînement sévère qu'il rend sensible, faisant du discours l'image du raisonnement, et rappelant le style à une logique vivante. Après avoir ainsi remonté les ressorts trop

relâchés de la langue, il pouvait sans danger lui communiquer le mouvement et l'élan qu'elle ne connaissait plus depuis un demi-siècle, et rendre leur essor aux deux facultés de l'âme humaine sans lesquelles on ne peut atteindre à rien de grand dans les lettres comme ailleurs : l'imagination et la passion. Ces deux facultés-là étaient comme les maîtresses pièces, les deux grands mobiles, les ailes mêmes du génie de Rousseau ; elles n'ont pu déployer impunément toute leur puissance que parce qu'elles avaient à leur service le style nouveau qu'il s'était formé, ce style dont le trait distinctif est la force. La force avait fini par manquer à la prose française; Rousseau la lui a rendue; c'est là son titre immortel.

Nul écrivain, Pascal excepté, n'a laissé sur la langue une pareille empreinte. Elle paraît, bien qu'adoucie par une imagination faible et tendre, dans toute la manière de Bernardin de Saint-Pierre. Elle est sensible dans les productions de la jeunesse de Mme de Staël, surtout dans les discours des orateurs de la Révolution. Elle était toute vive encore aux premiers jours de notre siècle. Ce n'est pas, en effet, la prose de Voltaire, d'un tour aisé et d'une étoffe un peu légère, c'est la prose forte et laborieuse de Rousseau qui a servi de modèle à M. de Chateaubriand, le père de la littérature contemporaine.

Nous n'avons pas besoin de rappeler, ce semble, que dans le style de Rousseau les défauts abondent à côté des grandes qualités. Rousseau est excessif dans l'art comme dans tout le reste. Il a redonné du ton à la langue, mais aux dépens du naturel; il a porté le soin jusqu'à l'afféterie, laissé paraître l'effort, prodigué les grands mouvements, gâté souvent l'éloquence par la déclamation, et frayé la route à la

rhétorique. Cependant pour être un écrivain d'un siècle de décadence, Rousseau n'en est pas moins, comme Tacite, un grand écrivain. Il est ridicule de le traiter légèrement comme on voudrait le faire aujourd'hui. N'oublions pas que la *Nouvelle Héloïse* succédait à *Manon Lescaut*, et la *Profession de foi du Vicaire savoyard* à *Candide*. Pardonnons beaucoup à celui qui a écrit tant de belles pages sur la liberté, sur la vertu et sur Dieu. Mais réservons notre admiration tout entière pour les écrivains du XVIIe siècle, parce qu'en eux la simplicité, la naïveté même est unie à la grandeur, que la grâce y est la parure de la force, et la solidité l'essence même de leur génie. Voilà les maîtres vers lesquels il faut sans cesse reporter ses regards, quand on a quelque sentiment de l'art véritable, et qu'on aime cette admirable langue française, fidèle image de l'esprit et du caractère national, qui ne peut se soutenir et durer que par le perpétuel renouvellement des causes qui l'ont formée et élevée, à savoir les grands sentiments et les grandes pensées, ces foyers immortels du génie des écrivains et des artistes, aussi bien que de la puissance des nations.

(*Fragments et Souvenirs*, Avant-propos, 1857.)

QUATRIÈME PARTIE

ÉTUDES SUR LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVIIe SIÈCLE

I

LE *GRAND CYRUS*

Qui lit aujourd'hui le *Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry ? Qui le lisait au XVIIIe siècle, et même dans les dernières années de Louis XIV ? Le public en avait entièrement perdu la mémoire, et quand, en 1713, on s'avisa de mettre au jour les *Héros de roman*, avec un *Discours préliminaire* où Boileau se moquait du *Cyrus*, on ne fit aucune attention à ces plaisanteries surannées : personne ne savait plus de quoi voulait parler le vieux satirique.

Cependant le *Cyrus* est le chef-d'œuvre d'une des femmes les plus célèbres du grand siècle. Mme de Sévigné, qui apparemment se connaissait en agrément et en délicatesse, a loué avec effusion l'auteur et l'ouvrage ; et de 1649 à 1654, d'un bout de la France à l'autre, à la cour et dans la plus haute aristocratie, comme dans la bourgeoisie instruite et cultivée, à Paris et en province, dans tous les rangs de la société la plus polie de l'univers, on ne lisait pas seulement avec plaisir, on s'arrachait, on dévorait, à mesure qu'ils paraissaient, chacun de ces dix gros volumes,

aujourd'hui oubliés, et qui dorment d'un sommeil séculaire dans les bibliothèques de quelques rares amateurs.

Comment expliquer un si soudain et si étrange changement? Il y en a bien des causes; nous nous bornerons à en marquer une seule, mais qui dispense d'en rechercher d'autres: en son temps le *Cyrus* était parfaitement compris des lecteurs d'élite, auxquels il s'adressait de préférence, tandis qu'aujourd'hui et depuis très longtemps il est absolument inintelligible.

En effet, le *Cyrus* n'est pas autre chose qu'un roman allégorique dont nous avons perdu la clef, où, sous des noms persans, grecs, arméniens, etc., sont représentés des personnages qu'aujourd'hui nous ne reconnaissons pas, mais qui, sous Louis XIII et sous la régence d'Anne d'Autriche, occupaient la scène et faisaient l'entretien de la France.

Savez-vous, par exemple, quel est cet Artamène, ce Cyrus, le héros du roman? Boileau lui-même n'a pas l'air de s'en douter, et il croit bonnement que c'est le petit-fils d'Astyage. En vérité, voilà un héros bien propre à intéresser le XVIIe siècle et à charmer les belles dames de la cour et de la ville, lectrices ordinaires des romans à la mode! Boileau gourmande très vivement Mlle de Scudéry non pas d'avoir été prendre un pareil sujet, mais de l'avoir traité comme elle l'a fait. « Au lieu, dit-il, de représenter, *comme elle le devait*, dans la personne de Cyrus, un roi promis par les prophètes, tel qu'il est exprimé dans la Bible, ou, comme le peint Hérodote, le plus grand conquérant que l'on eût encore vu, ou enfin tel qu'il est figuré dans Xénophon, Mlle de Scudéry en composa un Artamène, plus fou que tous les Céladons et tous

les Silvandres, qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane. » Ce jugement est tout à fait digne du savant traducteur du traité du *Sublime* de Longin, du membre illustre de l'Académie des Inscriptions, qui aurait voulu, à ce qu'il paraît, que Mlle de Scudéry gagnât un siège à côté de lui dans la docte Compagnie par un solide ouvrage d'érudition et de critique, où, s'enfonçant dans la Bible, dans Hérodote et dans Xénophon, elle fût parvenue à restituer et à mettre en lumière le vrai Cyrus et la suite certaine de ses hauts faits et de ses conquêtes. Mais comment Boileau ne s'est-il pas aperçu qu'il prenait ici Mlle de Scudéry pour Mme Dacier, et qu'il traçait les règles d'un livre d'histoire lorsqu'il s'agissait d'une œuvre d'imagination, d'un genre de composition qui n'avait pas le bonheur de lui plaire, mais qui plaisait fort à tout son siècle, d'un roman enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom ? Quand on est un peu dans le secret de Mlle de Scudéry, on ne se peut empêcher de sourire en voyant l'excellent et grave écrivain prendre au sérieux et même au tragique les infidélités historiques de l'aimable romancière. Sans manquer au respect sincère que nous professons pour celui qui a aimé et défendu Racine, compris et célébré Molière, honoré et vengé Arnauld, ne pourrions-nous lui répondre en cette humble circonstance : Non, sans doute, Mlle de Scudéry n'a point fidèlement représenté le Cyrus de l'histoire ; mais, de grâce, prenez garde qu'elle n'y a jamais songé. Au lieu du Cyrus de la Bible, d'Hérodote et de Xénophon, qu'elle ne connaissait guère, elle a peint le Cyrus qu'elle avait sous les yeux, le héros qui éblouissait son siècle de l'éclat de ses victoires, qui commença par sauver la France et plus tard en agrandit les frontières, qui gagna à vingt-deux ans

une bataille immortelle, et n'a jamais été battu une seule fois dans sa vie, en ayant toujours affaire aux plus grands capitaines, le conquérant dont Bossuet a fait l'oraison funèbre, et qu'il n'a pas craint, lui aussi, de comparer au Cyrus prédit par les prophètes : ce Cyrus-là est le prince de Condé, Monsieur le Prince, qu'en sa brillante jeunesse on nommait le duc d'Enghien, avant qu'il eût succédé au titre de son père. Mlle de Scudéry l'a peint tel qu'il était à la fleur de son âge et pour ainsi dire de sa gloire, fort galant, ne vous en déplaise, comme le sont quelquefois les jeunes héros, ainsi que Racine aurait pu vous le dire, car nous n'osons vous citer Corneille, et, tout en pensant à sa belle maîtresse, prenant des villes, gagnant des batailles, et faisant des choses mille fois plus grandes que ce passage du Rhin que vous avez si dignement chanté. Quoi ! vous n'avez pas reconnu votre héros dans celui de Mlle de Scudéry ! vous ne voyez dans Cyrus qu'un Céladon et un Sylvandre ! mais n'apercevez-vous donc pas tous ces sièges, tous ces combats où il déploie une valeur extraordinaire ? Voici Dunkerque, voilà Rocroy, voilà Lens, voilà Charenton et le siège de Paris ; vous jugez bien sévèrement un ouvrage qu'évidemment vous n'avez pas entendu, quoique dès les premières pages l'auteur eût pris soin de vous déclarer son dessein et de vous annoncer son vrai héros et sa vraie héroïne.

Oui, sa vraie héroïne aussi, car si Artamène et Cyrus sont le duc d'Enghien et le prince de Condé, Mandane est incontestablement la duchesse de Longueville. Il suffisait à Boileau d'ouvrir le *Cyrus* pour y voir son portrait. Est-ce que par hasard il a pris ce gracieux et doux visage pour celui de quelque princesse de Médie ou de Cappadoce retrouvée par Mlle de

Scudéry ? Ou, s'il a reconnu la sœur de Condé, comment ce seul portrait ne lui a-t-il pas révélé la pensée de l'ouvrage ?

Ce n'est pas tout : Condé et Mme de Longueville, avec leurs amis particuliers, sont bien les principales figures du *Cyrus* ; mais avec celles-là combien encore d'autres figures contemporaines y brillent à des rangs divers ! L'aristocratie française, ses grandes habitations, ses mœurs, ses aventures, surtout ses aventures galantes, qui occupaient et amusaient les salons, tout cela a sa place dans le *Cyrus*. Puis, de proche en proche, le tableau s'agrandit, et comprend des personnages de différent ordre à qui pouvait manquer la naissance, mais que relevaient le mérite et l'esprit ; car l'esprit était alors une puissance avec laquelle toutes les autres puissances comptaient, et Mlle de Scudéry s'estimait trop, elle et ses pareils, pour hésiter à mettre des gens de lettres éminents avec les plus grands seigneurs et les plus grandes dames. En sorte qu'on peut dire avec la plus parfaite vérité, que le *Cyrus* embrasse et exprime tous les côtés distingués de la société française du XVIIe siècle, en faisant rejaillir sur eux l'éclat de deux grands noms.

Ainsi s'explique l'immense succès de ce roman dans le temps où il parut. C'était une galerie de portraits vrais et frappants, mais un peu embellis, où tout ce qu'il y avait de plus illustre en tout genre, princes, courtisans, militaires, beaux-esprits, et surtout jolies femmes, allaient se chercher et se reconnaissaient avec un plaisir inexprimable. Ceux qui n'avaient pas la prétention de s'y rencontrer éprouvaient une vive curiosité d'y voir les autres, et de juger de la ressemblance. Les principaux personnages, tout le monde les devinait, et les moins importants composaient en quelque sorte

autant d'agréables problèmes qu'on agitait avec passion dans toutes les compagnies un peu élégantes, et le *Cyrus* devenait ainsi la lecture à la mode, le livre indispensable de tous les gens qui se piquaient de bon ton.

Cet ouvrage fameux a malheureusement un grand défaut : la longueur, la prolixité, la diffusion. Ménage a beau dire que ceux qui blâment la longueur des romans de M[lle] de Scudéry ne voient pas que ces romans sont de véritables poèmes épiques, chargés, à la façon de Virgile et d'Homère, d'épisodes et d'incidents qui en reculent le dénouement. N'en déplaise au savant critique, les épisodes de l'*Énéide* et surtout de l'*Iliade* se lient intimement à l'action générale, l'accroissent et l'agrandissent, augmentent l'intérêt et servent au dénouement, tandis que les épisodes du *Cyrus*, trop nombreux et enchevêtrés les uns dans les autres, rompent à tout moment le cours du récit et font oublier le sujet fondamental. Pour nous du moins, notre mémoire n'est pas assez forte pour porter un pareil poids, et nous n'avons pu venir à bout d'embrasser l'ensemble et les diverses parties de cet immense roman qu'à l'aide d'analyses et d'extraits multipliés, et grâce à tout un travail que le lecteur ne se doit pas imposer. La longueur n'est pas seulement dans le récit et dans l'infinie multitude des histoires qui le divisent sans cesse : elle est partout, dans les descriptions de lieux, dans les réflexions, surtout dans les conversations, qui, avec les portraits, forment, à nos yeux, le plus grand agrément de *Cyrus*, le trait le plus caractéristique du talent de M[lle] de Scudéry.

Confessons-le : nous avons l'âme un peu faible à l'endroit des conversations du *Cyrus*. Oui, nous les aimons, parce qu'avec infiniment d'esprit il y a bien de la délicatesse, et des trésors de fines observations,

toujours agréablement exprimées, sur tous les sentiments du cœur, et particulièrement du cœur féminin, comme aussi sur la société, les rangs, les devoirs, les vertus, les caractères; nous les aimons encore parce qu'elles nous donnent une heureuse idée des conversations du temps, telles qu'elles avaient lieu dans les bonnes compagnies d'alors, aristocratiques ou même bourgeoises, sans être communes; nous les aimons enfin, parce qu'elles nous sont une vivante image de cette passion de la conversation, éteinte aujourd'hui avec tant d'autres nobles passions, mais qui faisait autrefois le charme de la société française, et qui s'y est longtemps soutenue. Le génie de Mlle de Scudéry était pour la conversation, et l'on peut dire que ses *Conversations*, ses *Nouvelles Conversations*, ses *Conversations morales*, ses *Entretiens sur toute espèce de sujets*, sont autant de petits chefs-d'œuvre de politesse et de bon goût, qui placent très haut leur auteur dans la littérature féminine du XVIIe siècle, et, selon nous, immédiatement après Mme de Sévigné et Mme de La Fayette. Ces conversations si aimables traînent souvent, il faut en convenir, en une longueur un peu fatigante, et celles du *Cyrus* demanderaient qu'une main amie en retranchât les redites et les mille petites inutilités, inévitables dans le commerce ordinaire, qui même en font le naturel et la grâce, mais qui, transportées dans un livre, ne produisent plus le même effet, l'œil, dit le poète, étant bien moins indulgent que l'oreille. L'art de parler sert beaucoup à l'art d'écrire, néanmoins ce sont deux arts différents; et pour atteindre la perfection de la conversation écrite, il faudrait joindre, quand on tient la plume, à l'allure naturelle et libre, à l'heureux abandon de la parole, une réflexion prompte et sûre, capable de surveiller

l'inspiration sans la gêner, et d'en émonder légèrement le luxe en en conservant l'aisance, la fraîcheur, la fécondité. Enfants du moyen âge et de la scolastique, nous dissertons, nous ne causons pas, j'entends la plume à la main. Seul, au printemps de la civilisation antique et dans la fleur du génie grec, Platon, entre Aristophane et Phidias, a dérobé ce secret à la Muse, et il l'a emporté avec lui.

Mais hâtons-nous d'arriver aux portraits qui ont tant fait pour le succès de *Cyrus*, parce qu'ils répondaient à la passion du temps, sur laquelle ailleurs nous avons tant insisté. Distingons bien dans le roman de Mlle de Scudéry les aventures et les portraits. Cette distinction est essentielle. Dès qu'on la perd de vue, tout l'intérêt vrai du *Cyrus* échappe. En effet, les aventures et tout ce qui fait la trame du roman sont des fictions fort médiocres, qui n'ont jamais dû amuser beaucoup les contemporains, et qui sont aujourd'hui, à bien peu d'exceptions près, sans le moindre intérêt pour nous. Il en est tout autrement des portraits : ils méritent encore la plus sérieuse attention à un double titre, et par leur valeur propre, et par leur importance historique. La touche en est à la fois vraie et fine. Rien de général et de vague ; on sent bien que ce ne sont pas là des types imaginaires inventés à plaisir; une multitude de nuances, marquées et développées avec un art souple et délicat, disent assez que ces copies si naturelles ont été prises sur le vif. Sans doute, ce n'est pas le puissant et brillant pinceau de Titien ou de Van Dyck, de Retz ou de La Rochefoucauld, mais c'est presque toujours le crayon fidèle et agréable des Demonstier ou de Mme de Motteville, appliqué aux figures les plus gracieuses ou les plus héroïques du XVIIe siècle.

(*La Société française au XVIIe siècle*, Introduction.)

II

L'HOTEL DE RAMBOUILLET

C'est une erreur beaucoup trop répandue, et récemment fortifiée par M. Rœderer dans son ingénieux mémoire sur la *Société polie en France*, que l'hôtel de Rambouillet ait été longtemps le seul salon de Paris où se soit rassemblée la bonne compagnie. Non : la marquise de Rambouillet n'a pas créé, elle n'a fait que suivre l'heureuse révolution qui faisait succéder, en France, à la barbarie des guerres civiles et à la licence des mœurs un peu trop accréditée par Henri IV, le goût des choses de l'esprit, des plaisirs délicats, des occupations élégantes. Ce goût est le trait distinctif du XVII[e] siècle ; c'est la pure et noble source d'où sont sorties toutes les merveilles de ce grand siècle. Louis XIV, en 1661, le reçut tout formé, illustré au dedans et au dehors par les plus éclatants succès militaires et politiques, riche en chefs-d'œuvre de tout genre, quand déjà les plus beaux génies avaient achevé ou commencé leur carrière, quand Malherbe et Balzac, les fondateurs de la nouvelle prose et de la nouvelle poésie ; quand

Descartes, le fondateur de la nouvelle philosophie, étaient depuis longtemps ensevelis, quand Le Sueur et Sarasin étaient morts, quand Pascal et Poussin étaient près de fermer les yeux, quand Corneille n'était plus qu'une ombre de lui-même, quand La Fontaine et Molière avaient quarante ans, quand Bossuet en avait trente-six, et Mme de Sévigné trente-sept. Tous ces grands esprits, dans leur style comme dans leur pensée, ont un caractère qui n'est pas celui de leurs successeurs, quelque chose de naïf et de mâle qui perce sous l'agrément même de la forme, et trahit un autre temps, un art et une littérature nés sous d'autres auspices. Le XVIIe siècle ne relève pas de Louis XIV, qui le couronne, mais de Richelieu, qui l'a inspiré. Nul ne ressentit mieux que Richelieu le goût renaissant de la politesse et des lettres. Le fond de cette âme extraordinaire était l'ambition : son vrai génie était tout politique; mais, passionné pour tous les genres de gloire, il désirait aussi être ou paraître le plus bel esprit de son temps, et même un cavalier accompli. Comme tous les grands hommes, depuis César jusqu'à Napoléon, il était très aimable quand il voulait l'être. Pendant quelque temps, il lui a plu de dissimuler l'ambitieux mécontent, et qui attend son heure, sous l'homme du monde, recherchant et obtenant les plus brillants succès de société. Dès qu'il fut puissant, il mit à la mode ses propres goûts, et dès 1630 il y avait à Paris plus d'un hôtel où se réunissaient, pour passer le temps agréablement ensemble, des gens d'esprit, d'une grande et d'une médiocre naissance, d'épée, de robe, et d'Église, avec des femmes aimables, qui naturellement donnaient le ton. L'hôtel de Rambouillet a été le plus considérable de tous ces foyers de l'esprit nouveau, et il en est resté le plus célèbre.

Quelle idée se présente à l'esprit dès qu'on parle de l'hôtel de Rambouillet ? Celle d'une réunion choisie, où l'on cultive la plus exquise politesse, mais où s'introduit peu à peu, et finit par dominer, le genre *précieux*.

Et qu'était-ce que le genre *précieux* ?

C'était d'abord tout simplement ce qu'on appellerait aujourd'hui le genre distingué. La distinction, voilà ce qu'on recherchait par-dessus tout à l'hôtel de Rambouillet : quiconque la possédait ou y aspirait, depuis les princes et les princesses du sang jusqu'aux gens de lettres de la fortune la plus humble, était bien reçu, attiré, retenu dans l'aimable et illustre compagnie.

Mais que faut-il entendre par la distinction ? On ne la peut définir d'une manière absolue. Chaque siècle se fait un idéal de distinction à son usage. Deux choses pourtant y entrent presque toujours, deux chose en apparence contraires, qui ne s'allient que dans les natures d'élite, heureusement cultivées : une certaine élévation dans les idées et dans les sentiments, avec une extrême simplicité dans les manières et dans le langage. On peut supposer qu'à Athènes, chez Aspasie, Périclès, Anaxagore, Phidias, parlaient d'art, de philosophie, de politique, sans plus d'effort et de déclamation que des ouvriers et des marchands n'en auraient mis à s'entretenir de leurs occupations ordinaires. Socrate était un modèle accompli en ce genre, et le *Banquet* de Platon, où l'on traite, après souper, des matières les plus hautes, dans le style le plus charmant et le plus naturel, nous donne une idée parfaite de ce qu'était alors le ton de la bonne compagnie, cet atticisme particulier à Athènes, et qui même à Athènes était le signe de la distinction. Il en

était de même à Rome chez les Scipions, où un badinage aimable se mêlait souvent aux propos les plus graves, un peu moins peut-être aux soupers de Cicéron, quand César n'y était pas, le maître de la maison n'étant pas un assez grand seigneur pour être toujours parfaitement simple, et l'homme nouveau, je ne dis pas le parvenu, surtout l'orateur et l'homme de lettres, s'y faisant un peu trop sentir, alors même qu'il s'efforçait le plus d'imiter Platon. C'est cette urbanité romaine, fille un peu dégénérée de l'atticisme athénien, que l'hôtel de Rambouillet recherchait, et qu'il contribua à répandre [1].

La grandeur était en quelque sorte dans l'air dès le commencement du XVIIe siècle. La politique du gouvernement était grande, et de grands hommes naissaient en foule pour l'accomplir dans les conseils et sur les champs de bataille. Une sève puissante parcourait la société française. Partout de grands desseins, dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, dans la philosophie. Descartes, Poussin et Corneille s'avançaient vers leur gloire future, pleins de pensers hardis, sous le regard de Richelieu. Tout était tourné à la grandeur. Tout était rude, même un peu grossier, les esprits comme les cœurs. La force abondait; la grâce était absente. Dans cette vigueur excessive, on ignorait ce que c'était que le bon goût. La politesse était nécessaire pour conduire le siècle à la perfection. L'hôtel de Rambouillet en tint particulièrement école.

Il s'ouvre vers 1620, et subsiste à peu près jusqu'en 1648, où l'idole de la maison, Mlle de Rambouillet, mariée en 1645 à M. de Montausier, le suit dans son

1. Le mot même d'*urbanité* est de Balzac, un des premiers et des plus illustres habitués de la maison.

gouvernement de Saintonge et d'Angoumois, au commencement de la Fronde. Le beau temps de l'illustre hôtel est donc sous Richelieu et dans les premières années de la Régence. Pendant une trentaine d'années il a rendu d'incontestables services au goût national ; mais le bien qu'il pouvait faire était accompli en 1648. Déjà ses défauts commençaient à paraître et à prendre le pas sur ses qualités. Les cercles inférieurs qui s'étaient formés à Paris et en province, d'abord utiles aussi parce qu'ils propageaient la politesse, avaient fini par être dangereux en faisant dégénérer la noblesse des idées et des sentiments en une fausse grandeur, outrée et maniérée, surtout en transportant l'affectation dans la simplicité. C'est alors que, le genre *précieux* s'étant corrompu, le grand maître en fait de naturel et de vérité lui déclara cette guerre impitoyable par laquelle il a débuté et par laquelle il a fini, les *Précieuses ridicules* étant sa première pièce imprimée, en 1660, et les *Femmes savantes* la dernière, en 1673. Mais revenons à 1620.

A cette époque, il y avait bien de l'originalité en France, mais c'était une originalité qui s'ignorait et qui croyait avoir besoin de modèles étrangers. Plus tard, Molière, La Fontaine, Boileau, Racine, ces génies si français, se proposèrent aussi des modèles ; ils les cherchèrent dans l'antiquité, qu'ils ont imitée sans cesser d'être originaux, rendant français tout ce qu'ils touchaient. Leurs devanciers s'adressèrent à l'Italie et à l'Espagne, les deux nations les plus avancées qu'ils eussent devant les yeux. Les Médicis avaient introduit parmi nous le goût de la littérature italienne. La reine Anne apporta ou plutôt fortifia celui de la littérature espagnole. L'hôtel de Rambouillet prétendit à les unir.

Le genre espagnol, c'était, au début du XVIIe siècle, la haute galanterie, langoureuse et platonique, un héroïsme un peu romanesque, un courage de paladin, un vif sentiment des beautés de la nature qui faisait éclore les églogues et les idylles en vers et en prose, la passion de la musique et des sérénades aussi bien que des carrousels, des conversations élégantes comme des divertissements magnifiques. Le genre italien était précisément le contraire de la grandeur, ou, si l'on veut, de l'enflure espagnole, le bel-esprit poussé jusqu'au raffinement, la moquerie et un persiflage qui tendaient à tout rabaisser. Du mélange de ces deux genres sortit l'alliance ardemment poursuivie, rarement accomplie en une mesure parfaite, du grand et du familier, du grave et du plaisant, de l'enjoué et du sublime.

A l'hôtel de Rambouillet, le héros seul n'eût pas suffi à plaire : il y fallait aussi le galant homme, l'honnête homme, comme on l'appela déjà vers 1630, et comme on ne cessa pas de l'appeler pendant tout le XVIIe siècle ; l'honnête homme, expression nouvelle et piquante, type mystérieux qu'il est malaisé de définir, et dont le sentiment se répandit avec une rapidité inconcevable. L'honnête homme devait avoir des sentiments élevés : il devait être brave, il devait être galant, il devait être libéral, avoir de l'esprit et de belles manières, mais tout cela sans aucune ombre de pédanterie, d'une façon tout aisée et familière. Tel est l'idéal que l'hôtel de Rambouillet proposa à l'admiration publique et à l'imitation des gens qui se piquaient d'être comme il faut.

Les femmes étaient naturellement appelées à jouer le principal rôle en une semblable entreprise, et la marquise de Rambouillet semblait faite tout exprès

pour y présider. Elle était presque Italienne : elle était née à Rome, et avait pour mère une grande dame romaine. Son mari était un fort grand seigneur, et il avait été ambassadeur extraordinaire en Espagne. Depuis quelque temps, ils étaient retirés des affaires avec une fortune considérable, un bel hôtel à Paris, une magnifique résidence à la campagne ; ils ne faisaient donc ombrage à personne et attiraient tout le monde. Ajoutez, pour achever le portrait d'une maîtresse de maison accomplie, que Mme de Rambouillet avait été très belle sans avoir jamais eu aucune intrigue, et qu'elle aimait passionnément les gens d'esprit sans nulle prétention personnelle : à peine si l'on a pu retrouver d'elle quelques billets, et deux quatrains.

Aussi a-t-elle été l'objet de l'unanime admiration de tous ceux qui l'ont connue. Tallemant des Réaux lui-même en fait un éloge sans réserve. Il reconnaît qu'elle était belle, sage et raisonnable. « Elle a, dit-il, toujours aimé les belles choses, et elle alloit apprendre le latin seulement pour lire Virgile, quand une maladie l'en empêcha ; depuis elle s'est contentée de l'espagnol... C'est une personne habile en toutes choses... Il n'y a pas au monde une personne moins intéressée ; elle passe bien plus avant que ceux qui disent que donner est un plaisir de roi, car elle dit que c'est un plaisir de dieu... Il n'y a pas un esprit plus droit... Jamais il n'y a eu une meilleure amie. » Son seul défaut, que M. Rœderer a passé à dessein sous silence et que Tallemant ne manque pas de relever, était une délicatesse excessive dans le langage. Il y avait des mots qui lui faisaient peur et qui ne pouvaient trouver grâce auprès d'elle. Segrais parle d'elle en les mêmes termes que Tallemant : « Mme de Rambouillet étoit admirable ; elle étoit bonne, douce, bienfaisante

et accueillante, et elle avait l'esprit droit et juste. C'est elle qui a corrigé les méchantes coutumes qu'il y avoit avant elle. Elle s'étoit formé l'esprit dans la lecture des bons livres italiens et espagnols, et elle a enseigné la politesse à tous ceux de son temps qui l'ont fréquentée. Les princes la voyoient, quoiqu'elle ne fût point duchesse. Elle étoit aussi bonne amie, et elle obligeoit tout le monde. Le cardinal de Richelieu avoit pour elle beaucoup de considération... Mme de La Fayette a beaucoup appris d'elle ». Une de ses filles, la célèbre Julie, avait l'esprit le plus rare, une assez grande beauté, ou du moins une fort belle taille et un fort grand air. Elle s'entendait merveilleusement à rendre agréable la maison de sa mère, et elle était parfaitement secondée par son frère le marquis de Pisani, aussi spirituel que brave, par ses nombreuses sœurs, et surtout par celle qui a été la première Mme de Grignan.

On peut voir partout la description de l'hôtel de Rambouillet et de cette fameuse chambre bleue qui était en quelque sorte le sanctuaire du temple de la déesse d'Athènes, pour parler comme Mademoiselle dans la *Princesse de Paphlagonie*. C'était un grand salon qui avait tout son ameublement de velours bleu rehaussé d'or et d'argent, et dont les larges fenêtres, s'ouvrant dans toute la hauteur, depuis le plafond jusqu'au plancher, laissaient entrer abondamment l'air et la lumière, et donnaient la vue d'un jardin très beau et très bien entretenu, qu'agrandissait à perte de vue le voisinage d'autres jardins. L'hôtel avait été bâti sur un plan nouveau tracé par Mme de Rambouillet elle-même. Il n'était pas très vaste, mais d'une belle apparence. C'était l'avant-dernier hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, du côté de la place du Palais-

Cardinal, entre les Quinze-Vingts qui occupaient le coin de la rue, et l'hôtel de Chevreuse devenu depuis l'hôtel d'Épernon et un peu plus tard, vers 1663 ou 1664, l'hôtel de Longueville.

M. Rœderer n'a presque rien laissé à faire pour le dénombrement des grands seigneurs et des grandes dames qui fréquentèrent l'hôtel de Rambouillet dans la dernière moitié de sa longue et brillante carrière. Nous nous bornerons à détacher, dans le groupe de femmes aimables qui y étaient assidues, la figure d'une personne que M. Rœderer a trop laissée dans l'ombre, et qui est, à nos yeux, le modèle de la vraie et parfaite précieuse : Madeleine de Souvré, marquise de Sablé, qui a joué un assez grand rôle dans la vie de Mme de Longueville, et dont Mme de Motteville nous a laissé le portrait suivant :

« La marquise de Sablé étoit une de celles dont la beauté faisoit le plus de bruit quand la Reine (la reine Anne) vint en France (en 1615); mais, si elle étoit aimable, elle désiroit encore plus de le paroître. L'amour que cette dame avoit pour elle-même la rendoit un peu trop sensible à celui que les hommes lui témoignoient. Il y avoit encore en France quelques restes de la politesse que Catherine de Médicis y avoit rapportée d'Italie, et elle trouvoit une si grande délicatesse dans les comédies nouvelles et tous les autres ouvrages en vers et en prose qui venoient de Madrid, qu'elle avoit conçu une haute idée de la galanterie que les Espagnols avoient apprise des Maures. Elle étoit persuadée que les hommes pouvoient sans crime avoir des sentiments tendres pour les femmes, que le désir de leur plaire les portoit aux plus grandes et aux plus belles actions, leur donnoit de l'esprit et leur inspiroit de la libéralité et toutes sortes de vertus, mais que

d'un autre côté les femmes, qui étoient l'ornement du monde et étoient faites pour être servies et adorées, ne devoient souffrir que leurs respects. Cette dame ayant soutenu ces sentiments avec beaucoup d'esprit et une grande beauté, leur avoit donné de l'autorité dans son temps, et le nombre et la considération de ceux qui ont continué à la voir ont fait subsister dans le nôtre ce que les Espagnols appellent *fucezas.* »

Mme de Sablé avait été passionnément aimée du brave et infortuné duc de Montmorency, oncle de Mme de Longueville, décapité à Toulouse en 1632. Elle ne fut pas insensible à sa passion; mais, Montmorency ayant levé les yeux sur la Reine, Mme de Sablé, en digne Espagnole, rompit avec lui. « Je lui ai ouï dire à elle-même, quand je l'ai connue, dit encore Mme de Motteville, que sa fierté fut telle à l'égard du duc de Montmorency, qu'aux premières démonstrations qu'il lui donna de son changement elle ne voulut plus le voir, ne pouvant recevoir agréablement des respects qu'elle avoit à partager avec la plus grande princesse du monde. »

La marquise de Sablé resta fidèle toute sa vie aux mœurs de sa jeunesse, et quand l'hôtel de Rambouillet fut à peu près fermé, elle en continua la tradition dans son hôtel de la place Royale, avec sa spirituelle amie la comtesse de Maure, et jusque dans sa retraite de Port-Royal, au faubourg Saint-Jacques. Elle entretint longtemps une école de bon ton, de morale et de littérature raffinée, d'où sont sorties les *Maximes* de La Rochefoucauld.

Parmi les gens de lettres qui venaient souvent à l'hôtel de Rambouillet, les deux plus célèbres sont sans contredit Corneille et Voiture.

Corneille est, avec Descartes, l'expression la plus haute de la littérature de la première moitié

du XVIIe siècle. Ses qualités comme ses défauts étaient dans la plus parfaite harmonie avec son temps. De là des succès que personne depuis n'a égalés. Sous Louis XIV, quelle pièce de Racine a jamais eu celui du *Cid* en 1636? Il faut lire les auteurs du temps pour se faire une idée de l'enthousiasme qui saisit Paris et la France entière. Ce furent de véritables transports :

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Rien de plus vrai. C'est qu'alors il n'y avait pas un jeune gentilhomme qui ne prétendît être un Rodrigue, pas une femme de bon ton qui n'eût dans le cœur ou qui n'affectât les sentiments de Chimène. Plus on étudie cette pièce admirable, que *Polyeucte* seul a surpassée, quelques années après, plus on y retrouve tous les traits de cette grande époque à jamais évanouie, l'héroïsme et la haute galanterie, ce point d'honneur qui sans doute faisait verser bien du sang, mais entretenait l'esprit guerrier, dans les hommes mûrs et dans les chefs de sérieux intérêts et d'énergiques passions, dans la jeunesse la lutte généreuse de l'amour et du devoir, qui un jour sera portée au dernier degré du pathétique dans Pauline et dans Sévère, partout une langue un peu rude, mais naïve et forte, toujours familière ; en même temps, il est vrai, un goût mal sûr, s'égarant quelquefois à la poursuite de la grandeur, des délicatesses infinies et pleines de grâce mais un peu quintessenciées, et de subtiles analyses de la passion raisonnant sur elle-même. C'était là l'hôtel de Rambouillet. Il s'y reconnut, et défendit *le Cid* contre le tout-puissant ministre. C'est dans le noble salon que Corneille rencontra Balzac, et put s'entretenir avec lui de Rome et des Romains. Qu'on lise les discours sur les Romains adressés par Balzac à la mar-

quise de Rambouillet, et l'on verra si les conversations de ce temps-là étaient futiles. Il n'y eut jamais en France un temps où la politique fut plus à l'ordre du jour. Tout le monde alors s'occupait des affaires publiques. Ce n'est ni Lucain ni Tacite qui ont appris à Corneille la langue politique de *Cinna* et de la première scène de la *Mort de Pompée*. La vraie école de Corneille a été le spectacle des grands événements contemporains, le commerce de Richelieu, de Mazarin, de Condé, les conversations qui se tenaient chaque jour dans les sociétés qu'il fréquentait, où les ambassadeurs, les hommes de guerre, les évêques, les conseillers d'Etat étaient mêlés aux gens de lettres. Corneille lisait ses pièces à l'hôtel de Rambouillet. Il brilla, il déclina avec lui ; le chef-d'œuvre aussi de la scène française, *Polyeucte*, parut en 1643, c'est-à-dire dans les plus grands jours de l'hôtel de Rambouillet, ajoutons et de la France, car c'est en cette même année que l'un des plus jeunes disciples de l'illustre hôtel, l'admirateur le plus passionné de Corneille, le frère de Mlle de Bourbon, le duc d'Enghien, le cœur rempli, comme le *Cid*, d'un amour ardent et chaste, gagnait à vingt-deux ans une de ces batailles comme il y en a cinq ou six dans l'histoire, cette bataille de Rocroy où les desseins de Henri IV et de Richelieu furent justifiés par la victoire, et où la France succéda à l'Espagne dans la suprématie morale et militaire de l'Europe.

Voiture a été admiré de ses contemporains les plus spirituels et les plus difficiles. La Fontaine le met au nombre de ses maîtres. Mme de Sévigné l'appelle un esprit « libre, badin, charmant ». Boileau dit assez que Voiture est, à ses yeux, le mets des délicats, lorsqu'il introduit un esprit vulgaire, une sorte de provincial demandant ce qu'on y trouve de si beau.

Avouons-le, nous ressemblons tous plus ou moins à ce provincial-là : nous avons peine aujourd'hui à retrouver les titres de la renommée de Voiture. On en peut donner plusieurs raisons, qui ne font tort ni à Voiture ni à nous.

De toutes nos facultés, l'esprit est celle qui se met le plus dans le commerce de la vie, mais qui laisse aussi le moins de trace. Une saillie, une repartie, ne se peuvent guère séparer de la manière dont elles sont dites. Les mots spirituels n'ont toute leur grâce que dans la bouche d'un homme d'esprit. Il n'en est pas ainsi des mots partis du cœur et des grandes pensées. Comme ils viennent du fond même de la nature humaine, qui ne change point, ils ont des perspectives infinies, et durent autant que le cœur et la raison. Mais l'esprit se joue à la surface ; il brille et s'éteint en un moment. L'esprit est un improvisateur. L'effet d'une improvisation tient à mille choses qui, en disparaissant, emportent ce qui nous avait le plus charmés. Qu'est-ce, je vous prie, qu'une plaisanterie à deux siècles de distance ?

Mme de Sévigné, dans sa passion pour celui qui avait été un des maîtres de sa jeunesse, s'écrie : « Tant pis pour ceux qui ne l'entendent pas ! » Mais l'aimable marquise en parle bien à son aise ; elle avait une connaissance intime des mœurs, des choses, des hommes, des femmes, des aventures, des petits accidents auxquels se rapportent les vers et la prose de Voiture. Le neveu de celui-ci, Martin Pinchesne, qui, un an ou deux après la mort de son oncle, publia ses œuvres, eut la sottise ou l'honnêteté d'effacer les dates de ces badinages et les noms de la plupart des personnes qui les avaient fait naître, en sorte que déjà au XVIIe siècle ceux qui n'avaient pas vécu avec

Voiture auraient eu grand besoin d'un commentaire pour l'entendre. Tallemant avoue qu'il y a dans ses écrits bien des choses dont il n'a pu avoir l'éclaircissement. « Un jour, dit-il, si cela se peut sans offenser trop de gens, je les ferai imprimer avec des notes, et je mettrai au bout les autres pièces que j'aurai pu trouver de la société de l'hôtel de Rambouillet. »

En effet, pour bien goûter Voiture, il faudrait le voir en scène, il faudrait se le représenter sur le théâtre de ses succès, de 1620 à 1648, avec ces jolies femmes qui demandaient à être amusées, parmi ces jeunes gentilshommes qui, dans l'intervalle des batailles, se complaisaient dans les jouissances les plus raffinées de l'esprit. Voiture régnait à l'hôtel de Rambouillet. Corneille, timide et fier, négligé et plein de lui-même, était assez mal à l'aise dans tout ce grand monde : il écoutait presque toujours en silence, et ne causait guère qu'avec Balzac, son concitoyen dans la république romaine. Mais Voiture était la gaieté, la vie, l'âme de la maison. Il était toujours en train ; sa verve inépuisable se mêlait à tout, animait tout, et tandis que Corneille mettait dans les plus légers badinages, et dans les comédies mêmes qu'il voulait faire les plus divertissantes, une vigueur dont il n'était pas maître, un ton et des mouvements tragiques qui lui échappaient malgré lui, Voiture, dans les choses les plus sérieuses, prodiguait la plaisanterie. Il est le côté enjoué de l'hôtel de Rambouillet, comme Corneille en est le côté sévère.

N'oublions pas que Voiture n'a presque rien écrit que par occasion, que la circonstance était sa muse favorite, et qu'elle lui dicta la plupart de ces petites pièces, improvisées ou faites à la hâte, qu'il n'a pas même pris la peine de recueillir. Il est donc ridicule

d'y remarquer beaucoup de négligences. C'étaient, en très grande partie, des chansons qui devaient être véritablement chantées, et qui l'ont été. L'éditeur a quelquefois indiqué les airs, et nous les avons retrouvés presque tous dans un recueil curieux de la bibliothèque de l'Arsenal, intitulé : *Chansons notées*.

Mais Voiture n'a pas seulement une facilité pleine d'agrément ; il nous semble que, dans ses pièces un peu plus étudiées, il a des idées, de la philosophie, de la sensibilité, quelquefois même de la passion. Mettons bien vite ce jugement à couvert sous l'autorité de Boileau, qui, dans sa lettre à Perrault, fait l'éloge de Voiture et particulièrement de ses élégies. A vrai dire, nous les préférons à toutes celles qui ont paru avant 1648, année de la mort de Voiture et de la fin, ou du moins de la décadence, de l'hôtel de Rambouillet, bien entendu en exceptant les élégies de Corneille, aujourd'hui trop oubliées, et dont quelques-unes ont des passages qui le peuvent disputer aux plus touchantes de ses tragédies.

Nous prions qu'on veuille bien lire l'élégie à une coquette que Voiture appelle Bélise. N'y a-t-il donc ni élévation ni force dans les vers suivants ?

> Cette unique beauté dont vous êtes ornée
> N'aura jamais pouvoir sur une âme bien née.
> Votre empire est trop rude et ne sauroit durer,
> Ou, s'il s'en trouve encor qui puissent l'endurer,
> Avec tant de mépris et tant d'ingratitude,
> Ce sont des cœurs mal faits nés à la servitude,
> Ou de mauvais esprits qui, des cieux en courroux,
> Ont eu pour châtiment d'être amoureux de vous.
> De louange et d'honneur vainement affamée,
> Vous ne pouvez aimer, et voulez être aimée !.....

On ne peut méconnaître une sensibilité vraie, l'ac-

cent de la passion, ou, si l'on veut, du plaisir dans ces stances adressées à une Aminte qui nous est inconnue :

Lorsque avecque deux mots que vous daignâtes dire,
Vous sçûtes arrêter mes peines pour jamais,
Et qu'après m'avoir fait endurer le martyre,
Vous m'ouvrîtes les cieux et me mîtes en paix,
Mille attraits dont encor le souvenir me touche
Couvrirent à mes yeux votre extrême rigueur,
Tous les charmes d'amour furent sur votre bouche,
Et tous ses traits aussi passèrent dans mon cœur.
Vous prîtes tout à coup une beauté nouvelle,
Toute pleine d'éclat, de rayons et de feux.
Bons dieux ! ah ! que ce soir mes yeux vous virent belle,
Et que vos yeux ce soir me virent amoureux !

Voici, dans un genre tout différent, des vers que, trente ans plus tard, Saint-Évremont n'eût pas désavoués. Voiture écrit au duc d'Enghien au sortir d'une maladie qui avait pensé l'emporter, après la campagne d'Allemagne de 1645 :

Soyez, seigneur, bien revenu
De tous vos combats d'Allemagne,
Et du mal qui vous a tenu
Sur la fin de cette campagne,
Et qui fit penser à l'Espagne
Qn'enfin le ciel, pour son secours,
Étoit près de borner vos jours
Et cette valeur accomplie
Dont elle redoute le cours.
Mais dites-nous, je vous supplie,
La mort, qui, dans les champs de Mars,
Parmi les cris et les alarmes,
Les feux, les glaives et les dards,
Le bruit et la fureur des armes,
Vous parut avoir quelques charmes
Et vous sembla belle autrefois,
A cheval et sous le harnois,
N'a-t-elle pas une autre mine
Lorsqu'à pas lents elle chemine

Vers un malade qui languit?
Et semble-t-elle pas bien laide,
Quand elle vient, tremblante et froide,
Prendre un homme dedans son lit?.....

Il faut le reconnaître, pour être juste avec Voiture : il est le créateur d'une littérature particulière, la littérature de société, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; il a excellé dans la poésie badine et légère, dans le genre des petits vers, où depuis il a eu tant d'écoliers insipides, que Voltaire a porté jusqu'à la grandeur, et qui est la meilleure partie, le titre le plus vrai de sa gloire poétique. Voiture a été le Voltaire de l'hôtel de Rambouillet.

Nous finirons avec lui en rappelant à son honneur que, tout en suivant la cour, il n'avait pas les mœurs d'un courtisan. Voiture est le premier exemple de l'homme de lettres vivant parmi les grands seigneurs, qui ait gardé son indépendance : il avait bien plutôt le ton et les manières passablement impertinentes de ses successeurs de la fin du XVIII[e] siècle. Il était caustique et redouté. On prenait garde à s'attirer quelque épigramme de sa part, car cette épigramme était une flèche acérée et rapide qui faisait en quelques heures le tour de Paris, et déchirait un homme à la fois en mille endroits différents. Le duc d'Enghien, qui aimait à rire et entendait fort bien la plaisanterie, parce qu'il avait lui-même beaucoup d'esprit, s'accommodait parfaitement de Voiture, en disant toutefois : « Il seroit insupportable, s'il étoit de notre condition ». D'ailleurs Voiture, devançant encore en cela ses disciples du XVIII[e] siècle, avait tiré un excellent parti de ses succès de société. Il s'était fait nommer introducteur des ambassadeurs auprès de Son Altesse Royale Gaston, duc d'Orléans. Il avait un emploi de finances qu'il

n'exerçait guère, mais dont il touchait le revenu. Il fut chargé de plus d'une mission importante, principalement auprès du comte-duc d'Olivarès. Il était fort bien fait dans sa petite personne, et se mettait avec le meilleur goût. Il était d'office le chevalier, l'amoureux, et, comme on disait alors, le mourant de toutes les belles dames, particulièrement de la jolie Mlle Paulet, que ses manières un peu hardies et ses cheveux d'un blond un peu vif avaient fait appeler la lionne de l'hôtel de Rambouillet.

(*La Jeunesse de Mme de Longueville*, chap. II.)

III

MOLIÈRE ET « LES PRÉCIEUSES »

Il est aujourd'hui bien démontré, depuis l'ouvrage de M. Rœderer, que Molière, ni dans la charge des *Précieuses ridicules,* ni dans la haute comédie des *Femmes savantes*, n'a jamais songé à attaquer l'hôtel de Rambouillet. La marquise de Rambouillet vécut jusqu'à la fin de 1665, environnée de l'estime et de la vénération universelles. Julie d'Angennes était duchesse et gouvernante des Enfants de France ; elle ne précéda que de bien peu d'années Molière dans la tombe. Le duc de Montausier, gouverneur du dauphin, passait pour le modèle de la vertu antique. Molière lui avait emprunté quelques-uns des traits de son héros favori, le Misanthrope. Boileau lui-même le célébrait. Condé, un des défenseurs et des protecteurs déclarés de Molière, était là, dans toute sa gloire, avec sa sœur Mme de Longueville, avec Mme de Sablé, avec Mme de Sévigné, avec Bossuet, pour protéger la mémoire de l'illustre hôtel qui avait vu leur brillante jeunesse. Ce qui dominait dans les salons de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, ainsi que dans les nobles

sociétés qui s'étaient formées sur ce modèle, était un abandon plein de charme, car la simplicité est la compagne de la vraie aristocratie. Il y avait sans doute une délicatesse quelquefois raffinée, mais l'ombre même du ridicule n'en approchait pas ; et en 1673, Molière eût révolté son siècle, si l'on eût pu soupçonner que, dans les *Femmes savantes,* il prétendait s'attaquer à des personnes de cet esprit et de cet ordre. A plus forte raison, nous rougirions d'avoir besoin de prouver qu'en 1660, dans les *Précieuses ridicules*, Molière n'avait pas songé à mettre en scène Mme de Rambouillet, ses deux nobles filles, leurs amis et leurs amies. Il faut laisser de telles suppositions aux critiques de l'école de Tallemant, qui ne remuent le passé que pour flétrir toutes les gloires nationales, tout ce qui a été grand et illustre, au profit de la démagogie et de la basse littérature : deux choses qui se donnent naturellement la main.

Mais nous allons plus loin : nous prétendons que Mlle de Scudéry et sa société, telles qu'elles sont dépeintes dans le *Grand Cyrus*, quoique déjà bien différentes de l'hôtel de Rambouillet, n'ont pas davantage servi de modèle aux *Précieuses ridicules*. Et il y en a, selon nous, des raisons décisives : d'abord la guerre ouverte que fait Mlle de Scudéry aux fausses précieuses qui tentaient de l'imiter, puis sa profession déclarée de simplicité et de modestie, enfin l'idéal qu'elle trace de la vraie précieuse, c'est-à-dire de la femme distinguée, repoussant à la fois la grossière ignorance que les partisans du vieux temps imposaient à la femme, et l'affectation du savoir et du beau langage que de beaux-esprits de bas étage et les bas-bleus du jour commençaient à mettre à la mode, dans les sociétés d'un rang inférieur, sous

le prétexte d'imiter Mme de Rambouillet et Mlle de Scudéry.

Il importe de ne pas se méprendre sur la nature du génie de Molière, et sur le but qu'il se proposait. Molière n'est point un prédicateur de morale, qui, armé d'un type de perfection, y veut amener son siècle, en frappant sur tout ce qui s'en écarte : Molière est tout simplement un poète comique qui se porte partout où il aperçoit un excès pour en tirer ce qu'il cherche, ce qui est l'objet et la matière de son art, à savoir le ridicule. Le grand contemplateur assistait au spectacle de la comédie humaine où il ne voyait personne qui s'appelât la Sagesse, et il y remarquait des vices et des travers qu'il essayait de transporter dans sa propre comédie. Il ne met pas aux prises la vertu et le vice, mais des vices opposés, des caractères différents qui se développent comme dans la société par leur lutte même : c'est cette lutte qui fait le tissu habile de ses pièces, et en même temps leur force comique. Il n'a donné le rôle de la mesure parfaite à aucun personnage, car ce personnage-là n'a jamais été, et à la scène il serait fort peu dramatique.

Prenons pour exemple l'œuvre la plus profonde de Molière, celle où il est l'égal d'Aristophane, de Shakspeare et de Corneille, le *Don Juan*, ce précédent ou ce pendant du *Tartufe*. Là, que voyons-nous ? grâce à Dieu, point d'Ariste ni de Philinte : un grand caractère de scélérat paré des dehors les plus aimables et des qualités les plus séduisantes, l'esprit, la bravoure et une sorte de générosité naturelle, se développant successivement dans les situations les plus différentes, et arrivant par degrés à ce comble de perversité qui est l'hypocrisie, au delà de laquelle il n'y a plus que les vengeances et les foudres du ciel. Don Juan ren-

contre sur ses pas bien des leçons qui l'auraient pu éclairer et qu'il repousse, mais il n'a pas de pédagogue en titre. Le seul personnage qui semble en tenir lieu, Sganarelle, ce Sancho français, dit sans doute les plus admirables choses; mais lui-même, comme son modèle espagnol, il a ses vices : il est poltron et il est intéressé. Quand Don Juan vole au secours d'un homme prêt à succomber sous les coups de quatre brigands, Sganarelle se cache ; et quand la main du Commandeur s'appesantit sur l'athée endurci et incorrigible, Sganarelle s'écrie : « O mes gages »! Avec le fond d'un honnête homme, il a pourtant l'âme d'un laquais. Il est essentiellement l'élément comique de la pièce, comme Don Juan en est l'élément tragique et pathétique ; il occupe presque toujours la scène, et la dispute à son maître, de peur que le drame ne devienne trop sérieux, car après tout il faut que, si profond qu'il puisse être, il demeure une comédie, et, pour cela, que le plaisant et le ridicule y couvrent pour ainsi dire l'odieux. Doña Elvire elle-même, si touchante dans sa douleur, dans son repentir et dans le tendre et religieux intérêt qu'elle porte à l'âme de Don Juan, a commis une bien grande faute, et n'est pas la vertu sans tache. Partout, sur la scène comme dans le monde, des vices, des imperfections, des travers ; des vices qui traînent après eux le malheur, des imperfections qui excitent une compassion affectueuse, et par-dessus tout des travers qui font rire, car c'est l'objet suprême de la comédie. La haute moralité de la pièce est dans l'impression générale qu'elle produit, et dans sa terrible conclusion. Voilà le modèle de l'art, et la règle qu'il nous fournit; tout ce qui s'en éloigne est déjà d'un ordre inférieur, et ne se peut entièrement justifier.

Mais il est des circonstances impérieuses qui dominent sur l'art, et qui quelquefois contraignent Molière, pour mieux accabler le vice ou le travers qu'il poursuit, à faire l'éloge de la vertu dont ce vice et ce travers sont ou l'excès ou le simulacre, de peur qu'on ne l'accuse d'avoir voulu attaquer cette vertu en en faisant la caricature. Ainsi dans l'entreprise hardie du *Tartufe*, pour mieux combattre la fausse dévotion il lui fallait faire bien haut l'éloge de la vraie, et même inventer un personnage qui la représentât et fît la fonction du chœur antique. Tel est Cléante, que Molière a pris soin pourtant de tirer de cette abstraction idéale, d'animer et de vivifier, en en faisant le beau-frère d'Orgon, et en lui donnant un très grand intérêt à démasquer et à faire chasser Tartufe. Molière avait-il déjà inventé ce personnage en 1664, ou n'y songea-t-il qu'après l'orage et lorsqu'il corrigea, à plusieurs reprises, le *Tartufe*, pour le rendre irréprochable ? Nous l'ignorons ; mais il est certain que le morceau célèbre sur la vraie dévotion qu'il a mis dans la bouche de Cléante a fait, en 1669, le salut de la pièce. Le Philinte du *Misanthrope* était bien moins nécessaire que le Cléante du *Tartufe*, mais il est fort utile encore à l'entier développement du caractère d'Alceste. Nous doutons que Corneille ou Shakspeare eussent imaginé Philinte ; mais il est des personnages d'ailleurs assez peu dramatiques, auxquels il faut se résigner parce qu'ils font paraître et mettent en relief certains côtés du personnage principal. Dans le chef-d'œuvre de Racine, dans cette *Phèdre* mille fois au-dessus de celle d'Euripide, comme l'a si bien fait voir M. de Chateaubriand, l'invention des amours d'Hippolyte et d'Aricie est, nous en convenons, une faute évidente, presque grossière, en apparence toute

gratuite, et que M. Schlegel a très justement reprochée à Racine. Mais nous disons de cette faute-là : *felix culpa* ; car avisez-vous de la supprimer, et la jalousie de Phèdre devient impossible, la jalousie inséparable de l'amour, et surtout de l'amour coupable, la jalousie qui achève de troubler et d'égarer l'âme de Phèdre et la pousse au crime qui est à la fois la leçon et le dénoûment de la tragédie. Racine se proposait de peindre la passion de Phèdre dans son progrès fatal jusqu'à l'abominable accusation qui abuse Thésée et fait immoler un fils par un père. Il fallait donc rendre Phèdre jalouse ; et pour cela il fallait qu'Hippolyte fût amoureux d'une autre, et pour cela encore il fallait que Théramène, comme un gouverneur de bonne maison à la fin du XVII[e] siècle, fît à son élève une sorte de cours de galanterie ; tristes inventions que nous condamnons autant que M. Schlegel, mais que nous acceptons comme l'inévitable rançon des plus grandes beautés que la scène française eût vues depuis Corneille. De même dans le *Misanthrope*, Molière avait grand besoin de Philinte. La bienveillance un peu banale de ce personnage et sa modération sans grandeur servent merveilleusement à irriter Alceste et à provoquer les explosions de cette humeur et de cette bile généreuse qui l'entraîne aux plus nobles excès, jusqu'au ridicule.

Dans les *Femmes savantes*, l'objet de Molière est de se moquer des pédantes ; mais il ne faut pas croire que Chrysale soit le sage de la pièce. Loin de là, Chrysale, dans sa juste colère, a l'air d'exposer à peu près la même théorie sur la femme, que Sganarelle dans l'*École des maris*, et Arnolphe dans l'*École des femmes*. Or, Molière persifle Sganarelle et Arnolphe, et par conséquent Chrysale, tout autant que Phi-

laminte, Bélise et Armande. C'est toujours l'excès, le ridicule qu'il poursuit, tantôt dans les femmes qui affectent le bel-esprit et tombent dans la pédanterie, tantôt dans la grossièreté et l'égoïsme qui veulent dépouiller la femme de son noble rang de compagne de l'homme, faite comme lui pour connaître et aimer, et qui prétendent la réduire à la condition d'une servante, d'un être inférieur, dont on ne daigne cultiver ni l'esprit ni l'âme. Arnolphe, dans l'*École des femmes*, soutient l'opinion que plus tard développera Chrysale :

Moi, j'irois me charger d'une spirituelle,
Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle,
Qui de prose et de vers feroit de doux écrits,
Et que visiteroient marquis et beaux-esprits !
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut,
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.

Son frère, plus raisonnable, lui répond :

Une femme stupide est donc votre marotte ?
. . . .
Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête ?

Dans l'*École des maris*, Sganarelle parle déjà en 1661 comme Arnolphe le fera en 1663 ; mais Ariste exprime une opinion contraire, et déclare qu'il entend traiter bien différemment sa femme, et lui laisser fréquenter les *belles compagnies*. Dans les *Femmes savantes*, en 1673, ce n'est pas du tout Chrysale, c'est bien plutôt Clitandre qui représente l'opinion de Molière, et Clitandre n'est pas le moins du monde un Arnolphe, un Sganarelle, un Chrysale, un partisan de l'ignorance des femmes : nullement ; il est pour ce juste milieu que Mlle de Scudéry a peint si admirablement ; et il semble

que ce soit encore Mlle de Scudéry qui parle par la bouche de Clitandre en ces vers :

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout,
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante,
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait ;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache.....

Voilà le dernier mot de Molière, à la fin de sa vie ; c'est en quelque sorte son secret qui lui échappe, la lumière qui éclaire à nos yeux toutes les contradictions apparentes. Molière est en toutes choses et ici en particulier pour la juste mesure, et il combat tous les excès contraires, également ridicules, l'ignorance qui fait des Agnès, et la pédanterie des Philamintes. En quoi donc peut-il être en guerre avec Mlle de Scudéry, qui veut et qui dit absolument la même chose ?

Nous sommes loin de comparer les *Précieuses ridicules* à l'*Ecole des femmes*, à l'*Ecole des maris*, et surtout aux *Femmes savantes*. C'est une charge vive et comique, dans le style burlesque alors à la mode, selon nous un peu trop vantée, qui sent encore la province, et où l'auteur du *Barbouillé* attaque à outrance les précieuses vraiment ridicules qu'il trouva dans toute leur extravagance à son arrivée à Paris en 1658, et que lui signalait l'abbé de Pure. La *Précieuse* de l'abbé de Pure, voilà, nous l'avons nous-même suffisamment établi, la véritable source des *Précieuses ridicules*. Or, qui nous dit et d'où voit-on le moindre indice que l'abbé de Pure, ce précurseur de Molière, ait mis Mlle de Scudéry parmi les précieuses qu'il dénonce au bon sens du public ? Tout au contraire, il prend soin de

faire un éloge particulier de Mlle de Scudéry. Et que loue-t-il en elle ? Précisément son caractère, sa bonté, sa douceur, sa modestie, sa parfaite simplicité, c'est-à-dire les qualités les plus opposées aux défauts des pédantes. De bonne foi, qui peut reconnaître les Samedis fréquentés par des lettrés illustres, par une bourgeoise spirituelle, et où quelquefois paraissaient des hommes et des femmes d'une assez haute qualité, dans cette ruelle ignoble où les filles de M. Gorgibus reçoivent deux laquais déguisés en marquis, qui leur débitent les plus grossières sottises? Est-ce Mlle de Scudéry, l'idole de son siècle, Mme Cornuel, une des plus grandes admirations de Mme de Sévigné, ou Mlle Legendre que La Rochefoucauld entourait de gracieuses flatteries, qui sont mises sous les traits de Catau et de Madelon ? Pourquoi, arbitrairement, sans nulle preuve, et contre toute apparence, s'en prendre à Mlle de Scudéry, quand elle-même nous montre le véritable original de la *Précieuse* de l'abbé de Pure, cette Damophile qui tâchait en vain de l'imiter pour se donner un air distingué, qui étudiait les mathématiques et l'astronomie, proposait des questions de grammaire, s'entourait de savants, se faisait peindre en muse, charmait les pédants représentés par Thémistogène, et repoussait Phaon, c'est-à-dire les gens du monde, amis du naturel et des conversations aimables et galantes ? Damophile, avec sa compagnie commune et sotte, voilà les « Précieuses ridicules » et les « Femmes savantes ». Mlle de Scudéry leur ressemble si peu, qu'elle se dépite et se désole de se voir travestie par elles. Loin donc d'attaquer Mlle de Scudéry, Molière s'y joint, substituant à ses railleries déjà fort vives une caricature accablante. Il n'y a pas en effet un seul trait de Molière qu'on ne retrouve, mais bien

moins acéré sans doute, dans le second livre du tome dixième du *Cyrus*, consacré à l'histoire de Mlle de Scudéry et de sa société.

(*La Société française au XVIIe siècle*, t. II, ch. XV.)

IV

LES RELATIONS DE Mme DE SABLÉ AVEC PORT-ROYAL

C'est Arnauld d'Andilly qui, en se retirant des emplois publics et en renonçant à la vie mondaine lorsqu'il perdit sa femme, engagea plusieurs des belles dames qu'il avait connues et aimées, à suivre son exemple, et, avec la chaleur et l'opiniâtreté qu'il mettait en toutes choses, parvint à les attirer vers Port-Royal. Parmi les pénitentes de M. d'Andilly, ainsi qu'on les appelait, étaient Marie-Louise de Gonzague, sœur de la Palatine, la future reine de Pologne ; Anne de Rohan, princesse de Guyméné, et la marquise de Sablé. Les deux premières faisaient d'assez fréquentes retraites à Port-Royal de Paris, et même elles obtinrent de l'abbesse, la fameuse Angélique Arnauld, la permission de se faire bâtir de modestes logements dans l'enceinte du monastère, comme le firent plus tard d'autres dames, par exemple la marquise d'Aumont, la vertueuse sœur de la très peu sage Mme de Monglat, veuve de Charles d'Aumont, lieutenant général, mortellement blessé au siège de Landau, en 1644. Il ne faut pas croire que ces retraites volon-

taires et momentanées fussent de pures cérémonies ; la sérieuse abbesse étendait son autorité sur toutes ces dames, et, sans s'écarter du respect dû à leur rang, « elle régloit leur temps, leurs exercices, leurs prières et les personnes de la maison à qui elles devoient parler, afin que les autres ne fussent pas distraites de leurs observances. Elle ne vouloit pas même qu'elles eussent la liberté de s'entretenir trop longtemps ensemble, lorsqu'elles se rencontroient à Port-Royal en même temps, disant qu'elles ne pouvoient s'empêcher de parler du monde ; qu'elles venoient à Port-Royal pour apprendre une autre langue, et qu'il étoit bon pour cela de ne plus parler celle qu'on savoit auparavant et que l'on devoit oublier. »

On n'approchait pas impunément de la mère Angélique : sa foi vive, sa candeur, sa bonté, son énergie, son esprit si prompt, si net, si élevé, lui donnaient d'abord un ascendant irrésistible. La belle Marie de Gonzague, qui avait déjà fait plus d'une triste expérience de la fragilité des affections et des espérances humaines, paraît avoir été sincèrement touchée des pathétiques discours de la mère Angélique; il est au moins certain que la digne religieuse lui inspira une confiance et une amitié que ni l'absence ni la royauté ne diminuèrent. Plus belle encore et plus faible que Marie de Gonzague, Anne de Rohan éprouvait d'étranges alternatives de l'esprit de pénitence et de l'esprit du monde. Elle s'enfonçait des mois entiers dans la solitude de Port-Royal, et tout à coup elle en sortait pour rentrer dans la vanité et les plaisirs. Retz, avec sa fatuité ordinaire, a pu charger un peu dans ce qu'il dit de ses galanteries avec Mme de Guyméné ; mais le fond doit être vrai. Une dévotion si peu solide ne satisfaisait guère la mère Angélique, et elle fit

entendre plus d'un murmure dans le sein de son frère d'Andilly, encore plus porté à ne jamais désespérer de la grâce invincible et victorieuse, quand il s'agissait d'une ancienne et belle amie. Il n'en fut pas ainsi de Mme de Sablé. Elle était jeune et fort aimable encore, lorsqu'elle commença à tourner ses regards vers Port-Royal ; mais si le progrès de sa dévotion fut un peu lent et toujours modéré, il ne s'arrêta point, et finit par la conduire à l'union la plus étroite avec le monastère où elle a terminé sa vie.

Le premier symptôme de la conversion de Mme de Sablé est dans un billet de la mère Angélique à Mme de Guyméné, du 10 septembre 1640, où elle lui annonce qu'elle vient de recevoir une lettre de Mme de Sablé dans laquelle celle-ci lui ouvre son cœur et lui expose ses misères. Il paraît que la mère Angélique ne connaissait encore Mme de Sablé que sur sa réputation d'esprit et de beauté. « Je la crains, dit-elle à la princesse, comme je vous craignais avant que la grâce vous eût rendue plus aimable que redoutable... La lettre de la marquise, ajoute-t-elle, me semble fort sincère. Elle me fait une extrême pitié, » etc. Trop de liens retenaient Mme de Sablé dans le monde pour qu'il lui fût possible de le quitter ; mais quand elle eut perdu son fils bien-aimé, et qu'elle eut vu disparaître et sa fortune et sa jeunesse, sur la fin de la Fronde, elle mit ordre à ses affaires et songea sérieusement à finir sa vie à Port-Royal. Elle multiplia les retraites qu'elle y faisait, quitta la place Royale pour le quartier Saint-Jacques, s'établit tout près de Port-Royal, et, non contente de ce voisinage, elle se fit construire une maison dans la pieuse enceinte, à côté de la marquise d'Aumont. La mère

Angélique lui écrit le 11 mars 1653 : « M. Singlin et M. de Bagnols m'ont fait voir le plan du bâtiment que vous comptez faire ; je le trouve fort bien, etc. ». Le 21 mai 1654 : « Mme la marquise de Sablé vient ici le plus qu'elle peut, ayant pris une maison fort proche en attendant que celle qu'elle a fait bâtir soit sèche. Elle se sépare le plus qu'elle peut du monde, et sincèrement elle veut être toute à Dieu ». En 1655, Mme de Sablé était en possession de son logement ; elle suivit alors le plus exactement qu'elle put les exercices du couvent ; elle voulut même avoir pour confesseur M. Singlin, cet habile mais sévère directeur des âmes. Dans la persécution naissante qui s'élevait contre le jansénisme, elle prit hautement sa défense. Mais elle ne parvint point à se dépouiller des petites faiblesses que nous avons fait connaître : elle était dans des craintes continuelles pour sa santé ; la peur du mauvais air ne la quittait pas, dans une maison où il y avait souvent bien des malades ; enfin elle était dans sa vieillesse, à Port-Royal, telle que nous l'avons vue à l'hôtel de Rambouillet.

Les lettres déjà connues de la mère Angélique à Mme de Sablé, montrent comment elles vivaient ensemble, et quel était l'agrément aussi bien que la sainteté de leur commerce. Mais les lettres inédites que nous avons sous les yeux peignent bien mieux encore l'indulgente affection qui unissait la grave religieuse à l'aimable recluse. Elle y est encore plus attentive à ménager ses frayeurs et à la conduire doucement à Dieu. On est touché de voir cette âme forte, accoutumée à ne tenir pour elle aucun compte du temps, des saisons, de la maladie et d'aucun danger, oublier et dissimuler presque son énergie pour se mettre à la portée de son amie ; elle compatit

à ses misères, la console, l'encourage. Voici quelques lignes d'un billet de l'année 1653, quand Mme de Sablé fit à Port-Royal une première retraite, avant d'y fixer sa demeure : « Ma très chère sœur, c'étoit bien à moi à vous écrire la première pour vous témoigner la joie que j'ai de ce que vous êtes enfin où vous êtes tant désirée, et où je prie Dieu que vous receviez toute sorte de satisfactions et les véritables moyens de votre salut. Je suis très fâchée que vous n'y avez pas toutes les commodités que je désirerois, mais j'espère que le temps arrangera toutes choses... Ces grandes migraines qui vous travaillent toujours me peinent. N'y a-t-il point quelques remèdes qui les puissent au moins diminuer ? Je crois que vous négligez de les chercher ». — 8 janvier 1655 : « N'êtes-vous pas heureuse, ma très chère sœur, je vous conjure de le bien reconnoître, de ce que, dans toutes vos foiblesses, vous avez tenu ferme au moins à aimer toujours la vérité et à ne pas croire qu'on vous demandât trop, quoique vous ne pussiez satisfaire à tout ? Au moins, quand on se trouve en cet état, se faut-il humilier sous la main de Dieu, et lui demander son secours et sa miséricorde, sans présumer de s'opposer à ses lois, et vouloir qu'il change ou qu'il renverse son Évangile pour s'accommoder à nous... Il a mille inventions pour sauver ; mais jamais il ne sauvera que les humbles, et les vrais humbles sont toujours pénitents, et jamais l'on n'est pénitent sans être humble. La vraie et sincère humilité peut suppléer à toutes les pénitences, quand on est dans l'impuissance de les faire ; mais nulle ne peut suppléer au manquement de cette vertu, dans laquelle est renfermée toute la justice. Je suis ravie, ma très chère sœur, de cette bonne parole que vous nous dites, que vous ne désirez rien

au monde que ce qui peut servir à votre salut. Offrez bien à Dieu cet unique désir, comme un don très précieux qu'il vous a fait ».

Combien n'est-il pas à regretter qu'on n'ait pas conservé et mis au jour les réponses de Mme de Sablé à de pareilles lettres ! Que de précieux détails n'y trouverait-on pas sur l'état de son âme, surtout quelle vive reconnaissance pour cette charité magnanime et cette tendre affection !

Cependant la persécution allait croissant, et menaçait de plus en plus Port-Royal. Mme de Sablé, qui lui cherchait partout des défenseurs, imagina de mettre dans ses intérêts Mme de Longueville. Au premier coup d'œil l'entreprise était bien difficile. Mme de Longueville, toujours en disgrâce, s'appliquait à ménager les ombrages de la cour, pour son mari et ses enfants, et aussi pour son frère Condé, tout récemment revenu de l'exil. Elle avait à peine la permission de reparaître de temps en temps à Paris. Vouée d'ailleurs à une austère pénitence, le souvenir toujours présent des fautes où l'avait entraînée le goût de la grandeur et de la gloire la précipitait dans une humilité profonde. Elle s'était remise comme un enfant entre les mains de ses directeurs, et s'étant fort mal trouvée de l'indépendance, elle faisait de l'obéissance son premier devoir. Étroitement unie à ses premières et saintes amies les Carmélites du couvent de la rue Saint-Jacques, elle était, comme elles, étrangère aux discussions théologiques, et ne songeait qu'à faire son salut dans la simplicité de la foi commune, en sanctifiant de plus en plus sa vie. Mme de Sablé savait tout cela, mais elle connaissait aussi les insurmontables instincts du cœur de son amie ; elle était persuadée que tant que ce cœur n'aurait pas

cessé de battre, il y aurait toujours place à une compassion généreuse pour le malheur, et à une révolte involontaire contre l'injustice et la tyrannie. Il ne s'agissait donc que de mettre sous les yeux de Mme de Longueville le spectacle d'âmes vertueuses et chrétiennes indignement calomniées. Un jour, s'il plaît à Dieu, en poursuivant et terminant l'histoire de Mme de Longueville, nous raconterons l'origine de son jansénisme, par quels degrés insensibles elle s'engagea dans cette querelle ténébreuse, quelle intrépidité, quelle constance, quelles ressources elle déploya pendant la lutte, et avec quelle habileté elle finit par sauver Port-Royal, pour ainsi dire malgré Port-Royal même. Ici nous nous bornons à bien marquer le rôle de Mme de Sablé : c'est elle qui a introduit Mme de Longueville à Port-Royal, et Mme de Longueville, une fois gagnée, a fait tout le reste.

Mme de Longueville passait sa vie en Normandie, dont son mari était gouverneur, tout occupée à le soigner dans sa vieillesse et ses infirmités, et à bien élever ses deux fils. Elle ne venait que fort rarement à Paris ; elle y restait le moins de temps qu'elle pouvait, et trouvait alors quelques moments pour aller visiter ses chères Carmélites dans la rue Saint-Jacques, et, tout près de là, sa vieille amie à Port-Royal. Mme de Sablé ne manquait pas de l'entretenir du chagrin qu'elle ressentait de voir troubler la retraite où elle était venue chercher le repos de ses derniers jours. Aidée par une amie de Mme de Longueville, depuis quelque temps convertie et devenue janséniste elle-même, Mlle de Vertus, elle intéressa peu à peu la princesse non seulement à ses propres peines, mais à celles des pauvres religieuses ses voisines. A la fin de l'année 1660, Mme de Longueville étant

allée aux Carmélites sans faire visite, comme à l'ordinaire, à Mme de Sablé, celle-ci s'en plaignit comme si la princesse avait eu peur de se compromettre en allant voir une janséniste. Mme de Longueville lui répond, le 31 décembre 1660 : « Tout le jansénisme du monde ne m'eût pas empêchée de vous aller voir, si j'eusse été plus longtemps ou plus libre à Paris ». Quelques mois après elle lui écrit encore : « Le vacarme qui se fait chez vous ne m'empêchera pas d'y aller. Quand je n'aurois pas eu ce dessein, je le prendrois là-dessus. Je vous verrai donc mercredi, et nous parlerons de cette affaire ». En parlant de « cette affaire », elle y prit goût; et, par pur sentiment de charité, sans aucune idée de dogme et de théologie, elle désira voir ces religieuses que l'on tourmentait si fort, et surtout la mère Angélique, vieille et malade, dont Mme de Sablé lui parlait avec tant d'admiration et d'amitié. « Vraiment non, lui écrit-elle, je n'ai point perdu la pensée d'aller demain dîner chez vous; car, outre l'envie que j'ai toujours de vous voir, j'ai encore celle de voir ces pauvres filles, c'est-à-dire la mère Angélique, avec laquelle cette disgrâce ici m'a déterminée de faire connoissance. Je voudrois fort entrer dans le couvent après dîner, pourvu que ce ne soit pas une affaire; si c'en est une, je me contenterai de voir la mère Angélique à la grille de votre parloir. Hélas ! que je suis touchée de ce que vous me dites, et de n'être point en état de soulager la nécessité où ces pauvres créatures vont tomber ! J'ai autant d'envie d'avoir de l'argent pour leur en donner, que les avares en ont d'en avoir pour le serrer dans leurs coffres. »

La mère Angélique avait alors soixante et dix ans. Depuis l'âge de dix-sept ans, elle travaillait sans

relâche à sa propre sanctification et à la perfection du troupeau confié à ses soins. Épuisée de fatigue, elle sentait arriver sa dernière heure. La question du formulaire tourmentait sa conscience; elle ne voyait pas nettement où était le devoir, ou dans une signature contraire à la sincérité chrétienne ou dans un refus contraire à l'humilité si particulièrement imposée à des religieuses. Toutes les autorités qui lui étaient chères étaient divisées, et elle cherchait douloureusement sa route entre deux abîmes; mais elle se soutenait par sa force naturelle et par une absolue soumission à la volonté impénétrable de Dieu. Son courage, sa tristesse, sa parole si naïve et si forte, firent une impression profonde sur Mme de Longueville. De son côté, la mère Angélique se sentit aussi attirée vers l'ancienne héroïne de la Fronde, précisément par le contraste des qualités que la renommée célébrait en elle et de celles qu'elle y rencontrait : elle fut surtout frappée de sa douceur et de son humilité. Mme de Sablé l'avait avertie qu'elle la trouverait un peu froide. En effet, comme ailleurs nous nous sommes appliqué à le faire voir, dans le train ordinaire de la vie Mme de Longueville était la personne du monde qui s'agitait le moins : sa tranquillité et sa douceur allaient même jusqu'à une sorte d'indolence. Dans sa jeunesse, cet air de langueur et de nonchalance était peut-être son plus grand charme. Elle en avait retenu quelque chose qui, avec sa dignité naturelle et les manières d'une princesse du sang, lui donnait l'apparence de la froideur, quand le cœur ne se mettait pas de la partie. La mère Angélique ne s'y trompa pas. Après l'entrevue, elle écrit à Mme de Sablé : « Je n'ai point du tout trouvé la princesse froide, mais très sage, douce, humble et dévote; et je préfère infini-

ment ces qualités à ces feux volages qui ne produisent que de belles paroles dont je ne me repais pas du tout, les regardant comme de la fausse monnoie ; et le peu que j'ai vu de cette princesse m'a semblé tout d'or fin ». Mme de Longueville, s'animant par degrés, écrivit à la mère Angélique une lettre que nous n'avons point, mais qui déjà devait être assez vive, à en juger par la réponse de la sainte abbesse. Dès ce moment, Mme de Longueville fut acquise sans retour à la cause de Port-Royal.

Plus la mère Angélique approchait de sa fin, plus Mme de Sablé redoublait envers elle sa tendresse et ses soins. Selon ses délicatesses accoutumées, traitant son amie comme elle-même, elle s'inquiétait de la qualité des remèdes et des aliments qui lui étaient prescrits, les faisait préparer sous ses yeux, et chaque jour envoyait à la pauvre malade la nourriture particulière qui pouvait lui être bonne. La mère Angélique l'en remercie avec effusion dans une lettre du 3 janvier 1661, qui n'a jamais vu le jour et que nous donnons ici, parce qu'elle met en relief la parfaite confiance et l'étroite affection qui unissaient ces deux femmes si différentes. — « Vous êtes trop bonne, ma très chère sœur, de vouloir apprendre des nouvelles de ma santé. Je ne vaux pas la peine que vous daigniez songer à moi qui ne fus jamais bonne à rien, et qui ne suis plus qu'une pauvre vieille languissante qui s'en va tous les jours à la mort, mais qui cependant n'oublie point ce que je vous dois, je vous en assure, ma très chère sœur, et que la foiblesse de mon corps ne rend point mon affection moins forte ; je m'en vante avec très grande vérité, bien fâchée que ce soit avec tant d'inutilité, n'étant pas digne de vous rendre aucun service. Je prie Dieu tous les jours pour vous, et

plût à sa divine bonté que ce fût si bien qu'il daignât regarder les désirs qu'il me donne pour vous et que je conserverai jusques à la mort et après, si Dieu me fait miséricorde. Je me réjouis de ce qu'on me dit toujours que vous vous portez bien. Dieu vous conserve votre santé, ma très chère, et l'amitié dont vous m'avez honorée depuis tant d'années, et dont vous me donnez tous les jours des preuves en me nourrissant. Je ne vois point votre pain sans attendrissement de cœur de la bonté du vôtre, qui daigne prendre ce soin ; je vous en remercie très humblement. »

La mère Angélique Arnault mourut à Port-Royal de Paris, le 6 août 1661, après plusieurs jours d'une douloureuse agonie. Conservant jusqu'au dernier moment ses tendres inquiétudes pour Mme de Sablé, au milieu des saintes pensées qui remplissaient son âme elle répétait de temps en temps : « Ah ! ma pauvre marquise ! »

A peine ses yeux furent-ils fermés, que l'orage éclata sur Port-Royal. On dispersa dans d'autres couvents les religieuses qualifiées de rebelles, parmi lesquelles étaient la sœur et la nièce de la mère Angélique, la vénérable mère Agnès Arnauld, et la sœur Angélique de Saint-Jean, une des filles de M. d'Andilly. La sœur Euphémie, Jacqueline Pascal, alla mourir chez son frère. Les pieux et illustres solitaires furent exilés ou mis en prison, et, ce qui importait particulièrement à leurs ennemis, on ferma les admirables écoles qu'ils avaient fondées, et on renvoya les enfants dans leurs familles. Dans ces tragiques circonstances, Mme de Sablé demeura fidèle à Port-Royal. Avec son nom et ses amis, elle aurait pu aisément demeurer dans la retraite qu'elle s'était bâtie pour y abriter sa vieillesse ; mais elle ne voulut pas

prêter ses yeux aux spectacle d'une lâche et odieuse persécution. Elle-même eut à subir plus d'une tracasserie. Le lieutenant civil, qui était venu s'établir à Port-Royal, pensa la mettre dans sa procédure, et l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, lui fit, comme dit Mme de Longueville dans une de ses lettres, des querelles d'Allemand. Elle quitta donc sa chère solitude. Elle se réfugia tantôt chez son frère le commandeur, tantôt chez Mme de Longueville, tantôt chez M. et Mme de Montausier, dans cet hôtel de Rambouillet qui avait vu les beaux jours de sa jeunesse. Elle alla pendant quelque temps habiter Auteuil, et elle offrit à quelques-unes des religieuses fugitives de venir auprès d'elle et de former ensemble dans l'ombre un autre Port-Royal.

.... falsi Simoentis ad undam
...... et parvam Trojam simulataque magnis
Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum.

Ayant appris que la mère Agnès, la sœur de la mère Angélique, et depuis sa mort la principale personne de Port-Royal, était tombée malade, elle avait pris soin, sans se faire connaître, de lui faire parvenir les petites douceurs dont elle aimait à faire part à ses amis, et de ce pain délicat que naguère elle avait envoyé à la mère Angélique. La mère Agnès avait été très sensible à cette attention : « Je demande tous les jours à Dieu mon pain quotidien, lui écrit-elle, et je ne savois pas que c'étoit par l'entremise de cette chère marquise qu'il me le donnoit. C'est ce qui me donnera sujet de lui dire dans mes prières : « Seigneur mon Dieu, vous affligez une personne qui me nourrit pour l'amour de vous ». — « Je n'ai point de paroles, ma chère sœur, pour vous exprimer le ressentiment que

j'ai de vos bontés ; je les crois si grandes que je ne doute point que vous ne les étendiez jusques à la chose du monde que je désire le plus, qui est que vous soyez persuadée que j'en ai une extrême reconnoissance. Assurément je serois indigne de manger le pain que vous m'envoyez, et qui nourrit autant mon âme que mon corps, par l'admiration que j'ai de la persévérance de votre amitié, qui vous fait suivre une pauvre exilée. »

Sans doute Mme de Longueville fit bien davantage. Séduite par le péril, et cédant de plus en plus à ses instincts héroïques, elle déclara hautement ses sentiments, ouvrit toutes ses maisons aux fugitifs, établit à Paris, dans son hôtel même, les plus menacés, et les deux chefs du parti, Nicole et Arnauld. D'abord, comme Nicole et comme Arnauld lui-même, elle avait été pour la signature pure et simple, puis pour la signature avec explication ; puis elle rejeta toute signature, et fut d'avis d'affronter la tempête. Elle y fit tête avec son courage accoutumé, mais sans oublier la prudence ; et après quelques années, à force de patience et de constance, en faisant agir tous ses amis à la cour, en s'adressant au Pape lui-même, à l'aide de négociations compliquées et difficiles, mais conduites avec le plus grand art, elle amena enfin, en 1669, le rétablissement de Port-Royal. C'est là, selon nous, sa plus grande gloire parmi les hommes. Mme de Sablé n'avait ni la hauteur d'âme ni l'autorité de la sœur de Condé, mais elle ne cessa de servir la bonne cause dans la mesure de son caractère et de ses forces.

Nous l'avons assez fait paraître : comme dans les choses de l'esprit, Mme de Sablé était pleine de raison

et de goût, mais sans génie, de même dans les affaires publiques, elle était toujours du bon côté, elle se montrait toujours noble et officieuse ; mais ce n'était pas une héroïne ; elle n'en avait ni les qualités ni les défauts. Dès que s'éleva la question du formulaire, elle fut, comme Mme de Longueville elle-même, de l'avis d'Arnauld, d'étouffer le danger dans son principe par une signature de respect comme le voulait Bossuet, et elle persista dans cette opinion quand tout le monde, et Mme de Longueville et Arnauld, l'eurent abandonnée. Elle donna constamment les conseils les plus sages qu'on ne suivit pas, et alors elle se chargeait de couvrir la retraite. Elle servit constamment Port-Royal, et souffrit même pour sa cause ; mais elle ne se faisait pas une religion d'épouser tous ses préjugés ; elle ne se croyait pas obligée de rompre avec tous ceux que les religieuses considéraient comme leurs ennemis ; et, par exemple, elle était entrée en relation avec l'un d'eux, que nos manuscrits ne nomment pas, mais qui peut bien être Chamillard, docteur et professeur de Sorbonne, que l'archevêque de Paris avait mis à Port-Royal comme unique confesseur ; il paraît même qu'elle s'était confessée à lui ; faute bien vénielle, si l'on songe que Mme de Sablé avait toujours voulu adhérer fortement à l'Église, et que Chamillard était à Port-Royal la seule autorité officielle ; mais faute immense aux yeux de l'esprit de parti, que le zèle le plus vrai et les services les plus effectifs n'avaient pu entièrement réparer, parce que les partis tiennent encore plus à leurs passions qu'à leurs intérêts, et qu'ils veulent par-dessus tout qu'on partage leurs amours et leurs haines. Ce qu'il y avait à Port-Royal de plus ardent et de plus opiniâtre avait vu là un manquement de fidélité, et la mère Agnès,

toute bonne qu'elle était, avait un peu pensé comme les religieuses qui l'entouraient. Quand donc elle reprit le gouvernement de Port-Royal, elle fut fort bien pour Mme de Sablé ; mais l'ancienne amitié avait reçu quelque atteinte, et il s'en fallut bien que la pauvre marquise retrouvât la mère Angélique, ce grand cœur si courageux à la fois et si compatissant, plein de force et de douceur, qui savait si bien mêler en quelque sorte les caresses aux réprimandes.

(*Mme de Sablé*, ch. IV.)

CINQUIÈME PARTIE

HISTOIRE

I

LA CONSPIRATION DE CHALAIS
(1626)

C'est encore son dévouement à la reine Anne d'Autriche, qui jeta Mme de Chevreuse dans cette conspiration « la plus effroyable, dit Richelieu, dont jamais les histoires aient fait mention », et où, dit-il encore, « Mme de Chevreuse fit plus de mal que personne ». En voici le fond et les principales circonstances.

La jeune reine Anne d'Autriche souffrait de l'orgueil et de la domination de Marie de Médicis ; mais le chemin qu'elle avait pris pour relever ou adoucir sa situation l'avait empirée. La reine-mère n'avait pas manqué de se faire une arme contre elle auprès du roi, de ses imprudences que nous avons racontées. Déjà, sous un spécieux prétexte, on lui avait ôté Mme de Chevreuse comme surintendante de sa maison ; mais leur commune disgrâce n'avait fait que resserrer leurs liens.

C'est sur ces entrefaites que la reine-mère et le roi songèrent à établir Monsieur, qui atteignait sa dix-huitième année. Ils lui destinèrent Marie de Bourbon, la

fille unique du dernier duc de Bourbon-Montpensier, princesse aimable et la plus riche héritière du royaume. Ce projet réunissait toutes sortes d'avantages, mais il blessait Anne d'Autriche qui, n'ayant pas d'enfants, redoutait une belle-sœur qui pouvait en avoir, et deviendrait alors toute-puissante par l'ombre seule du trône qui l'attendait après la mort du roi. Ce mariage lui semblait le comble de la disgrâce, le dernier coup porté à toutes ses espérances. Elle se décida à « tout faire pour empêcher ce mariage », comme elle le dit elle-même à Mme de Motteville : aveu bien grave qu'il importe de recueillir. Mme de Chevreuse embrassa la cause de la reine avec son ardeur accoutumée et cet énergique dévouement qui ne recule devant aucun danger ni aussi devant aucun scrupule.

Il s'agissait d'amener Monsieur à refuser le mariage qu'on lui proposait. Mais on ne pouvait arriver à Monsieur que par un homme qui était en possession de sa confiance et presque de sa personne, son gouverneur, le surintendant général de sa maison et le chef de ses conseils, Ornano, le fils du célèbre colonel corse et maréchal de ce nom, lui-même longtemps colonel général des Corses et fait tout récemment maréchal ; personnage très considérable, à la fois politique et militaire. La reine s'adressa donc au maréchal. Ainsi c'est elle qui a donné le branle à cette affaire ; tout le reste n'a été qu'une suite de moyens jugés successivement nécessaires pour atteindre le but marqué. Or, marcher à un but, quel qu'il fût, par tous les moyens, quels qu'ils fussent, pourvu qu'ils promissent d'y conduire, c'était là précisément le génie de Mme de Chevreuse.

Elle connaissait depuis longtemps Ornano : il avait été l'un des complices les plus résolus de Luynes dans

l'entreprise contre le maréchal d'Ancre, et c'est à Luynes qu'il devait sa charge auprès de Monsieur. Il avait rassemblé autour de lui et tenait dans sa main la plupart des anciens amis du connétable, Modène, Déagent, Marsillac et d'autres, tous gens de tête et de cœur, impatients de n'être plus rien et capables de tout oser. Lui-même était aussi hardi qu'ambitieux. Maître du frère du roi, il le poussait sans cesse à prendre dans l'Etat la place que lui donnait sa naissance, afin que la sienne s'en élevât d'autant. Lorsque le jeune prince avait obtenu de faire partie du conseil, Ornano avait demandé à l'accompagner et à y siéger avec le rang et le titre de secrétaire d'Etat. Le refus qu'il avait essuyé l'avait irrité contre Richelieu, et son inquiète ambition commençait à chercher d'autres voies. Mme de Chevreuse n'eut donc pas grand'peine à le gagner à la cause de la reine. Elle lui envoya d'ailleurs la belle princesse de Condé, à qui le maréchal faisait une sorte de cour, et qui acheva de le décider. La princesse agissait dans l'intérêt des Condé, naturellement opposés à un mariage qui plaçait au-dessus d'eux, dans la maison royale, les Montpensier leurs cadets, et M^r^ le prince, après avoir autrefois engagé sa fille, la future duchesse de Longueville, au prince de Joinville, le fils aîné du duc de Guise, rêvait de la faire épouser au duc d'Orléans, afin de confondre les deux familles et d'approcher toujours un peu plus du trône. Les Soissons pensaient en cela comme les Condé, et le jeune comte désirait pour lui-même Mlle de Montpensier. Sa mère, Mme la Comtesse, avait un grand ascendant sur Alexandre de Vendôme, grand prieur de France, personnage aussi redoutable par son audace que par ses artifices, et qui, lui aussi, comme Ornano, croyait avoir à se plaindre du car-

dinal, auprès duquel il avait en vain sollicité de pouvoir traiter avec le duc de Montmorency de la charge de grand amiral. Il avait aisément entraîné son frère aîné, César de Vendôme, gouverneur de Bretagne, qui, portant très haut le nom de fils de Henri IV, trouvait toujours qu'on ne lui rendait pas ce qui lui était dû à lui et aux siens, et depuis la mort de son père s'était jeté dans tous les complots des grands. Tous ensemble avaient fait effort auprès de Monsieur, et ils avaient réussi à le détourner du mariage qui portait atteinte à leurs intérêts et contrariait tant la reine. Quelles raisons lui donnèrent-ils? Leur suffit-il de présenter à son goût du plaisir l'attrait d'une indépendance prolongée, ou de faire rougir sa vanité d'une docilité qui lui donnerait l'air d'un enfant entre les mains de sa mère, de son frère et du cardinal, et lui ôterait toute importance en France et en Europe? Ou firent-ils briller à ses yeux la perspective d'une autre alliance, par exemple celle d'une princesse étrangère, qui le mettrait hors de la dépendance du roi de France, et lui permettrait de jouer un plus grand rôle? Ou enfin osèrent-ils lui laisser entrevoir la main même de la jeune et belle Anne d'Autriche, après la mort du roi, que faisaient paraître imminente et sa mauvaise santé et des prédictions d'astrologues? Le bruit de ce dernier projet s'est au moins fort répandu, et il a passé dans les Mémoires du temps. La reine a toujours protesté qu'elle n'avait jamais trempé dans une aussi coupable pensée, si elle était venue à l'esprit de personne, et nous l'en croyons; mais nous connaissons assez Mme de Chevreuse pour être assuré qu'elle ne se serait pas fait le moindre scrupule de compromettre la reine pour la mieux servir, et que, comme l'en accuse Richelieu, elle n'hésita pas, sans

en parler à la reine, à bercer d'une semblable espérance les oreilles crédules du jeune prince, si elle jugea qu'elle pouvait par là le décider, et arriver à ses fins. Elle fit bien davantage.

« Mme de Chevreuse, dit La Rochefoucauld, avoit beaucoup d'esprit, d'ambition et de beauté ; elle étoit galante, vive, hardie, entreprenante. Elle se servoit de tous ses charmes pour réussir dans ses desseins. » Or, il y avait alors dans la maison même du roi, et tout près de sa personne, comme maître de la garde-robe, un jeune et brillant gentilhomme qui avait été nourri et élevé avec Louis XIII, et qu'il aimait beaucoup : Henri de Talleyrand, comte de Chalais, d'une ancienne maison souveraine du Périgord, et de plus, par sa mère, petit-fils du maréchal de Montluc. Quoiqu'il ne fût que le cadet de sa maison, il en était le représentant le plus en vue. Il avait vingt-huit ans ; il était bien fait, et à des manières agréables il joignait cette bravoure téméraire qui ne déplaît pas aux dames. Il avait fait avec honneur la terrible campagne de 1621 contre les protestants, et s'était distingué aux sièges de Montpellier et de Montauban. Il sortait d'un duel qui avait fait beaucoup de bruit et où il avait tué le comte de Pongibault, de la maison de Lude. Maître de la garde-robe, il se plaignait d'un emploi qui le condamnait à l'oisiveté, et demandait instamment celui de maître-général de la cavalerie légère. Il était entré fort avant dans la société et la confiance du duc d'Orléans, à ce point que les domestiques du prince ne croyaient pas lui faire mieux leur cour qu'en témoignant à Chalais une grande déférence. Il se prit d'une passion extraordinaire pour Mme de Chevreuse ; elle l'encouragea, et le précipita au plus épais de la ligue déjà toute formée autour de Monsieur pour

empêcher son mariage avec Mlle de Montpensier.

Ornano était, avec Mme de Chevreuse, l'âme de cette ligue. Quoi qu'en dise Richelieu, il ne fut jamais question de porter la main sur le roi, nul n'y pensa, et ce n'est là qu'un sinistre épouvantail jeté par le cardinal sur toute cette affaire : c'est bien assez qu'on n'y puisse méconnaître un de ces crimes d'État que le succès seul peut absoudre, comme quelques années auparavant il avait absous le complot de Luynes : fatal souvenir, trompeuse analogie qui égara Ornano et Mme de Chevreuse ; elle était trop jeune encore pour savoir ce qu'une longue expérience lui fit si bien comprendre à la fin de la Fronde : quelle différence c'est, en France, d'avoir le roi pour soi ou contre soi.

Averti des menées du maréchal au dedans et au dehors, sûr de la reine-mère et sûr aussi du roi, qui lui déclara qu'il voulait lui servir de second dans cette rencontre, Richelieu, le 4 mai 1626, fit arrêter Ornano à Fontainebleau même, et l'envoya à Vincennes avec la ferme intention de lui faire son procès. Cette arrestation inattendue tomba comme la foudre sur la tête des conspirateurs. C'en était fait, non pas seulement de leurs desseins, mais de leurs personnes, si l'on instruisait le procès d'Ornano, et il n'y eut parmi eux qu'une seule pensée et un seul cri : délivrer le maréchal. Ils s'adressèrent donc à Monsieur, et le pressèrent d'obtenir du cardinal la liberté de son gouverneur, et, s'il n'y parvenait pas, comme ils s'y attendaient bien, de recourir à l'un de ces deux moyens : ou sortir de la cour, protester hautement, et se retirer dans quelque lieu sûr, ou s'en prendre au cardinal et se défaire de celui qui leur faisait obstacle. Pendant tout le mois de mai ils ne cessè-

rent de représenter avec force cette alternative au jeune prince; ils agitèrent avec lui les deux partis à prendre, et tour à tour le poussèrent à l'un et à l'autre.

La plus grande partie du mois de mai se perdit en conversations et en tentatives infructueuses. Cependant Monsieur était allé trouver Richelieu et s'était plaint de l'arrestation de son gouverneur, disant qu'autant eût valu l'arrêter lui-même, car il était coupable si le maréchal l'était. Il le prit d'abord assez haut, mais Richelieu le prit plus haut encore ; il répondit au prince qu'il s'agissait de crimes effroyables, et finit par l'intimider, ce qui n'était pas difficile. Le roi et la reine-mère se mirent de la partie, et, moitié en le caressant, moitié en lui montrant un visage sévère, le 31 mai ils lui firent jurer sur les saints Évangiles de ne jamais se séparer du roi, et de porter loyalement à sa connaissance tout ce qu'il apprendrait qui pût être contraire à son service. On lui fit signer un écrit, évidemment dressé par Richelieu, et qu'il a inséré dans ses Mémoires, par lequel le duc prenait l'engagement solennel de n'être qu'un cœur et qu'une âme avec sa mère et son frère. Le faible jeune homme jura et signa tout ce qu'on voulut, mais sans se croire engagé à rien, et en faisant ses réserves mentales. En effet, au milieu des pathétiques effusions du 31 mai, et tout en jurant à son frère de l'instruire de tout ce qu'il apprendrait contre son service, il ne lui dit pas un mot de la conspiration qui se tramait, et de retour parmi ses amis, sans leur rien dire aussi de ce qui venait de se passer, il leur renouvela toutes les promesses qu'il leur avait faites, et reprit avec eux les délibérations commencées.

Le duc de Vendôme se préparait à lui offrir une

retraite assurée dans son gouvernement de Bretagne. Il armait en secret, mettait ses places fortes en ordre, nouait des intelligences avec la Rochelle, et engageait le duc Henri de Montmorenci, grand amiral de France, à ménager la flotte des protestants qui ne périraient pas, disait-il, sans un immense dommage de l'aristocratie française, laquelle avait besoin d'eux pour s'y appuyer dans l'occasion. Richelieu s'aperçut des mouvements du duc de Vendôme, et, sentant de quelle importance il était d'étouffer l'insurrection à sa naissance dans une grande province voisine de la Rochelle et ouverte à l'Angleterre, il persuada au roi de s'y porter de sa personne pour y rétablir son autorité menacée. Il s'avança donc vers Nantes, et le duc de Vendôme et le grand prieur n'ayant pu se dispenser, sans afficher la révolte, de venir présenter leurs hommages au roi, le cardinal, le 12 juin, se saisit des deux frères et les envoya dans la citadelle d'Amboise. Il connaissait alors si peu la portée et les chefs de la conspiration, qu'en partant pour Nantes il avait laissé derrière lui, à Paris, le comte de Soissons pour y commander au nom du roi. Monsieur y était aussi. Plus que jamais on le pressa de se déclarer et de se joindre au comte de Soissons. Le duc promettait toujours, parlait beaucoup, et ne faisait rien. Un ordre du roi l'appela près de lui, à Nantes ; il s'y achemina à petites journées.

Privée d'Ornano et du grand-prieur, à demi vaincue, mais ne désespérant pas d'elle-même, Mme de Chevreuse n'avait plus qu'une ressource, mais qui, bien employée, pouvait tout rétablir ou tout remettre en question, l'influence de Chalais sur Monsieur, et elle s'en servit jusqu'au dernier moment avec la constance, l'audace et l'adresse qui déjà la dis-

tinguaient. Chalais restait le dernier sur la scène. Sans cesse aiguillonné par Mme de Chevreuse, enflammé et soutenu par l'espoir de plaire à la belle duchesse, de conquérir son cœur et sa personne, il ne perdit pas une occasion de pousser Monsieur du côté par où il penchait, fuir et se jeter dans quelque place forte, Metz ou la Rochelle. Il s'était ménagé d'utiles auxiliaires dans les deux jeunes favoris du jeune duc, Puylaurens et Bois-d'Annemetz, tous deux hardis et résolus ; il avait avec eux de secrètes conférences, et ils réussirent ensemble à persuader au prince de quitter la cour. A Blois, il paraissait décidé : il voulait se retirer à la Rochelle ; ses deux favoris l'en dissuadèrent par motif de religion. Il envoya son aumônier au duc d'Épernon avec un billet qu'il écrivit de sa main et que lui dicta Bois-d'Annemetz. Il reçut là un courrier du comte de Soissons, lui offrant de l'argent et des troupes. Chalais se chargea de préparer sa retraite et de lui ménager partout de libres passages ; il se chargea aussi d'envoyer un messager à La Valette, et disait à Bois-d'Annemetz et à Puylaurens : « Vous voyez comme je me confie en vous ; s'il se savoit quelque chose de notre dessein, vous feriez La Mole et Coconas, et moi quelque chose de par-dessus ». A Nantes même, le plan de la fuite de Monsieur fut arrêté : ce devait être pendant une grande chasse, et la chose sembla moins manquer par la volonté du duc que par de fortuites circonstances.

Tandis que Chalais travaillait ainsi à satisfaire Mme de Chevreuse, pour tromper et endormir Richelieu il lui faisait une cour assidue, et lui donnait même quelquefois des renseignements utiles. Mais il n'était pas de force à jouer longtemps un semblable jeu avec le vigi-

lant, soupçonneux et pénétrant cardinal. Plus d'une fois, étonné et incertain devant des apparences et des allures si contraires, Richelieu se demandait et demandait autour de lui : Qu'est-ce que Chalais ? La plus lâche trahison le lui apprit. Chalais avait confié une partie de ses secrets à l'un de ses amis, Roger de Gramont, comte de Louvigni, le dernier des enfants du comte de Gramont, gouverneur de Bayonne, l'indigne cadet du futur duc et maréchal de Gramont. On prétend qu'ayant demandé à Chalais de lui servir de second dans un duel contre le comte de Candale, frère du marquis de La Valette et le fils aîné du duc d'Epernon, Chalais, qui avait de puissants motifs de ménager les d'Épernon, avait prié Louvigni de l'excuser, et que celui-ci furieux s'était écrié : « Je vois ce que c'est, vous voulez rompre d'amitié avec moi ? je changerai aussi d'ami et de parti ». Et il alla dire au cardinal tout ce qu'il savait. Sur-le-champ, le 5 juillet, Richelieu fit arrêter Chalais à Nantes, et en même temps faisant comparaître Monsieur devant le roi et devant la reine-mère, il lui imprima un tel effroi que le malheureux prince, perdant la tête, renouvela et surpassa la triste scène du 31 mai. Non seulement il consentit au mariage contre lequel il s'était tant révolté, mais il découvrit le plus intime de la conspiration dont il était le chef, il livra sans pitié son gouverneur, pour lequel il avait montré un si grand zèle, et révéla les intelligences du maréchal avec les grands et avec l'étranger, quand l'infortuné était à Vincennes sous la main de Richelieu, menacé de porter sa tête sur un échafaud. Il trahit également le grand prieur de Vendôme : il apprit au cardinal que c'était le grand prieur qui lui avait donné le conseil d'aller à Fleury

le poignarder, s'il ne délivrait Ornano. Il dénonça le comte de Soissons, Longueville, Soubise, et bien d'autres. Et quant à Chalais, avec lequel la veille encore il méditait les moyens de s'enfuir, il lui rendit toute défense impossible par les aveux les plus circonstanciés. Enfin il avoua que la reine Anne l'avait plusieurs fois supplié de ne consentir du moins au mariage proposé qu'à la condition qu'on mît d'abord le maréchal en liberté, et il déclara que depuis plus de deux ans Mme de Chevreuse disait qu'il ne fallait pas qu'il se mariât, et qu'il épouserait la reine après la mort du roi. Encore on pourrait comprendre une pareille faiblesse, si le jeune prince eût craint pour sa vie; mais un tel danger était bien loin de lui, et, dès qu'il épousait Mlle de Montpensier, il ne s'agissait pour lui que d'un apanage plus ou moins considérable. C'était là aussi tout ce qui l'occupait ; il réclama avec force un grand apanage : il ne lui échappa pas un mot de tendresse, de commisération, d'intérêt véritable, pour ses malheureux complices. Il demanda grâce, il est vrai, pour Ornano, mais le maréchal fit bien de mourir vite en prison, car Monsieur ne l'aurait pas plus sauvé qu'il ne sauva Chalais, qu'il ne sauva Montmorenci, qu'il ne sauva Cinq-Mars. Il intercéda aussi en faveur de Chalais, mais seulement par ce motif, bien digne de son égoïsme, que si l'on faisait mourir Chalais, il ne trouverait plus personne pour le servir. Déjà Richelieu nous avait donné quelque idée des aveux du prince, mais nous les avons aujourd'hui tels qu'ils sortirent de sa bouche, consignés jour par jour dans des procès-verbaux officiels, car il comparut devant une sorte de tribunal ; il subit des interrogatoires, un secrétaire d'État écrivit ses réponses, et toutes ces ignominies sont

maintenant sous nos yeux, revêtues du caractère le plus authentique ; nous les avons trouvées dans les papiers de Richelieu, et les mettons au jour pour la première fois.

Mais voici un autre spectacle presque aussi honteux. Il semble que Chalais ait entrepris de lutter de bassesse avec Monsieur. Lui, qui avait souvent bravé la mort dans les combats particuliers et sur les champs de bataille, en a peur tout à coup, et recule jusqu'aux dernières extrémités de la lâcheté, devant l'échafaud qu'il ne pouvait éviter. Les dépositions du prince l'accablaient, et lui-même confessa sans réserve tout ce qu'il avait fait. Il n'eut pas même à se défendre d'avoir voulu assassiner le roi, cette odieuse accusation n'ayant pas été suivie. Il n'était pas de ceux qui avaient conçu et formé la grande conspiration qui, du pied du trône, s'étendait à travers tout le royaume jusque chez l'étranger, mais il s'y était associé. S'il avait peu connu les trames du maréchal Ornano, il n'avait ignoré aucune de celles du grand prieur de Vendôme ; il y avait pris part, et comme lui et avec lui il avait pressé Monsieur de ne pas abandonner son gouverneur, et de recourir pour le sauver à l'un des moyens que le grand prieur proposait. Il était évidemment le complice du comte de Soissons, puisque, après l'arrestation des Vendôme, il lui avait écrit de ne pas venir à la cour parce qu'il y aurait le même sort qu'eux. Et, ce qui suffisait à constituer un crime d'État au premier chef, il avait à plusieurs reprises engagé le frère du roi à se retirer dans quelque place d'où il pût soulever le royaume : il avait même envoyé un messager au commandant de la forteresse de Metz pour lui

demander d'y recevoir le prince et ses amis. Ce messager, à son retour, était tombé entre les mains de Richelieu, et son interrogatoire, que nous avons retrouvé, ne laisse aucun doute sur ce point capital. Ajoutez qu'il y avait contre Chalais bien des circonstances aggravantes : il était maître de la garde-robe ; il faisait partie de cette haute domesticité qui lui imposait plus particulièrement une loyauté à toute épreuve ; et c'est lui, l'un des premiers serviteurs du roi, qui avait mis la main dans un complot entrepris pour renverser le gouvernement du roi ! Il s'était introduit dans la maison et dans la confiance du cardinal ; il avait affecté le plus grand zèle pour ses intérêts ; il lui avait rendu même plus d'un important service, pour mieux couvrir ses desseins. Une conspiration qui avait pensé ébranler tout l'État ne pouvait passer impunie : il fallait un solennel et exemplaire châtiment, pour bien avertir les grands du royaume qu'il y allait de leur tête à lutter contre la couronne. On ne pouvait s'en prendre à un prince du sang tel que le comte de Soissons, qui d'ailleurs était en fuite et hors de France, ni à des fils d'Henri IV tels que les Vendôme. Le maréchal Ornano se mourait à Vincennes. Chalais était donc la victime désignée pour cette juste et nécessaire expiation. Aussi on le livra à une commission composée de conseillers d'État, de maîtres des requêtes et de membres du parlement de Bretagne, parmi lesquels on rencontre le père de Descartes, qui fit l'office de rapporteur. Cette commission s'assembla à Nantes, présidée par le nouveau garde des sceaux, Michel de Marillac. Le procès s'instruisit selon les formes accoutumées, et dura quarante jours. Chalais ne comprit pas que tout cet appareil judiciaire n'était pas déployé en vain, et

que rien ne pouvait le sauver ; il crut se tirer d'affaire par des aveux aussi étendus qu'on les souhaita. Non seulement il fit connaître tous ses complices, mais il indiqua comme favorables en secret à leur cause, et opposés au cardinal, plusieurs grands seigneurs, ainsi que l'avait fait Monsieur ; il grossit même cette liste de suspects en nommant sans nécessité le duc de Bouillon, Senneterre, l'ami du comte de Soissons, le père du futur maréchal, et ce fameux commandeur de Jars, de la maison de Rochechouart, qui, plus tard, jeté aussi en prison, y garda un si courageux silence et monta sans pâlir sur l'échafaud où, à la place du coup mortel, il reçut inopinément sa grâce sans l'avoir jamais demandée. Chalais la demanda dès le premier jour ; il la demanda sans cesse au roi, à la reine-mère, à Richelieu. Il ne se contenta pas de descendre aux supplications les plus humbles, et de faire valoir en sa faveur les renseignements que plus d'une fois il avait donnés au cardinal et qui lui avaient été fort utiles, prétendant que si le cardinal n'avait pas été poignardé à Fleury, il le lui devait ; il alla jusqu'à dire, et en cela il se calomniait lui-même, que s'il avait plusieurs fois écrit au comte de Soissons, c'était « pour entretenir créance et avoir moyen de découvrir ce qui se passoit, afin de servir le roi et le cardinal ». Il s'offrit même à les servir encore ; il promit, si l'on voulait lui faire grâce, de donner avis de tout ce qui se ferait chez Monsieur, particulièrement pendant le procès du maréchal Ornano. « Encore qu'il ne faille point douter, dit-il, que le maréchal ne soit coupable, et que le roi n'ait assez de lumière de sa faute, néanmoins lui répondant y servira beaucoup, tant à découvrir ses anciennes cabales qu'à faire connoître ceux qui solli-

citeroient pour lui... Il ne doute point que, Monsieur étant à Paris, plusieurs grands et quantité de gentilshommes ne l'excitent à faire quelques remuements et des violences au cardinal : il les découvrira tous jusqu'au dernier conseiller. » « Il vous est nécessaire, écrit-il à Richelieu, d'avoir quelqu'un auprès de Monsieur... Il y a bien des grands prieurs en France, et Monsieur verra bien des fois le jour des personnes qui ne vous aiment guère... Si le maréchal a été assez ingrat pour méconnoître les bons offices que vous lui avez faits, et qu'au bout de seize mois il vous ait trompé, assurez-vous, Monseigneur, que je ne suis pas Corse, et qu'en seize siècles cela ne m'entrera pas dans l'esprit... Je donnerai les apparences à Monsieur, et les services effectifs à qui je les dois. »

Du moins, pendant quelque temps et jusqu'à la fin de juillet, en trahissant tout le monde, Chalais avait gardé sa foi à Mme de Chevreuse. Ni dans ses dépositions officielles, ni dans ses conversations avec Richelieu, il n'avait prononcé ce nom. Mais, emporté par la passion qui déjà lui avait fait faire tant de fautes, il céda au besoin de se rappeler à celle qu'il aimait toujours, et de lui faire hommage de ses souffrances. Il lui adressa des lettres remplies de l'adoration et du dévouement le plus chevaleresques, et écrites dans le jargon alors à la mode qui convenait bien mieux dans la bouche des mourants de l'hôtel de Rambouillet, que dans celle d'un homme aussi sérieusement menacé. A ces lettres imprudentes, qui évidemment ne lui arrivaient qu'après avoir passé par les mains de Richelieu, Mme de Chevreuse pouvait-elle répondre autrement qu'elle ne fit ? Le domestique de Chalais écrit à son maître le 4 août : « J'ai baillé la lettre à

Madame ; elle m'a dit qu'elle ne fait point de réponse que sa vie et son honneur dépendent de cela véritablement ; elle m'a dit sur sa vie qu'elle le servira sans écrire ; elle lui baille cent mille baise-mains ». Le 7 août : « Mme de Chevreuse a été bien aise ; elle servira plus qu'on ne demande, mais elle ne peut écrire ». Il paraît que ce silence si naturel blessa Chalais, qui peut-être même ne reçut pas les lettres de son domestique, et ne connut pas les réponses de Mme de Chevreuse. L'habile Richelieu partit de là pour jeter des soupçons dans l'âme du prisonnier, et l'aigrir contre la duchesse. Il la lui représenta comme l'ayant fort oublié, et s'étant sauvée elle-même à ses dépens ; manœuvre accoutumée d'une police déloyale qui s'étudie à tromper les accusés les uns sur les autres, et, en faisant accroire à chacun d'eux qu'il est trahi par son complice, le pousse à le trahir à son tour. Nous pouvons assurer que dans tous les papiers qui ont passé sous nos yeux, nous n'avons pas découvert l'ombre même d'une faiblesse de la part de Mme de Chevreuse. Mais le pauvre Chalais tomba dans le piège qu'on lui tendait, et le dépit de l'amour et du dévouement trompés ôtant tout frein à son ardent désir de complaire au cardinal et d'en obtenir sa grâce par des révélations importantes et inattendues, peu à peu il commença, ce qu'il n'avait pas fait jusque-là, à parler des dames, particulièrement de Mme de Chevreuse, et, passant sur elle de l'adoration à l'injure, il finit par la charger des accusations les plus graves. Il déclara que c'était elle qui l'avait engagé dans ce complot auquel auparavant il était resté entièrement étranger, « qu'elle avoit grande affection et liaison avec le maréchal d'Ornano sur l'affaire de Monsieur, qu'elle travailloit à unir ensemble M. le Prince, M. le

Comte et M. de Montmorenci, ainsi que les huguenots par le moyen de Mme de Rohan, qu'elle l'avoit exhorté à faire tout ce qu'il pourroit pour délivrer le grand-prieur, et qu'il n'y avoit rien qu'elle ne voulût faire pour cela, et qu'à toute occasion elle disoit à Monsieur : Ne voulez point faire sortir de prison le maréchal ? qu'elle excitoit le grand-prieur à conseiller à Monsieur de quitter la cour et de faire violence à M. le cardinal, et qu'elle disoit continuellement au grand-prieur : Monsieur n'aura-t-il pas de ressentiment pour le maréchal ? que par ces mots : Monsieur ne se souviendra-t-il pas du maréchal ? on entendoit : Monsieur ne fera-t-il pas violence au cardinal ? qu'il le savoit parce que le grand-prieur et Mme de Chevreuse le lui avoient dit, et que Mme de Chevreuse étoit dans la confidence du dessein qui se devoit exécuter à Fleury », c'est-à-dire du dessein d'assassiner le cardinal. Enfin, pour bien montrer à Richelieu qu'il n'y a pas de sacrifices qu'il ne soit prêt à lui faire, après celui de la personne qu'il avait tant aimée et à laquelle, la veille encore, il prodiguait les plus ardents hommages, il compromet jusqu'à la reine elle-même, et répète le bruit injurieux « qu'il a ouï dire que si Dieu rappeloit le roi, Monsieur pourroit épouser la reine ». Chalais ne pouvait descendre plus bas encore qu'en s'engageant à se faire l'espion de la reine et de Mme de Chevreuse, comme il avait promis d'être celui de Monsieur. Il croit nuire à Mme de Chevreuse, il la relève au contraire en la peignant obstinément attachée à la reine et à ses amis. « C'est elle, dit-il, qui a embarqué le maréchal d'Ornano, et elle lui conserve plus inviolablement que jamais l'amitié promise. » « Si elle vouloit, s'écrie-t-il, je jure qu'elle pourroit dire de belles choses », excitant ainsi à la faire

arrêter. Il la surveillera, il la démasquera, il lui ôtera toute influence, « il ne veut plus vivre que pour la damner ». Et sans cesse il rappelle au cardinal « les grandes choses qu'il feroit parmi les dames ».

On souffre en vérité d'avoir à transcrire de pareilles bassesses, et on voudrait les pouvoir imputer à un accès de fureur jalouse qui aurait troublé l'esprit de l'infortuné dans la sombre solitude d'un cachot. D'ailleurs elles furent inutiles. Dès que Richelieu sentit qu'il avait tiré de Chalais tout ce qu'il en pouvait espérer, le procès marcha vite, et l'inévitable sentence fut rendue le 18 août. Le lendemain on la lut au prisonnier. Elle rendit Chalais à lui-même. Il se souvint qu'il était gentilhomme et Talleyrand, il rougit de sa conduite envers Mme de Chevreuse, et sur la sellette il rétracta tout ce qu'il avait dit sur elle, déclarant particulièrement « qu'elle ne l'avoit jamais détourné du service qu'il devoit au roi ». Il chargea son confesseur d'aller demander pardon à la reine d'avoir mêlé son nom dans une pareille affaire, et quelques heures après, soutenu par les prières de sa vieille mère, la digne fille du maréchal de Montluc, agenouillée dans une église voisine, le 19 août 1626, il présentait avec fermeté sa tête à la hache du bourreau, sur le premier échafaud dressé par Richelieu.

Ainsi finit Chalais, et la première conspiration à laquelle prit part Mme de Chevreuse. Le mois d'août était à peine écoulé, que le maréchal Ornano succombait à Vincennes, sous la menace du procès qui l'attendait. Le grand prieur le suivit à quelques années de distance, en février 1629. Le duc César de Vendôme ne sortit de prison qu'en 1630, et perdit pour toujours son gouvernement de Bretagne. Le comte de Soissons s'exila quelque temps lui-même en Suisse et

en Italie. Pour Monsieur, il en fut quitte pour épouser une des princesses les plus aimables de France, avec une dot immense et l'opulent apanage que lui méritait bien cette première trahison, qui devait être suivie de tant d'autres.

(*Madame de Chevreuse*, chap. II.)

II

LA PREMIÈRE ENTREVUE DE RICHELIEU ET DE MAZARIN

De bonne heure, avant même que Richelieu eût quitté Paris, sur le premier soupçon qu'il pourrait bien reparaître en Italie, Mazarin, poussé par la curiosité de la jeunesse, par l'ardeur de s'instruire, surtout par la passion innée que nous avons déjà signalée en lui de toujours monter et d'entrer en commerce avec les plus grands, dont il se sentait l'égal, avait conçu le plus vif désir, et même formé le projet de voir de près celui dont le nom seul était l'effroi de l'Autriche et le vague espoir de l'infortunée Italie. Sa jeune imagination s'enflammait à la seule pensée de conférer avec un tel personnage. Aussi, anticipant sur les événements et comme les apercevant de la seconde vue de l'ambition et du génie, il écrivait, avant 1630, au cardinal Barberini, qu'il serait peut-être nécessaire d'aller un jour s'entendre avec le cardinal de Richelieu ; qu'on ferait donc bien de lui envoyer d'avance un bref du pape et une lettre du cardinal-secrétaire d'Etat qui l'accréditassent auprès du ministre français, afin que

si, par hasard, celui-ci venait en Italie ou au moins jusqu'à Suse, le nonce Pencirole s'établît à Turin, s'y tînt comme en réserve et en arrière, tandis que lui, avec les pouvoirs qu'il sollicitait, il pourrait se transporter en diligence où le bien des affaires l'appellerait. Voilà ce qu'écrivait Mazarin le 23 décembre 1629, et, un mois après tout se passait exactement comme il l'avait prévu, désiré, demandé. Le destin, qui s'était chargé d'accomplir ses vœux prophétiques, n'était autre que l'habileté précoce du jeune diplomate à manier les esprits et à les amener où il voulait.

Parti de Turin dans le cœur même de l'hiver, Mazarin arriva à Chambéry le 25 janvier 1630. Il y trouva le prince de Piémont et le prince Thomas, qui lui prodiguèrent toute sorte de politesses quelque peu intéressées. Victor-Amédée voulut qu'il restât près de deux jours à Chambéry pour y attendre le retour du comte de Saint-Maurice, qu'il avait envoyé à Richelieu, et qui devait rapporter des nouvelles certaines des dispositions du cardinal. Le comte n'arrivant pas, Mazarin se mit en route, conduit par un chambellan du prince qui connaissait bien le pays et le guida sûrement jusqu'à la frontière de France. A une lieue de Lyon, il rencontra Saint-Maurice qui s'en revenait. Celui-ci lui raconta qu'il avait été s'entendre avec le cardinal, sur les chemins que devait prendre le corps d'armée du maréchal de La Force, composé de dix mille hommes de pied et de douze cents chevaux. Il avait tâché d'arrêter Richelieu, en lui montrant que, s'il passait plus avant, la guerre était inévitable, voulût-il même l'éviter, étant impossible qu'une armée nombreuse, une fois en Italie, parmi les Espagnols et les Allemands, n'en vînt bien vite aux mains avec eux. Il lui avait aussi représenté que les Vénitiens, qui étaient

de feu pour l'appeler au delà des Alpes, se refroidiraient beaucoup lorsqu'il s'agirait de se battre, et qu'ils n'oseraient attaquer ni les Impériaux dans le Mantouan, ni les Espagnols du côté du Milanais. Le cardinal avait répondu qu'il remerciait beaucoup le prince de Piémont de ses bons avis, mais qu'il n'y pouvait prêter l'oreille, ayant des ordres contraires; et que, pour les Vénitiens, il prendrait les moyens de se mieux assurer de leur bonne volonté. Voilà ce que le comte de Saint-Maurice dit à Mazarin, mais il se garda bien de lui dire que son voyage avait eu bien d'autres fins secrètes : il lui cacha, et le prince de Piémont le lui avait aussi caché, qu'entre autres choses il avait été demander au cardinal de retirer les postes français échelonnés sur la route de Suse, sous le commandement de du Hallier, le futur maréchal de L'Hôpital, et qu'il lui avait proposé une entrevue avec le prince de Piémont près de Pont-Bonvoisin, en un lieu presque neutre, afin de ne pas donner d'ombrage aux Espagnols, avec lesquels le duc de Savoie et son fils s'engageaient de plus en plus, en même temps qu'ils traitaient avec la France : proposition que Richelieu avait déclinée avec une courtoisie menaçante, en disant que le prince n'avait pas besoin de se déranger, et qu'il lui offrait d'aller lui faire visite à Chambéry. Saint-Maurice n'avait pas non plus fait à Mazarin la confidence qu'il s'était efforcé de hausser les prix convenus des subsistances et de faire prendre à l'armée française des chemins détestables, à travers des lieux plus faits pour des ours que pour des humains, désolés par la peste, et où il était impossible de loger des troupes et très aisé de les attaquer et de les détruire, si l'on en avait le dessein.

Après ce court et vain entretien, Mazarin quitta

Saint-Maurice ; il entra à Lyon le 28 janvier, dans la soirée ; il y resta toute la journée du 29, et le soir même il reprenait la route d'Italie.

Qu'on songe si, pendant ce jour unique et tant désiré, l'infatigable, le curieux, l'intelligent Mazarin mit à profit ses yeux et ses oreilles ! Il voyait donc enfin la France, une grande province, une grande ville française, sinon la capitale, au moins la seconde ville du royaume. Partout il rencontrait une forte et nombreuse population. Il fut frappé de l'aspect de l'armée. Il y avait là à peu près seize mille hommes disséminés dans les garnisons du Dauphiné et du Lyonnais. Mazarin crut y pouvoir compter vingt-cinq mille hommes de pied et quatre mille chevaux. Parmi eux, dix ou douze mille vétérans, entre autres les fameux régiments de Champagne et de Navarre, huit compagnies de gardes : tous soldats de choix, très bien équipés, et remplis d'ardeur martiale. On disait que chaque mois on pouvait recevoir cinq mille hommes de renfort, et que le cardinal portait avec lui deux millions. Ceux qui commandaient cette armée étaient dignes d'elle. L'exact et sévère Abel Servien y était intendant de justice et de police, l'habile d'Hemery intendant des finances et des subsistances ; tous les deux presque encore au début de leur longue carrière. Richelieu avait avec lui ses meilleurs officiers, qu'il avait amenés ou qui étaient venus le rejoindre. C'étaient le maréchal de Bassompière tout près de partir pour la Suisse, et le maréchal de La Force pour la Savoie et le bas Montferrat ; le duc Henri de Montmorenci, le chevaleresque mais léger petit-fils du connétable Anne ; surtout le maréchal Henri de Schomberg, le confident, l'ami, le bras droit du cardinal, aussi prudent au conseil qu'énergique sur le champ de bataille, grand serviteur

de l'État, et qui voyait l'État dans Richelieu. Au-dessous d'eux venaient les maréchaux de camp tels que le marquis de La Force, fils du maréchal de ce nom, le comte de Sault, fils aîné du maréchal de Créqui, le comte d'Alais, le commandeur de Valançai, tant d'autres encore, sans oublier l'archevêque de Bordeaux, bien plus militaire qu'ecclésiastique.

Mazarin eut un moment le spectacle de cette noble élite d'hommes d'État et de guerriers. Mais c'est sur leur chef qu'étaient fixés les yeux, l'attention, toutes les facultés du jeune diplomate. Il approchait pour la première fois de Richelieu. Il soutenait pour la première fois ce regard d'aigle qui semblait percer jusqu'au fond du cœur de ceux avec lesquels il traitait ; il entendait cette parole nette et forte, de la dernière familiarité et toujours d'une distinction suprême. Il voyait cet homme vieux avant l'âge, exténué de fatigues, n'ayant qu'un souffle de vie, ne se soutenant chaque jour qu'à force d'art et de soins, sans cesse aux prises avec quelque maladie mortelle, et montrant au monde que, dans les luttes de la politique tout autant que dans celles de la guerre, un esprit héroïque est maître du corps qu'il anime, comme le dit admirablement Bossuet.

Mazarin eut avec Richelieu une longue conférence dans laquelle, excité par la grandeur des intérêts qui lui étaient confiés, et par l'envie de paraître à son avantage devant un pareil interlocuteur, il déploya tant d'esprit, et aussi tant d'agrément et une si parfaite connaissance des affaires d'Italie, que le cardinal, en sortant de cette conférence, fit, dit-on, devant toute sa cour, l'éloge de Mazarin. Mais si frappé qu'il ait pu être des talents qu'il rencontrait dans le jeune chargé d'affaires pontifical, Richelieu ne se doutait

pas que ce jour-là il avait devant lui son successeur.

Qu'était-ce alors, en effet, que ce futur héritier du grand cardinal, celui qui devait un jour partager ses périls et ses succès, servir d'abord, puis continuer et accomplir tous ses desseins au dedans et au dehors, abattre la dernière grande révolte de l'aristocratie féodale, émanciper la royauté, donner à la France quatre grandes provinces, et finir aussi, comme Richelieu, par accumuler sur sa tête toutes les dignités, et mêler son sang au sang des plus grands princes? C'était un jeune Italien sans naissance et sans fortune, le fils d'un homme d'affaires des Colonna, à moitié militaire, à moitié diplomate, au service du pape sans être ecclésiastique, n'ayant pas même de titre officiel bien déterminé, condamné à faire sa cour à tout le monde, et attendant son avancement et tout son avenir d'une cour indécise et de supérieurs médiocres, incapables de le comprendre. Heureusement, à Lyon il avait affaire à un personnage qui se connaissait en hommes, et sut bien vite discerner en lui des instincts politiques du premier ordre et un génie impatient de prendre son vol.

Mais enfin que se passa-t-il dans cette fameuse conférence que les historiens célèbrent à l'envi? Les deux illustres interlocuteurs pourraient seuls nous le dire. Dans leur silence, tout se réduisait à une tradition incertaine que les divers historiens interprétaient à leur gré, tous se copiant et renchérissant les uns sur les autres, sans qu'aucun d'eux possédât et nous fournît aucune information précise. La lumière ne commence à se faire qu'au XIXe siècle, avec la tardive publication des Mémoires de Richelieu. Le cardinal, selon sa coutume, avait écrit sur-le-champ et envoyé de Lyon même, à Louis XIII, une relation de ce qui

s'était traité entre lui et Mazarin. Cette relation n'a pas été retrouvée. Il n'en reste que l'abrégé succint que le cardinal en donne en ses Mémoires. Cet abrégé, de deux pages au plus, était jusqu'ici la seule pièce authentique sur laquelle on pût s'appuyer, mais sans la pouvoir contrôler en aucune manière. Heureusement, Mazarin avait fait comme Richelieu. Lui aussi, de Lyon, le 29 janvier, il s'était empressé d'écrire brièvement à son ministre, le cardinal Barberini, le résultat de la négociation dont il avait été chargé ; puis, devant partir le jour même, tout occupé de jeter à la hâte sur le papier une foule de notes et sur l'entretien qu'il avait eu avec Richelieu et sur tout ce qui était arrivé à sa connaissance, il en avait remis la rédaction à un temps plus favorable, et quelques jours après, ayant toutes ces notes sous les yeux, il en avait composé une relation détaillée, en deux fort longues dépêches autographes, qui, grâce à Dieu, sont entre nos mains.

Commençons par dire que la relation de Mazarin et l'abrégé de celle de Richelieu s'accordent sur tous les points essentiels ; que les deux récits se confirment l'un l'autre et attestent la parfaite exactitude et sincérité des deux grands diplomates. Mais d'ailleurs, sur le même fond, quelles différences ! En quelques traits Richelieu résume l'entretien ; il court au dénouement, et, tout en reproduisant fidèlement le principal des raisons que Mazarin lui donna en faveur de la suspension d'armes, il fait surtout valoir les siennes contre tout délai, expose et défend sa politique. Mazarin, sans s'oublier lui-même, laisse Richelieu sur le premier plan et le fait paraître tour à tour avec les diverses nuances de son esprit et de son caractère, aimable quand il veut l'être, aussi prudent que résolu,

obligé de compter avec sa belliqueuse alliée, la république de Venise, et sachant aussi lui résister, plein de confiance et d'abandon avec ses amis, et les admettant volontiers à ses délibérations les plus secrètes, comme un homme sûr de lui et qui saura bien prendre son parti, et, lorsqu'il l'a pris, n'écoutant plus et ne songeant qu'à l'exécution. Richelieu est net et précis, mais un peu sec ; Mazarin abonde en détails qui donnent aux choses et aux hommes leur juste mesure et leur vraie physionomie. Aussi ses personnages sont vivants : on les voit, on assiste à leur conversation ou plutôt à leurs diverses conversations, car il y en a eu plusieurs dans la même journée ; et malgré la réserve et la circonspection que s'impose le jeune chargé d'affaires en écrivant à un cardinal romain médiocrement ami de Richelieu, on sent que cette compagnie nouvelle exerce déjà sur lui un attrait qui finira par lui devenir irrésistible.

Voici les préliminaires et comme l'avant-scène de ce petit drame.

Mazarin était arrivé à Lyon le 28 janvier, dans la soirée. A peine était-il descendu à une auberge, que le cardinal, averti de son arrivée, lui envoya dire qu'il désirait le voir, et le pria de se rendre chez M. d'Alincourt, de la maison de Villeroi, gouverneur de la ville et de la province. Celui-ci le reçut avec de grandes démonstrations de politesse, et voulut le conduire à une maison où il trouverait un logement convenable. Mazarin s'en étant défendu, en alléguant qu'il avait un logement préparé chez un de ses compatriotes, d'Alincourt insista du moins pour l'y accompagner, et il ne le quitta qu'après avoir bien recommandé à son hôte d'envoyer chercher au palais du gouvernement tout ce dont il aurait besoin. Une heure après, un messager

de Richelieu vint lui dire qu'il devait être fatigué, qu'il ferait bien de se reposer, et que le lendemain matin le cardinal le recevrait.

Le 29 au matin Mazarin ne manqua pas de se trouver au rendez-vous qui lui avait été assigné. Il remit au cardinal la lettre du cardinal-légat, qui l'accréditait auprès de lui, et alors s'ouvrit en quelque sorte la première scène de l'intéressante entrevue, et commença la première conversation.

Mazarin exposa le plus brièvement qu'il put l'affaire qui l'amenait, et s'appliqua à la représenter comme la chose la plus simple, et à laquelle le cardinal ne pouvait pas se refuser.

Une suspension d'armes était nécessaire pour que les trois plénipotentiaires pussent s'assembler et former le congrès que le cardinal-légat comptait bien venir honorer de sa présence. M. le maréchal de Créqui était convaincu de la nécessité de cette suspension d'armes, mais il avait cru devoir y mettre quelques conditions; on les avait fait agréer aux deux autres plénipotentiaires; et si le maréchal n'avait pas signé à Turin l'armistice convenu, c'était par le profond respect qu'il portait à celui auquel, comme à son supérieur, il déférait la décision de toutes choses. Voilà pourquoi Mazarin venait supplier le cardinal de ne pas différer davantage une mesure qui devait infailliblement conduire à la paix. L'empereur y était si bien disposé, qu'il venait d'écrire au Saint-Père une lettre où il s'engageait à favoriser l'accommodement des parties intéressées; et au fond il n'y avait plus qu'à s'entendre sur les prétentions du duc de Guastalla. L'impératrice adressait tous les jours au comte de Collalto les plus vives instances de ne pas s'opposer à la paix. Collalto ne voulait nimécontenter l'empereur, ni s'atti-

rer l'inimitié de l'Impératrice ; et il a dit plusieurs fois à lui Mazarin qu'après avoir poussé son maître à envoyer une armée en Italie pour y soutenir son autorité, voyant qu'elle n'est plus contestée et que l'honneur de l'Empire est en sûreté, il est lui-même d'avis qu'on peut donner les mains à un juste arrangement de l'affaire de Mantoue. Il y avait déjà là de quoi pouvoir prendre assurance dans les intentions de Collalto : Mazarin en donna une autre preuve bien forte, le désir exprimé par le général autrichien de voir un ambassadeur autrichien dans le congrès qui allait se réunir. Quant au plénipotentiaire espagnol, le marquis Spinola, Mazarin en répondit comme d'un partisan déclaré de la paix, et prêt à toutes les mesures qui pourraient la faciliter. Sans doute les Espagnols étaient entrés dans le Monferrat et ils étaient autour de Casal, mais ils n'occupaient qu'un certain nombre de lieux, et peut-être aujourd'hui consentiraient-ils à en occuper encore moins, les affaires de l'Espagne n'allant pas assez bien dans le monde pour la rendre très exigeante. Après avoir obtenu avec tant de peine des couronnes de France, d'Autriche et d'Espagne qu'elles nommassent trois plénipotentiaires pour traiter d'une paix solide en Italie, le pape conjurait la France de ne pas être un obstacle à ce que ces plénipotentiaires se pussent assembler pour arriver enfin à cette paix si désirée. Mazarin ne pouvait pas croire qu'ayant trouvé des dispositions favorables dans un militaire tel que le maréchal de Créqui, ce serait du cardinal que viendraient les difficultés, et il le croyait d'autant moins que la réunion demandée ne pouvait que tourner à l'honneur et à l'avantage de la France. En effet, ou le congrès aboutirait à une paix raisonnable, et la France aurait ce qu'elle souhaitait ; ou bien la paix ne se ferait

pas malgré sa bonne volonté et sa bonne conduite, et alors la France serait d'autant mieux justifiée d'avoir recours à son épée, qu'avec des armées formidables et des préparatifs de guerre tels qu'on n'en avait pas encore vus, elle avait condescendu aux négociations qui avaient paru convenables. La chrétienté tout entière l'approuverait de faire la guerre, et prendrait en haine ceux qui l'auraient rendue nécessaire. Très vraisemblablement aussi les ennemis de la France ne tarderaient pas à se diviser, et l'Empire pourrait fort bien se séparer de l'Espagne, s'il reconnaissait qu'elle n'avait demandé un congrès que pour tout entraver, tandis que l'Empereur voulait sincèrement la paix. Ainsi la France n'avait qu'à gagner aux négociations préparées, et à la suspension d'armes qui en était l'indispensable condition.

Richelieu laissa parler Mazarin sans l'interrompre, se bornant à le bien regarder et à le bien écouter : ensuite, au lieu de discuter les diverses parties de cet habile discours, comme d'ordinaire il se plaisait à le faire didactiquement et même un peu pédantesquement, à la façon des théologiens, aussi opiniâtre dans ses résolutions une fois prises que circonspect et lent à les prendre, il répondit à Mazarin que le roi de France désirait extrêmement la paix, mais qu'il la voulait prompte et sûre, et qu'il n'était pas du tout disposé à s'en laisser imposer par la stratégie accoutumée de la diplomatie espagnole, dont la constante habitude est de traîner les choses en longueur pour profiter des occasions avantageuses qui pouvaient se présenter. L'Espagne ne se tient pas pour engagée par les paroles qu'elle donne, et elle sait toujours interpréter le texte à sa guise, comme on l'a vu dans les traités de Suse qu'elle a fort bien acceptés se sentant

faible, et qu'elle a éludés dès qu'elle s'est crue forte ; aussi ne la croirait-on pas alors même qu'elle dirait la pure vérité. Le roi désire la paix, mais il ne la juge pas possible en ce moment, parce qu'il ne voit pas les Espagnols disposés à la faire sur-le-champ, et à donner d'autres sûretés que leur parole. C'est lui-même qui a conseillé au roi d'en finir avec l'affaire d'Italie ; mais, un si grand roi ne pouvant pas quitter chaque année son royaume pour venir traiter avec un gouverneur de Milan, il a paru suffisant qu'il donnât ses armées à conduire à celui de ses ministres qui a la principale part en sa confiance et que les grands du royaume ne feraient pas difficulté de suivre. Sa Majesté s'est donc décidée à l'envoyer en Italie, lui faisant faire là un métier fort éloigné de celui d'un prêtre. Mais malgré tous les pouvoirs dont le roi a daigné le revêtir, il n'a pas celui d'accorder une suspension d'armes ; et l'eût-il, il n'en ferait point usage ici, ne voyant dans cette suspension qu'un nouvel artifice des Espagnols pour gagner du temps et se mieux préparer à la guerre. Si l'Espagne avait eu l'intention d'arranger les affaires d'Italie, ni le temps ni les moyens ne lui ont manqué, le roi Très-Chrétien s'étant montré prêt à accepter toutes les propositions sérieuses qui lui seraient faites. On se doit bien persuader que cette seconde expédition en Italie n'est point une menace vaine ; on a beau répandre le bruit qu'il ne passera pas Lyon, il va, aujourd'hui même, continuer sa route avec toute la diligence possible. Il marche au secours du duc de Mantoue qu'on opprime, et se rend à Casal ; il lui faudra bien vingt-cinq ou trente jours pour y arriver ; si, pendant ce temps, on veut loyalement ce qu'on sait bien que le roi souhaite, et ce qu'il est déjà venu faire l'an passé, lui, cardinal, sera

charmé de retourner en France ; car son vœu, son intérêt le plus cher, est d'être auprès du roi ; mais avant de quitter l'Italie, non-seulement il veut voir Charles de Gonzague obtenir l'investiture qu'il sollicite si justement, et les armées impériales sortir des Grisons, mais il lui faut de solides garanties qu'à l'avenir ni l'Empereur ni le roi Catholique ne tourmenteront sous aucun prétexte le duc de Mantoue. Il est absolument nécessaire d'établir si bien la tranquillité de l'Italie, que le roi de France ne soit pas obligé chaque année de passer les monts, sur un caprice des Espagnols. Telle est sa résolution bien arrêtée, et quand Mazarin lui parlerait vingt années, il ne l'ébranlerait pas.

Là-dessus, sans répondre à tout ce que lui avait dit Mazarin, et sans lui donner le temps de répliquer à ce qu'il venait de lui dire, Richelieu se leva, prit par la main son jeune interlocuteur, et l'emmena déjeuner avec lui, en lui disant qu'il pourrait lui faire ensuite tous les discours qu'il voudrait, mais que, pour la suspension d'armes, il était superflu d'en parler.

A ces manières ouvertes et décidées, qui lui rappelaient, avec tout autrement de grandeur et de force, celles du maréchal de Créqui, à cette politique, non certes pas sans prudence mais sans artifices, qui, n'ayant que de bons desseins, marchait à leur accomplissement sans masque et sans détour, Mazarin put se confirmer dans ce qu'il savait déjà du caractère français et de celui de Richelieu. Il vit bien qu'il ne vaincrait pas aisément un refus fondé sur de tels motifs ; mais, lui aussi, il avait un bon, un grand dessein, la paix de l'Italie ; et, la conscience de l'excellence de ses intentions lui donnant du courage, il n'hésita pas à revenir à la charge, et il finit par

gagner quelque chose sur l'inflexibilité du cardinal, dans la seconde partie de cette curieuse conférence, ainsi que nous allons le voir.

Après le déjeuner, ils étaient rentrés dans le cabinet de Richelieu. Là, Mazarin, reprenant la parole, dit au cardinal que les trois choses qu'il venait de réclamer, l'investiture pour le duc de Mantoue, la sortie des Impériaux des Grisons, et de suffisantes garanties pour l'avenir, étaient aussi justes en elles-mêmes que nécessaires à l'établissement d'une paix durable, et qu'il ne doutait point que la France ne les obtînt de l'assemblée des plénipotentiaires, si cette assemblée se pouvait réunir au moyen d'une trêve quelconque, non pas déclarée, si on y voyait de l'inconvénient, mais tacite. Il ne demandait pas que le cardinal suspendît sa marche d'une heure; il demandait seulement que, pendant le mois reconnu nécessaire pour aller jusqu'à Casal, on se donnât parole de laisser les choses en l'état où elles étaient dans le Mantouan et le Montferrat, afin que le cardinal-légat se pût rendre au lieu où se tiendrait l'assemblée, et que Spinola et Collalto pussent s'y rendre aussi de leur côté, ce qui leur était impossible sans une trêve, la crainte que leurs troupes ne fussent d'un moment à l'autre attaquées ne leur permettant pas de s'en éloigner. Pendant tout ce mois, l'armée française n'avait autre chose à faire qu'à marcher ; et en quoi en serait-elle empêchée par la trêve, et parce que les plénipotentiaires s'assembleraient ? Le cardinal peut donc sans danger accorder la trêve demandée pour le temps qu'il mettra à passer en Italie ; et si en approchant du Montferrat il trouve la paix fort avancée, il verra s'il lui convient de s'arrêter pour l'achever. Mazarin le supplia de considérer que, le pape envoyant

un prince de l'Église, son propre neveu, avec le titre de cardinal-légat, s'interposer entre des armées catholiques déjà placées en face l'une de l'autre et prêtes à en venir aux mains sous la conduite de capitaines passionnés pour la gloire militaire, il était bien difficile de refuser à un tel personnage les moyens d'accomplir sa sainte mission, et de manquer à ce point au Saint-Père. Autant les Français auraient gagné dans l'opinion du monde en se montrant animés du désir de la paix et favorables à tout ce qui pouvait l'amener, autant ils se feraient tort en laissant paraître des sentiments contraires, et les Espagnols et les Impériaux intéresseraient l'Europe à leur cause s'ils parvenaient à établir qu'ils ne font la guerre que par nécessité, après avoir tout fait pour l'éviter, et avoir offert de remettre les Grisons en leur ancien état et de donner l'investiture au duc de Mantoue, sans demander autre chose, par pur motif d'honneur, qu'un dédommagement pour le duc de Guastalla.

Mazarin allait encore faire valoir d'autres raisons qui lui paraissaient très fortes, quand le cardinal lui dit avec impatience qu'il battait l'eau en renouvelant ses instances pour une suspension d'armes à laquelle il lui avait déjà déclaré qu'il ne pouvait consentir en aucune façon. Si les Impériaux et les Espagnols désirent tant la paix, pourquoi ne la font-ils pas sur-le-champ avec lui, qui a pour cela les pouvoirs suffisants ? Pendant le mois qui va suivre, l'armée française pourra, dit-on, continuer à marcher : non, car elle se débandera dès qu'elle verra qu'il y a suspension d'armes ; il ne sera pas possible de retenir sous le drapeau des gentilhommes attirés par l'appât de la guerre, et qui, se sentant désormais inutiles, s'en retourneront chez eux ; surtout il ne faut pas espérer

faire passer les monts aux renforts de cavalerie dont il a besoin, et qu'il attend. Une pareille mesure serait fatale à l'armée. Le cardinal pria donc Mazarin de ne plus lui parler de suspension d'armes. On lui faisait une peine véritable de lui demander au nom du Saint-Père, pour lequel il professait un si grand dévouement, une chose qu'il lui était même interdit d'entendre, parce que le roi la lui défendait, parce que lui-même il la croyait mauvaise à l'Italie, et parce que les alliés de la France, et il nomma ici les Vénitiens, la considéraient comme inconciliable avec leurs intérêts. Il dit à Mazarin de bien retenir cette déclaration : la France est prête à faire la paix, pourvu qu'elle soit prompte et sûre, et elle ne la jugera telle que lorsque le duc de Mantoue aura reçu son investiture, lorsque les Impériaux auront quitté les Grisons, lorsque les Espagnols auront réduit leur armée du Milanais à son état ordinaire, lorsqu'enfin ils auront donné une autre garantie que leur parole, qu'à l'avenir, ni eux, ni les Autrichiens n'entreprendront rien contre le duc de Mantoue ; or, une telle garantie ne se peut trouver que dans une ligue des princes d'Italie contre quiconque essayerait de chercher querelle au duc.

A ce mot d'une ligue des princes d'Italie, Mazarin s'empressa de dire que cette ligue serait fort bien accueillie des plénipotentiaires, car on lui en avait déjà touché quelque chose ; seulement, on voudra peut-être lui donner plus d'étendue, et, au lieu de la borner au duché de Mantoue, y comprendre tous les États italiens. Sur quoi, le cardinal l'interrompant s'écria que jamais la France ne consentirait à une ligue de cette sorte, qu'elle n'entendait nullement couvrir les conquêtes que l'Espagne avait faites dans la Péninsule, et enchaîner l'avenir de l'Italie et le

sien propre. Et, en parlant ainsi, la France ne pouvait être soupçonnée de l'arrière-pensée de vouloir faire à son tour des conquêtes en Italie, car on venait de la voir, à la tête d'une armée puissante et victorieuse, s'arrêter à Suse, dans un moment où elle aurait rencontré fort peu d'obstacles dans le Milanais, et se retirer après s'être contentée d'avoir sauvé, cette fois au moins, son allié le duc de Mantoue.

Pour aller au-devant de toutes les difficultés, comme aussi pour s'acquitter de la commission qui lui avait été donnée, Mazarin crut devoir appeler l'attention de Richelieu sur un point dont Collalto l'avait entretenu plusieurs fois. Les Impériaux sortiraient certainement des Grisons dès que l'affaire de Mantoue serait arrangée ; mais Collalto pensait que le mieux serait de n'en pas faire mention dans le traité, parce qu'alors on devrait stipuler aussi la sortie des Français de Suse ; car si le roi de France déclare qu'il ne peut abandonner les Grisons comme étant ses alliés, l'Empereur peut répondre qu'ils sont les siens et bien plus anciens, et qu'il a le droit de s'occuper de Suse, cette ville étant un fief de l'Empire qui appartient et qui doit être restitué au duc de Savoie. Le cardinal répliqua que cette dernière prétention était d'une telle conséquence qu'elle avait grand besoin d'être examinée, et que ce serait là une affaire bien plus grosse encore que celle de Mantoue ; qu'il estimait parfaitement juste de remettre Suse entre les mains du duc de Savoie, et que la France le ferait en vertu du traité spécial conclu avec le duc, mais sans reconnaître aucun autre droit, et se croire obligée d'en rendre compte aux Espagnols ni aux Impériaux.

Voyant donc qu'il était impossible de revenir sur

la demande d'une suspension d'armes sans blesser le cardinal et sans rompre la conférence, Mazarin eut recours à cette fertilité d'expédients qui le rendit plus tard si célèbre : il s'avisa d'un biais qui menait presque au même but, par un détour ; il supplia Richelieu d'autoriser au moins le maréchal de Créqui à se porter dans le Montferrat, où se trouveraient Spinola et Collalto, pour examiner ensemble, au moyen d'une trêve de quelques jours, les propositions de paix qui seraient faites. Le cardinal sentit qu'il était bien difficile de rejeter cette suprême prière sans avoir l'air de ne vouloir entendre à aucun accommodement, et sans prendre une immense responsabilité devant le Saint-Père, dont le suffrage lui était si précieux et dans les affaires d'Italie et dans les vastes et périlleuses entreprises qu'il méditait et enfantait en silence. Mais il montra qu'il était toujours Richelieu, en tâchant de tirer avantage de la concession même à laquelle on ne se pouvait refuser : il demanda au jeune chargé d'affaires pontifical si, au cas qu'il consentît à cette démarche du maréchal de Créqui et qu'elle n'amenât point le résultat désiré, Urbain VIII se déclarerait ouvertement pour la France. Mazarin comprit le cardinal, et s'inclina en disant qu'il n'avait pas pouvoir d'engager son gouvernement sur une chose de cette importance, que l'intention du Pape était de rester le père commun de tout les princes chrétiens, pour être auprès d'eux le médiateur écouté de l'union et de la paix, noble rôle auquel il renoncerait en prenant parti pour l'un ou l'autre ; mais il eut l'art de faire entendre que le Saint-Père pousserait l'affection jusqu'à la reconnaissance, envers celui qui paraîtrait favorable à la tranquillité du monde chrétien.

La conclusion fut qu'il ne serait plus question d'une suspension d'armes ; et, quant à la nouvelle proposition, Richelieu dit à Mazarin qu'il y réfléchirait, et qu'il lui ferait réponse après en avoir délibéré avec l'ambassadeur de Venise.

Ainsi se termina ce second entretien, où en vérité on ne sait qu'admirer le plus, ou la capacité précoce du jeune diplomate, son adresse, sa dextérité, la fécondité de ses ressources, le talent de l'insinuation et de la persuasion ; ou bien l'aplomb magistral de Richelieu qui ne s'écarte jamais de son but, reste ferme et constant dans ses desseins, en prêtant toujours l'oreille aux conseils de la raison et de la prudence.

La conférence levée, avant de la reprendre et d'avoir avec Mazarin une troisième et dernière conversation, le cardinal assembla ceux de ses amis qui étaient sous sa main, et leur soumit la nouvelle proposition. On tomba d'accord qu'on pouvait l'accepter et faire dire en secret au duc de Mantoue et au commandant des troupes autrichiennes dans le Mantouan de rester dans leurs positions respectives pendant quelques jours, pour que Collalto pût s'avancer vers Casal, en même temps qu'on écrirait au maréchal de Créqui de s'y rendre sous quelque prétexte. Cette résolution prise, un des membres de ce petit conseil, Servien, à la fois magistrat, administrateur et diplomate, qui agréait fort au cardinal par la netteté et la fermeté de ses avis, alla de sa part trouver Soranzo, l'ambassadeur de Venise, et l'instruire de ce qui venait d'être convenu. Mais Soranzo avait des instructions de son gouvernement, tout à fait semblables à celles de ses deux collègues de Turin et de Mantoue, et qui consistaient à pousser la France à la guerre par tous

les moyens, et à exciter le cardinal à franchir les Alpes le plus tôt possible. Aussi tous les jours que Richelieu restait à Lyon étaient à Soranzo des jours de supplice. Il reçut donc assez mal Servien ; il prétendit que tous les discours de Mazarin étaient des artifices des Espagnols inventés pour endormir Richelieu ; il écrivit même un billet au cardinal, où il lui répétait à peu près les mêmes choses, en ajoutant que la seule apparence d'incliner à la paix pouvait tout perdre ; que si le duc de Savoie s'en doutait, il se garderait bien de se déclarer, et conserverait sa neutralité équivoque ; que le zèle même de la République en serait très refroidi. Ce billet de Soranzo piqua Richelieu ; il le fit appeler, et, en présence du maréchal de Schomberg, pour lequel il n'avait point de secrets, il lui dit qu'il ne pouvait comprendre quel mal pourrait faire une course de Créqui à Casal, pendant que lui-même, avec l'armée, continuerait de s'avancer sans admettre ni délai ni suspension d'armes, et il ne se gêna pas pour faire cette remarque que Messieurs de Venise, qui mettaient tant d'énergie à repousser toute proposition de paix, en devraient bien montrer autant contre les Autrichiens.

On s'occupa ensuite de concerter et de bien arrêter le réponse qu'attendait Mazarin. On le manda, on l'introduisit de nouveau dans le cabinet du cardinal, qui, lui adressant la parole devant Schomberg et Soranzo, lui annonça que sa proposition était agréée, qu'on écrirait à Créqui pour l'autoriser à se rendre à Casal, où l'appelaient aussi d'autres affaires, qu'il entendrait les projets de paix qui lui seraient apportés, et qu'il avait l'ordre d'accueillir celui de ces projets qui lui paraîtrait conforme aux intentions du roi ; que d'ailleurs pendant ce temps-là lui-même

arriverait à Suse, et mettrait la dernière main aux négociations commencées. Il rappela ce que voulait la France avec tant de netteté et de précision, que Mazarin n'eut pas de peine, à la sortie de la conférence, de mettre par écrit les paroles du cardinal et de leur donner la forme d'articles. Cependant l'ambassadeur vénitien, se mettant de la partie, en revint à ses propos ordinaires, que toutes ces démonstrations pacifiques des Impériaux et des Espagnols n'étaient que des artifices, et prouvaient seulement qu'ils avaient peur de la guerre. A l'entendre, Spinola n'avait pas plus de dix mille hommes, l'armée autrichienne était fondue, et son général, après avoir bien pillé et volé, ne demandait qu'à s'en revenir en Allemagne jouir de ses richesses. Soranzo ne parlait qu'avec mépris des Autrichiens, et, dans son ardeur guerrière, il les dispersait et les mettait à néant. L'ancien capitaine d'infanterie crut devoir relever un peu vivement ces bravades. Le cardinal lui frappait de temps en temps le pied en lui disant : « Jeune homme, « un peu de patience » ; et, se penchant vers le maréchal de Schomberg, il lui disait à l'oreille : « Il a raison ». Puis, s'adressant à Soranzo, il répondit à toutes ses déclamations que le service de la France et de ses alliés n'exigeait pas du tout qu'on ménageât si peu l'honneur et la réputation de l'Autriche et de l'Espagne. Sur cela, il rompit la conférence, et, le jour même il s'achemina du côté de Grenoble, avec tout son état-major, faisant état d'être à Suse le 14 février, et le 5 mars à Casal. Mazarin l'accompagna jusqu'à sa voiture. Le cardinal l'embrassa, comme il faisait à ceux dont il était content et dont il voulait se faire aimer, et il lui dit ces derniers mots : « Ayez « soin de bien dire au Saint-Père quel dévouement

« professe pour lui la France, et que je suis prêt « à faire ou la paix ou la guerre, comme il plaira « à Sa Sainteté. »

Évidemment Richelieu, qui chercha toujours à se faire partout des créatures, et qui devina bien vite le mérite de Mazarin, avait mis du soin et une sorte de coquetterie à ce que le jeune chargé d'affaires pontifical fût satisfait de lui. Il y réussit; lui-même le remarque en ses Mémoires. De son côté Mazarin, en rendant compte de sa mission à son ministre, sans vouloir lui faire un portrait de Richelieu, que le cardinal François Barberini connaissait depuis longtemps, ne put pas s'empêcher de relever sa politesse, « cette parfaite bonne grâce qui, jointe à tant de prudence et à un génie si élevé, lui gagne le cœur de tous ceux avec lesquels il traite, comme aussi cette merveilleuse confiance en son éloquence qui lui persuade qu'il vous oblige, alors même qu'il vous fait du mal; de telle sorte qu'en vous refusant il a l'air de vous être plus agréable que d'autres en accordant ». Éloge inaccoutumé, très vrai à quelques égards, fondé ici sur un exemple particulier, et qui prouve au moins à quel point Mazarin était déjà sous le charme de l'esprit, de la parole et des manières de Richelieu.

Telle fut, non plus d'après une tradition incertaine et les exagérations d'historiens complaisants et mal informés, mais sur le témoignage authentique des deux interlocuteurs eux-mêmes, la première entrevue de ces deux grands politiques, qui se plurent l'un à l'autre du premier moment qu'ils se virent, qui devaient être un jour si intimement unis, et qui le seront à jamais, presque au même rang, malgré leurs profondes différences, dans l'admiration et la reconnaissance de la Patrie.

(*La Jeunesse de Mazarin,* chapitre V.)

III

LE COMTE DE SANTA-ROSA

(1783-1825)

Mes relations avec Santa-Rosa ont été bien courtes, mais intimes. Plus d'une fois j'ai été tenté d'écrire sa vie, cette vie à moitié héroïque; j'y ai renoncé. Je ne viens pas disputer à l'oubli le nom d'un homme qui a manqué sa destinée; mais plusieurs personnes, et vous en particulier[1], qui portez un intérêt pieux à sa mémoire, vous m'avez souvent demandé de vous raconter par quelle aventure moi, professeur de philosophie, entièrement étranger aux événements du Piémont, j'avais été lié si étroitement avec le chef de la révolution piémontaise, et quels ont été mes rapports véritables avec votre cher et infortuné compatriote. Je viens faire ce que vous désirez. Je m'abstiendrai de toutes considérations générales : il ne s'agira que de lui et de moi. Ce n'est point ici une composition historique, c'est un simple tableau d'in-

1. C'est sous la forme d'une lettre adressée au prince de la Cisterna, que Cousin a publié, en 1838, ses souvenirs sur son ami le patriote italien Santorre de Santa-Rosa. — (T. W.)

térieur, tracé pour quelques amis fidèles, pour réveiller quelques sympathies, réchauffer quelques souvenirs, et servir de texte à quelques tristes conversations dans un cercle de jour en jour plus resserré. Le public, je le sais, est indifférent et doit l'être à ces détails tout à fait domestiques entre deux hommes dont l'un est depuis longtemps oublié et l'autre le sera bientôt. Mais dans cette longue maladie qui me consume, et dans la sombre inaction à laquelle elle me condamne, j'éprouve un charme mélancolique à revenir sur ces jours à jamais évanouis; j'aime à rattacher ma vie languissante à cet épisode animé de ma jeunesse; j'évoque un moment devant moi l'ombre de notre ami avant d'aller le rejoindre : tristes pages écrites pour ainsi dire entre deux tombeaux, et destinées elles-mêmes à mourir entre vos mains.

Dans le mois d'octobre 1821, suspendu de mes fonctions de professeur suppléant de l'histoire de la philosophie moderne à la Faculté des lettres, et menacé dans mon enseignement de l'École normale, qui elle-même fut bientôt supprimée, confiné dans une humble retraite à côté du jardin du Luxembourg, j'avais été, pour surcroît de disgrâce, à la suite d'un travail opiniâtre sur les manuscrits inédits de Proclus, atteint d'un violent accès de cette maladie de poitrine qui pendant toute ma jeunesse effrayait ma famille et mes amis. J'étais à peu près dans l'état où vous me voyez aujourd'hui. Je ne sais comment alors il me tomba sous la main une brochure intitulée : *De la révolution piémontaise*, ayant pour épigraphe ce vers d'Alfieri : *Sta la forza per lui, per me sta il vero.* Mon voyage en Italie, dans l'été et l'automne de 1820, mon attachement à la cause libérale européenne, le bruit des dernières affaires du Piémont et de Naples, m'inté-

ressaient naturellement à cet écrit; et pourtant, malade, fuyant toute émotion vive, surtout toute émotion politique, je ne lus cette brochure que comme on lirait un roman, sans y chercher autre chose qu'une distraction à mes ennuis, et le spectacle des passions humaines. J'y trouvai en effet un véritable héros de roman, dans le chef avoué de cette révolution, le comte de Santa Rosa. La figure de cet homme domine tellement les événements de ces trente jours, que seule elle me frappa. Je le vis d'abord, partisan du système parlementaire anglais, ne demander pour son pays que le gouvernement constitutionnel, deux chambres, même une pairie héréditaire; puis, quand le fatal exemple des Napolitains et l'adoption de la constitution espagnole eurent entraîné tous les esprits, ne plus s'occuper que d'une seule chose, la direction militaire de la révolution, et, porté par les circonstances à une véritable dictature, déployer une énergie que ses ennemis eux-mêmes ont admirée, sans s'écarter un seul moment de cet esprit de modération chevaleresque si rare dans les temps de révolution.

Pendant quelques jours je répétais à tous mes amis : « Messieurs, il y avait un homme à Turin ». Mon admiration redoubla quand on m'apprit que le héros de ce livre en était aussi l'auteur. Je ne pus me défendre d'un sentiment de respect en voyant dans le défenseur d'une révolution malheureuse cette absence de tout esprit de parti, cette loyauté magnanime qui rend justice à toutes les intentions, et, dans les douleurs les plus poignantes de l'exil, ne laisse percer ni récriminations injustes ni amers ressentiments. L'enthousiasme pour une noble cause, porté jusqu'au dernier sacrifice, et en même temps une modération pleine de dignité, sans parler du rare talent marqué à toutes les pages de cet écrit

composaient à mes yeux un de ces beaux caractères cent fois plus intéressants pour moi que les deux révolutions de Naples et du Piémont ; car si le philosophe en moi cherche dans les événements contemporains le mouvement et le développement des principes éternels, l'homme aussi ne cherche pas avec moins d'ardeur l'humanité dans les choses humaines. Et quel trait plus admirable d'un caractère humain que l'union de la modération et de l'énergie ! Cet idéal que j'avais tant rêvé semblait se présenter à moi dans M. de Santa-Rosa. On me dit qu'il était à Paris ; je voulus le connaître, et un de mes amis d'Italie me l'amena un matin. Je venais de cracher du sang, et les première paroles que je lui dis furent celles-ci : « Monsieur, vous êtes le seul homme que, dans mon état, je désire connaître encore ». Combien de fois depuis nous sommes nous rappelé cette première entrevue, moi mourant, lui condamné à mort, caché sous un nom étranger, sans ressources et presque sans pain ! Sans insister sur les détails de notre conversation, il me suffira de vous dire que je trouvai plus encore que je n'avais attendu. A sa mine, à sa démarche, dans toutes ses paroles, je reconnus aisément le feu et l'énergie de l'auteur de la proclamation du 23 mars, et en même temps ma triste santé parut lui inspirer une compassion affectueuse qui se montrait à tout moment par les soins les plus aimables. En me voyant dans cet état critique, il s'oublia lui-même et ne pensa plus qu'à moi. Notre longue conversation, dont il fit tous les frais, m'ayant laissé ému et très faible, le soir il revint savoir de mes nouvelles, puis il revint le lendemain, puis le lendemain encore, et, au bout de quelques jours nous étions l'un pour l'autre comme si nous avions passé toute notre vie ensemble. Le nom qu'il avait pris était celui de Conti ; il était logé

tout près de moi, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, là où est aujourd'hui la rue Racine, dans une chambre garnie bien près des toits, avec un de ses amis de Turin qui, sans avoir pris aucune part à la révolution et sans être compromis, avait quitté volontairement son pays pour le suivre. Quel était donc cet homme avec lequel on préférait l'exil aux douceurs de la patrie et de la famille? Il est impossible d'exprimer le charme de son commerce. Ce charme était pour moi, je le répète, dans l'union de la force et de la bonté. Je le voyais toujours prêt, à la moindre lueur d'espérance, à s'engager dans les entreprises les plus périlleuses, et je le sentais heureux de passer obscurément sa vie à soigner un ami souffrant. Son cœur était un foyer inépuisable de sentiments affectueux. Il était bon jusqu'à la tendresse pour tout le monde. Rencontrait-il dans la rue, en venant chez moi, quelque malheureux, il partageait avec lui le denier du pauvre. Son hôtesse, une vieille femme que je vois encore, était-elle un peu malade, il la soignait comme s'il eût été de sa famille. Quelqu'un avait-il besoin de ses conseils, il les prodiguait, et tout cela par un instinct irrésistible dont il n'avait pas même la conscience. Aussi était-il impossible de le connaître sans l'aimer. Je doute que jamais créature humaine, même une femme, ait été autant aimée. Il avait à Turin un ami auquel il avait pu confier sa femme et ses enfants, et un autre l'avait accompagné dans l'exil. Voici, du sentiment qu'il inspirait, une preuve bien frappante. Autrefois, tout enfant, servant à l'armée des Alpes, dans le régiment de son père, on lui avait donné pour camarade un enfant de son pays, qui depuis avait quitté l'armée et le Piémont, et avait perdu de vue son jeune maître ; mais il lui en était resté un souvenir profond ; et un jour, dans son grenier de la rue des Francs-

Bourgeois, le noble comte, tombé dans la misère, avait vu tout à coup arriver le pauvre Bossi, limonadier à Paris, qui, ayant appris par les journaux les aventures de son jeune officier, n'avait pas eu de repos qu'il n'eût découvert sa demeure, et venait lui offrir ses économies. Plus tard, combien de fois, en me rendant le matin à la prison de Santa-Rosa, n'ai-je pas trouvé à la porte de la salle Saint-Martin Bossi ou sa femme avec un panier de fruits, attendant des heures entières qu'on leur ouvrît la porte, se glissant avec moi et remettant leur offrande au prisonnier avec le respect d'un ancien serviteur et la tendresse d'un véritable ami !

Depuis la fin d'octobre 1821 jusqu'au 1er janvier 1822, nous vécûmes ensemble dans la plus douce et la plus profonde intimité. Pendant tout le jour, jusqu'à cinq ou six heures du soir, il restait dans sa petite chambre de la rue des Francs-Bourgeois, occupé à lire et aussi à préparer un ouvrage sur les gouvernements constitutionnels au XIXe siècle. Après son dîner, et la nuit venue, il sortait de sa cellule, gagnait la rue d'Enfer, où je demeurais, et passait la soirée avec moi jusqu'à onze heures ou minuit. De mon côté, j'avais arrangé ma vie à peu près comme lui : je passais la journée dans les médicaments et dans Platon ; le soir je fermais mes livres et recevais mes amis. Santa-Rosa avait la passion de la conversation, et il causait à merveille ; mais j'étais si languissant et si faible, que je ne pouvais supporter l'énergie de sa parole. Elle me donnait la fièvre et une excitation nerveuse qui se terminait par des abattements et presque des défaillances. Alors l'homme énergique, à la voix ardente, faisait place à la créature la plus affectueuse. Combien de nuits n'a-t-il pas passées au chevet de mon lit avec ma vieille gouvernante ! Dès que j'étais mieux, il se jetait

tout habillé sur un sofa, et malgré ses chagrins, avec sa bonne conscience et une santé incomparable, il s'endormait en quelques minutes jusqu'à la pointe du jour.

Je dois faire ici son portrait. Santa-Rosa avait à peu près quarante ans ; il était d'une taille moyenne, environ cinq pieds deux pouces. Sa tête était forte, le front chauve, la lèvre et le nez un peu trop gros, et il portait ordinairement des lunettes. Rien d'élégant dans les manières ; un ton mâle et viril sous des formes d'ailleurs infiniment polies. Il était loin d'être beau ; mais sa figure, quand il s'animait, et il était toujours animé, avait quelque chose de si passionné, qu'elle en devenait intéressante. Ce qu'il y avait de plus remarquable en lui était une force de corps extraordinaire. Ni grand ni petit, ni gras ni maigre, c'était un véritable lion pour la vigueur et pour l'agilité. Pour peu qu'il cessât de s'observer, il ne marchait pas, il bondissait. Il avait des muscles d'acier, et sa main était un étau où il enchaînait les plus robustes. Je l'ai vu lever, presque sans effort, les tables les plus pesantes. Il était capable de supporter les plus longues fatigues, et il semblait né pour les travaux de la guerre. Il aimait passionnément ce métier. Il avait été capitaine de grenadiers, et personne n'avait plus reçu que lui de la nature, au physique comme au moral, de ce qui fait le vrai soldat. Son geste était animé, mais sérieux ; toute sa personne et son seul aspect donnaient l'idée de la force.

Je n'ai jamais vu de plus touchant spectacle que celui de cet homme si fort, qui avait tant besoin d'air pour dilater sa poitrine, de mouvement pour exercer ses membres robustes et son inépuisable activité, se métamorphosant en une véritable sœur de charité,

tantôt silencieux, tantôt gai, retenant sa parole et presque son souffle, pour ne pas ébranler la frêle créature à laquelle il s'intéressait. La bonté de la faiblesse n'est guère séduisante, car on se dit : c'est peut-être de la faiblesse encore ; mais la tendresse de la force a un charme presque divin.

Nous avions au fond les mêmes opinions, et il n'a pas peu contribué à m'affermir dans mes bonnes croyances. Comme moi, il était profondément constitutionnel, ni servile ni démocrate, sans envie et sans insolence. Il n'avait aucun désir de fortune ni de rang, et le bien-être matériel lui était indifférent ; mais il avait l'ambition de la gloire. De même en morale il chérissait sincèrement la vertu, il avait le culte du devoir, mais aussi le besoin d'aimer et d'être aimé, et l'amour ou une amitié tendre était nécessaire à son cœur. En religion, il passait en Italie pour un homme d'une grande piété, et en effet il était plein de respect pour le christianisme, dont il avait fait une étude attentive. Il était même un peu théologien. Il me racontait qu'en Suisse il argumentait contre les théologiens protestants, et défendait le catholicisme ; mais sa foi n'était pas celle de Manzoni, et je n'ai guère vu au fond de son cœur plus que la foi du Vicaire savoyard. Avide de comprendre et de savoir, d'ailleurs rattachant tout à la politique, il dévorait dans mes livres tout ce qui tenait à la morale et à la pratique. Quoique libéral, ou plutôt parce qu'il l'était véritablement, il redoutait l'influence des déclamations prétendues libérales, et en voyant la foi religieuse s'affaiblir dans la société européenne, il sentait d'autant plus le besoin d'une philosophie morale, noble et élevée. Il possédait naturellement la bonne métaphysique, dans une âme généreuse bien cultivée. Personne au monde ne m'a tant

encouragé et soutenu dans ma carrière philosophique. Mes desseins étaient devenus les siens, et s'il fût resté en France il aurait donné à la bonne cause philosophique, dans ses applications morales et politiques, un excellent écrivain de plus, un organe ferme, élevé, persuasif.....

Sans doute son esprit n'était pas celui d'un homme de lettres ni d'un philosophe, mais d'un militaire et d'un politique. Il avait l'esprit juste et droit comme le cœur ; il détestait les paradoxes, et, dans les matières graves, les opinions hasardées, arbitraires, lui inspiraient une profonde répugnance. Il me gourmandait souvent sur plusieurs de mes opinions, et me ramenait sans cesse des sentiers étroits et périlleux des théories personnelles, à la grande route du sens commun et de la conscience universelle. Il n'avait ni étendue ni originalité dans la pensée, mais il sentait avec profondeur et énergie, et il s'exprimait, parlait, écrivait avec gravité et avec émotion. Son ouvrage sur la révolution piémontaise a des pages véritablement belles. Et c'est là son coup d'essai!... Que n'eût-il pas fait, s'il eût vécu !.....

(*Fragments et Souvenirs,* 1838.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages

TROISIÈME PARTIE

Esthétique, Histoire de l'art, Critique littéraire.

QUATRIÈME PARTIE

Études sur la société française au XVIIe siècle.

CINQUIÈME PARTIE

Histoire.



CHATEAUROUX. — Imprimerie et Stéréotypie A. MAJESTÉ ET L. BOUCHARDEAU.


U.C. BERKELEY LIBRARIES
C008248006
537206
B2262
A5
1898
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

